

Akt Dacha



Chrystus Frasobliwy (1935) Mieczysław JURGIELEWICZ (1900-1983)

1

Pollution, mensonges, mots standards, flux marchand sans début sans fin sans début sans fin. Merveilles quotidiennes, entassements, boîtes, sacs, blisters, couleurs. Y croire, pas croire ? Ça vous baigne. Branché dessus. Nerfs en direct. On est aimé. Encouragé. Ça vous passe la main dans le dos. Pas moi c'est l'autre. Me force. Pas pu refuser. P'têt qu'il a raison. M'accroche à sa voix. J'vais là où il veut. Va me guérir. Acte d'achat. Acte d'amour. Pas peur avoir. Tout s'apaise. Donne ton sang. C'est pas beau, c'est facile. Pas contrarier . Prendre ce qu'il donne. Tant pis pour cette fois. Ça sera différent demain. On le laissera pas faire. Juré. Ne pas dire non. Ramper, grimacer, intoxiquer soi. Demain. Approuver, être complice, faire le pas dupe. Demain, demain ou plus tard. Je fais le client indulgent qui s'ennuie. Simulacre ! Sourire goguenard crâneur. Joints pas étanches, malaise qui suinte ! Acheté à corps défendant, l'objet. Fin de transaction. Dépression. Quelque chose de vil s'est passé. Cent pour cent coupable. Vu dans le miroir.

« Bassement mercantile » écrit un journaliste à propos d'un film comique bourré de stars françaises. D'accord avec lui. Profit d'une situation facile. Pressage du jus d'ignorance. Cultivez l'arriération ! Raz-de-marée du plaisir... de dominer. Imposteurs. Narquois du malentendu. Bricolé sauvette. Honte, nervosité de gouape. Combinards recommandés. Amis d'amis. « J'aime beaucoup ce que tu fais ». « Gérard m'a proposé de travailler sur ce film. » Tout vient naturellement. C'est des copains. Hou, les menteurs.

Envoyez tomates, oranges blettes, balles 9 mm. Percez décor. Affalez grand' voile. Grande famille du cinéma. Dent pourrie. Tous les jours ça sort. Nouveau, avant-première, exclusivité, bande annonce, bientôt en librairie, dans les BACS, à la FNAC. Viens prendre ta CLAC. Hypermarchés. Internet. On mettrait « 99 euros » sur la couverture. Ça serait le titre. Dedans, comme un vrai livre. Ouéé ! Niveau troisième. Personne ose dire. Muselés par salaire. Obligés, clients, amis, copains. Vannes entre potes. « De bonnes idées ». Barrage aux autres. Reptation devant Mécène. Grenouilles en désordre, jusqu'à la mort. Et les héros de cinéma. Né cassé, lippe, massivité, Résistance, burinage, gouaille, forces de nature. Ajouter « Monsieur » avant le nom. Souligner avec le ton. On s'efface. On défère. Dire : « un grand monsieur du cinéma », « une grande dame de la chanson ». Révérence, conforme. Gabin, Smet, Depardieu... Pennac. Et d'Arvor, toi sournois. Pollueur de cerveau. Brutal, pervers, instinct de survie. Enfant rancunier, orbites en saillie. Zézayeur, replanté des ch'veux. « Travailles pas bien à l'école, t'seras présentateur télé! » Pourquoi personne crie « imposture » ? Mensonge professionnel. Châtiment : nettoyeur d'urinoir, durée 2 ans. Fight Club obligatoire. Et nous, infatigables, distribuer à pleines pognes les lunettes d'*Invasion Los Angeles*. Pour voir le Vrai Visage du Mal Vrai. Basculons guignol en carton dans ravins éternels. Ou alors conservation des méchants dans zoo éducatif. Montrer aux jeunes c'qui faut pas faire. Louis XIV, au zoo ! Çui-là... avait même pas de vrai nom. Personnalité zéro. Louis de Bourbon. Tu t'souviens ? Qui c'est ? Petit nerveux infichu d'aligner 3 idées. Idiot, con, méchant. Raidi de trouille, imagination grêle, pas d'projets. Improductif grandissimus. Cot-cot corico. La graândeur ! Y disait « Je verrais, je verrais... » et autour de lui : pâmoison. Sagesse, art de gouverner ? Mon sphincter! Chasser, danser, chasser, danser...chasser, danser, oh le grand intello. Age mental : 12 ans. Liste est longue : Code Noir, révocation de l'Edit de Nantes, galères pour tous, Palatinat dévasté... On va dire : il était obligé, c'était

ses conseillers, c'était la seule façon. On va dire : le grand con a construit la France moderne. Veut dire quoi France ? S'est passé sans lui. Effet « Koutouzov » (Tolstoï, *La Guerre et la Paix*). Colportez le « grand roi », la « grandeur », la grandeur, la grandeur... le Pouvoir, le Pouvoir. Merdeur de con orgueilleux. Endoctrinez enfants écoles avec images bariolées + faciles. Piège. Stalinerie, hitlériades...T'tention...

T'tention aussi à Freud. Phallus partout. Peur du sexe. Voyeur. Chapeaux noirs dans les bordels. Hygiène. Syphilis, mon amie. Barbes bouclées comme pubis. Grande Honte. Vienne. Congrès. Catalogue des perversions. Spiritisme. Manuels illustrés. Pseudoscience pour se rincer l'œil. La faute aux curés ? Ouais, mais affaire embrouillée. Côté science, fallait compter sur rien, rien et rien. Médecins de Molière, sangsues, poudre de crapaud, saignées, clystères. Epidémies, contamination, mal chronique, générations en générations. Que faire ? Mariage, virginité, fidélité. Faire peur avec Enfer et flammes. Pas autre soluce. Jusqu'à Pasteur, comme ça. Obscurité du pas-savoir. Voyez Copernic-martyr. Merci aussi, paraît, Napoléon. Pour boucheries de champs de bataille que ça a permis aux chirurgiens de s'exercer. Progrès. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, hein ? Les fusées ? Merci les nazis. Internet ? Merci les armées. Médaille avec revers. Jamais tout-blanc ou tout-noir. Tout dépend de que dont on se place au niveau point de vue tu vois. Respectons les indifférences. C'est relatif. Et les risibles politologues dénouent ça en chroniques 3 mn radio et, moins longues encore, TV. Ça sent Sciences-Po, Club de l'Horloge, de Londres, d'la Presse, Université d'Eté, Davos, Forums. « Monde complexe »... hmm, réservoir de chroniques. Déconnecté petit homme-grillon. Jamais de choix, tonnes d'avis. Hypothèses, propositions, études, recommandation, analyses. Jamais de choix. Jamais toi. Jamais rien. Toujours « rien ». Vois le monde en 1 D. Paysage plat. Non-conscience de l'horizon, du loin, du proche, de l'entre-deux, le relief, le cheminement. De là où on est. Parmi d'autre. Penser l'espace. Sais pas. Monophonie,

monochromie, monogramme. Heurte un mur plat, ta pensée. Yeux barrés par le plat. Regard enfermé revient comme une balle de ping-pong-ping-pong etc.

Borné, qu'on dit. Résultat, entre autre : s'agiter, construire, déconstruire, recommencer, casser, remonter, démonter...Traces : néant. Un salon chasse l'autre au Parc des Expositions, hein ? Pourquoi ça ? Pas la question. Faut avancer, événementiser sur le rien. Y paraît que ça fait des tunes. D'un Salon l'autre. D'une Campagne l'autre. D'un Cocktail l'autre. Résidus : néant. Apport sédimentaire : néant. Richesse ? Fiduciaire, seulement. Fictivaire, on dira. Abstractive. Pareil qu'une règle de jeu de société sorti de boîte le temps d'un après-midi chiant. Y a rien ? Alors on invente du rien. Rien + rien = fiduciaire. *Fides* latin. Foi-loyauté. Monnaie qui repose sur la confiance ? Idée absolue. Concept en main, en banque. Illusionnisme dans chapeau cosmique. Quand on voit que ça tourne toujours, que jamais ne dévie, on a de la peine. Devenir clochard de salon. Plus sortir, plus voir. Vivre du souvenir. Péleriner à Meudon, 25 ter route de Gardes. Céline. Nostalgie qui emporte. Nostalgie de quoi ? On s'imagine... on comprend que rien ne change, que tout passe pas si vite. Qu'on est pas « Nouveau ! ». Accès à l'espace étrange, de la continuité. Espace sans temps. Espace unique. Eugénie de Montijo, impératrice dernière, a connu le cinéma et l'aviation. On s'écrase, on a rien compris, on voit le temps plat. Le temps fiduciaire. Existe pas. Que les jours et les nuits d'une même planète. Ça bouge pas. Heures, minutes égalent outils, canif suisse. Pratique. Mais, expliquent rien. Replie ton canif et regarde la montagne pendant des siècles. Y paraît que c'est pas possib' . Y paraît. Replonger dans le temps fiduciaire, c'est retomber, par exemple, dans les caquetages radio. Foulitude, miroitante, fourmillante, zozotante, bruissante, zézayante, couacante. Ecoutez-les pontifier, affirmer, condamner. « La gouvernement, sur ce point, a été d'un laxisme inacceptable. » S'agitent, sextent, mouillent le micro. Y sont pour, y sont contre ? Pas possib' de savoir. Dialectique. Argumentique. Nuanciation. Pas trancher ! Première

phrase : j'annonce mon plan dialektix. Ensuite, premièrement je suis d'accord avec ce que vient de dire Machin au sujet du pacte de stabilité; deuxièmement je diverge de son point de vue concernant le rôle de la banque centrale; troisièmement, il me semble qu'il ya un point sur lequel nous n'avons pas assez insisté : la fausse faiblesse du dollar. Et puis le suivant enchaîne en reprenant les idées du précédent tout en s'en démarquant par « certains points ». Tous d'accord pour pas êt' d'accord. Monologues et polyphonie. Ça roule. Les gars... Allez ramer dans les commissions, sous-commissions, groupes de travail de l'UE. Faite « renifl, renifl » aux dessous d'bras des praticiens. Chemises, cravates, tard le soir. Allez en cuisine. Souquez. Déprimez. Cholesterolez. Cardiaquez. Papoteurs... Chroniqueurs... Explicateurs... Facile hein, la politique derrière microphone. Limpida. Alléluia. Illuminant. Et pouf d'un prout ça s'dégonfle si tu montre la contradiction. Mais pas longtemps. Pensée plastique. S'adapte, rebondit, retourne veste rapido. Caquètements, rires suffisants, servilité.

Quand on change de bande FM et qu'on tombe sur le type qui lit les infos, on se prend une voix de lassitude énorme dans la gueule. Poids énorme. Dépression vocale. Soupirs tus. Tout sur le même plan. Epluchage de patates, corvée. Les papelards de textes comme des blocs de granit. Prompteur humain. Peur du virage de job ? Pointage salarié. Métier condamné. Robots bientôt. Tournage de la manivelle à infos par un pauvre jeune en atmosphère urbaine sans indulgence. Autre bande FM. Ai entendu, du fond du temps grésillant, Léon-Paul Fargue raconter son attaque d'hémiplégie de 1943, face à Picasso et d'autres. Pourquoi Picasso ? Sans lui, ç'aurait été moins intéressant ? L'interviewé tenait à la présence picassienne. A parlé de deux points lumineux dans le ventre, de chaleur brûlante au visage. Termine en prévenant « Prenez votre tension. » Conseil gentil d'une autre époque. Je préviens mon voisin. Pas peur de lui parler. Pas peur de dépasser du rang en aidant.

Boâf, j'ai fait pareil après mon incendie chez moi en disant « gaffe aux rallonges électriques ». Et il a écrit quoi Léon-Paul ? Un poète. « Velléitaire à force de scrupules » et vice-versa. Faibltude. Il a connu Jarry, Ravel, les Surréalistes. Producteur délicat... falot ? Lisons ses lignes, cherchons le web. Aimait circuits nocturnes dans Paris (ahh, Paris...). Brasserie en bar en cabaret. Palliatif d'insomniaque, mondanisme. Pas besoin de chute, pas errance d'épave. Des extraits, des extraits! A première vue, on comprend pas ce qu'y dit. On voit l'effet plastique. On cherche à mordre le sens, mais y a que des chips, biscottes friables. On dirait aussi du Raffarin (pour savoir c'est qui, cherchez dans un dictionnaire d'histoire détaillé, très détaillé, de la Ve République française). Exemple, allez, j'envoie : « *Et, que nous le voulions ou non, notre âme pressent la colère des démons qu'elle invente...* » D'la phrase qui se mord la queue sans vraiment même avoir d'la queue. Retour sur le vide de soi. D'ailleurs, Léon-Paul a avoué : « *Mon destin, c'est l'effort chaque nuit vers moi-même...* »... et après on comprend rien, y continue avec : « *...c'est le retour au cœur, à pas lents, le long des villes asservies à la bureaucratie du mystère.* » Mais ça veut rien dire ! Des trucs où y se passe jamais rien. L'un efface l'autre, culbuto, pendulette. « *Dans mon cœur en ta présence/Fleurissent des harengs saurs/Ma santé c'est ton absence/Et quand tu parais, je sors.* » Y se passe rien, on s'rencontre pas. Un pas en avant, tudum, un pas en arrière... Et la rime sur les harengs. Léon-Paul... Te mettre une claque, te réveiller, secoue-toi. « *En art, il faut que la mathématique se mette aux ordres des fantômes.* » Tais-toi. On t'a d'mandé ton avis ? Ça veut rien dire, c'est vide. « *L'art ne sera que là où vous saurez percevoir, et faire apercevoir, la solidarité haineuse qui lie l'être et le vivre.* » Ça suffit. Ça veut rien dire. Fragile, subtil, rien, citable. Quand tu dis « *La détente, c'est à dire la contemplation, je veux y voir notre état naturel.* » Pourquoi « vouloir y voir » ? Il y voit ou il y voit pas ? C'est, ou c'est pas ? Décide-toi Léon-Paul. Vision touristique de la contemplation. La détente. Pastis et

tongs. C'est toi l'auteur du livre titré *Piéton de Paris*. Ça explique.

Allez, une dernière : « *Dans un vieux square où l'océan/Du mauvais temps met son séant/Sur un banc triste aux yeux de pluie* » etc. etc. Y s'échine à la rime. Imaginez la mer poser son cul sur les yeux d'un banc. J'arrête. Compréhension. Pardon. Humiliation. A force de penser Léon-Paul, y me vient Paul-Jean dans l'crâne. Paul-Jean Toulet. Faut qu'j'men occupe aussi dssui là. Y m'a l'air bien faiblot aussi...(Et bien non, j'ai vérifié).

Et que je franchis ce matin la grille du château de Louis le Grand Con. Et que je vois comme un parking de caravanes sur les pavés, un cirque, de la thune à l'air, du matos. Cé lé Américainques. Y tournent du cinéma à Versailles. Cé Olivoude chez-nous, hein ? Pas changé depuis *Jour de Fête* de Jacques Tati. Les collègues américains, la tournée à l'américaine, hein ? C'est quoi le sujet ? Marie-Antoinette... Trop bien vu ! C'est la fille de Coppola qui tourne. Trop « lancé » comme événement. Trop magazine. Trop people. Power to the People ? C'est pas pareil. Quiproquo. Peupleu. Événement peupleu. Des stars sont là. Comètes à sous. Esclaves luxe. Invasion Los Hollywoodes. Gel, gloss, jean troué, casquettes baseball, ventres plats. Quel bordel laborieux lourdingue pour juste des minutes de film. Encombrement emmêlé, affreux travail d'équipe, rien de perso, pas d'auteur. Attention, si c'était pas pour vendre y aurait pas ce matos par tonnes. Pour les ceusses qui cherchent à faire du Beau, du qui te tape bien dans le stomach, y doivent se contenter d'une caméra DV, à peine. Circuit underground, budget 3 euros 12. Sofia soutenue. Réseau intermondain à la hype du buzz. Pas de risques. Ça coule, naturel. « J'en parlerai à Rip. » « Kirsten a dit oui tout de suite. » Le père a pris des risques autrefois, le Francis. Perdu sa ch'mise. Remboursements à vie. « *J'ai passé dix ans de ma vie, de 40 à 50 ans, à faire un film par an pour payer les dettes contractées pour le tournage de "One from the heart"*. » Ouais. Moi, pas capab'. Jaloux alors ? Mais pas que ça. La fille a une ligne de fringues. Milk Fed. C'est

elle qui coud ?

Ah mais le cinéma que c'est laborieux. Pour montrer à l'écran un domestique époque Louis XVI, qu'est-ce qu'y font ? J'en reviens pas que c'est bête. Ils paient un mec qui s'habille en larbin Louis XVI et ils le filment. Hya ha ! Zéro progrès depuis les Lumière Brothers. Tartignolle. Y croient que ça suffira pour faire vivre la scène. Ont raison, d'un sens. Ça s'achète, leur grosse bazar. D'un sens, mais pas plus. Je vais être honnête, ça apporte queq'chose leur déballage costumier. Avais déjà émotionné ça pour le tournage d'un Casanova, même endroit. Les costumes d'époque, voyez ? Ben y sont faits au millimètre pour l'architecture d'époque. Et réciproquo. Les types d'époque y z'ont conçus leurs portes pour des gonzes et -esses fringués comme ça, même la couleur des murs avec la lumière du soleil dessus elle va bien avec les fringues. C'était dans leur oeil. A côté des robes et perruques XVIIIe et habits à basques, les fringues XXIe font robots. Uniformes d'agents d'entretien. Industriels. Militaro, Matrix, street, crânes ras, barbiches, piercings-tatoos. Gris, noir, gris, marron, noir, gris. Je me lance : fluidité des mouvements d'étoffe Louis XVI, temps du mouvement, temps de voir. Aléatoire présence du vent. Larbin perruqué de dos qui ouvre une porte en arcade, ça le fait gravement bien. Ça donne une idée de comment ça devait pas rigoler les rois. Brutes épaisses tétanisées d'apparence raide. Oua, ouais, à l'époque de l'Autrichienne c'était plus cool que sous le Grand Coquelet, la Touffe Bouclée à talon hauts, vieillard trans et goutteux. Lèvres minces. Pas gentil. Ouais, donc, plus cool. Seulement dans l'enclave cool de Merdailles. Enclave à donf. Délire de fuite. Faux hameau Disney. Avec petits bêêê et fromage qu'on fait faire soi-même par larbins déguisés. Toc-toc. Ça allait plus là haut. Ecervelée l'Antoinette, puis décapitée. Évidemment, je dis pas, on cherche tous à creuser son confort avec le moins d'emmerdes. Cabane, refuge, terrier, niche, plus voir les vilains problèmes du dehors-hiver. Quémandeurs, malades, boulets, vendeurs, mal-à-l'aise, destruction de Terre, agressifs, 4X4, mauvais goût, inculture, publicité pour pauvres,

échecs, arrogance ou naïveté tueuse en BM, sort qui s'acharne. Coupé la tête, coupés de tout... la faute au coq idiot emplumé, emperruqué travelo impérieux (et à son Mazarin), d'avoir excentré le pûûvoir dans ce Joujouland inviable. Etouffement inside the bulle.

Etouffement, moi aussi. Je suis dans le bus et vois en face un type qui lit *Le Parisien*. La une me scie : « Les dessous juteux de la vente à la découpe. » Je jure. Voilà c'qui s'passe aujourd'hui dans la vie des lecteurs de *Le Parisien*. Bricouilles immobilières. Cambouis. Espoir de fortune. Admirer la débrouille. Malins, malins. Scandale de comptoir. Je pense aux scènes de *De battre mon cœur s'est arrêté*, du persévérant Jacques Audiard. Grisaille brouillasse des règlements de copro-priété. Syndics, huissiers, marchands de biens, notaires largués le nez dans les textes. Bon, bon... au moins, le gars qui tient le canard sait lire. Je dis c'est un progrès. N'est-ce pas Antoinette-Marie ? Pauvre fillette embarquée par la caste. Cul vendu. Traitée. Comme la petite Marie-Louise (Habsbourg, aussi) vingt ans après. Trafic de chair tendre et d'albâtre. Je détourne les yeux de la vente à la découpe. Par la fenêtre du bus on voit en surplomb les automobilistes, auto-immobiles. Ventres propulsés. En pantoufles dans mon fauteuil. Petits chez-soi. Un par habitacle. Un jour mutera-t-on ? Centaures. Troncs humains, gambettes atrophiées. Fragiles nageoires de chair. Voyez les petits enfants Tchernobyl ou Minamata. Et ce quadra-quinqua vieux beau coquelicot qui engueule un/une assistante dans son portabeule. Discours vociférant, dictateur congestionné d'habitacle minus. Type qu'on hait. Honnête, franc, réglo, soupe-au-lait ? P'têt. Capricieux autoritaire atrabilaire cholestérolé. Eduqué depuis culottes courtes et lance-pierre à oiseaux. Génération de générations de cadres et libérales professions juridiques. Ahbeurk ! Lèvres minces, imper kaki, style chasse anglaise. Veste verte style veste verte anglaise presque tweed. Cravate française, de province notariée. Cheveux teints ou tout-comme avec ondulations de chou chou à sa maman en costume marin. Ou de violoniste virtuose

intemporel inutile. Ou de sous-préfet tête à claque comme à côté d'chez moi. Ondulations à la Sacha Guitry. Bouark. Crème, gomina, fond de teint, boutons de manchette et faux col. Physique vieux. Pas physique de vieux. Physique... vieux. Et la chevalière du mec. Avais pas vu ! Spécimen, typique. Province ? La plaque mi-né-ra-lo-gi-que dit « 44 ». Restes louis-philippins ou napoléon-troisiens, plus maestro à coiffure ondulante. Lourds banquets, repas d'affaire à midi, gastronomie, hypertension et chasse en Sologne. Au musée. Au conservatoire !

2

Pourquoi y travaillent-salarié, pourquoi y travaillent-rémunéré que je me demande encore. Et moi, pareil. Trouille, chantage inculqué. Permanence de la loi naturelle bien brutale. Tu rends pas service au groupe toi là-bas dans le coin planqué ? Tu dégages. Toi pas chasser, pas tailler silex, pas connaître herbes qui soignent ? Tu dégages dans la toundra. C'est obligé, tu comprends. Sinon l'espèce, notre espèce, elle survit pas. Ouais, ouais, je suis conscient de l'enjeu. J'essaie de m'en sortir en bricolant. Faut les séduire, les flatter, les étonner... faire le pitre. Ça permet de reculer le moment où on te dira « Bon ben, direction la toundra, gars. » On va se foutre de moi, jeter caillasses, pêches pourries, canettes de bière de stade de foot Paris-Saint-Germain, mais je dirai que, quand même, le christianisme, il a bien amélioré la situation des mecs menacés de toundra. A la violence, il a répondu par la super-violente contre-violence la plus anti-naturelle possible. Dit des trucs contre nature. Pardon, protection du paria, du pas beau, faible, pas rendre les coups, se laisser casser la gueule. Invention de ouf. Désamorçage de la bombe humaine. C'était peut-être une secte de tarés compatissants masochistes, des dangers... Prêts à laisser la violence se répandre sans riposte. A se faire bouffer par gros lions touffus des Romains. Des kamikaze. Terroristes suicides. Et autres religions, genre Allah, Bouddha ? Connais pas. Et puis c'est que de la religion. Des outils pour limiter le dégât des masses. Je préfère promouvoir l'éducation, pour faire baisser les dégâts des masses. Ha ! Après cul-béni, c'est Jules Ferry

image d'Epinal, philanthropie puritaine, saint-simonisme, utopie rationaliste, Jules Vernes, Jules Vernes... Un noir instruit vaut mieux qu'un blanc inculte. Donc faut s'instruire sinon les noirs et les autres sauvages genre asiatiques y vont te dépasser. Fais gaffe. Et aussi les Indiens... bien propres et doux. Ouais. Quand y auront tous des QI à 130, tu grelotteras de la glotte. Tu oseras même pus leur envoyer ton CV. Grosse louze. Tu accepteras avec vitesse et reconnaissance de prendre le balais pour eux. Grosse, grosse sueur. Et gros regrets de pas avoir mieux travaillé à école. Seule issue, l'armée, le Milieu, la pub, la télé, la création d'entreprise, la ramperie, les bobards, le flan, la tchatche. Un jour, plop-plop, deux balles dans dos. Fini tour de manège. Tu reviendras plus. Fini, puni, papa-maman plus là pour donner tickets... toi perdu dans rue. Eclatement de sanglots écoutés par personne. « Bien fait pour toi » ou alors, « tu nous fais peur avec tes problèmes. » Dégage. La tundra !

Maintenant, par désir d'éclaircir le tableau, je vais parler des pantalons taille-basse des jeunes filles. Départ du fruit-pêche des fesses au bas du dos. Large aplat. Lisse doux. Chaud fais. Mise en valeur du bassin, fécond, déhanché. Débardeur à bretelles fines. Epaules, poli de la pointe des épaules, bras, plis, départ de bustes, ailes, chaleur. Réussite esthétique. Je vais pas dire érotique, c'est pareil. Pas en ajouter. Léger, sincère, directement branché sur. J'oubliais : cheveux clippés vers l'arrière en couette désordre, animée, qui rebique. La nuque et le cou sont là ! Lait. Chocolat blanc. A manger, éprouver, mordre, laper, passer langue et autres choses que je trouve pas de mots pour dire. Elastique. Quel objet ! Ça veut dire quelque chose, ça existe. Universel, y a partout, tous continents. Jamais perdu nulle part avec ça. Vraies Nations Unies. Système de Positionnement Mondial. Je dis pas GPS, c'est trop simple. Ça entraîne vers le bas, le plat, manger-ach'ter-rouler, comparer-comparer. Musique de fond sur autoradio FM son plat, pas gras, lisse, transparent, mince, buzzotement de microparticules électriques en rideau. De parler de

technique ça me fait penser à que on n'a pas vu grand chose depuis vingt ans. Oué, oué, le manque de recul me donne l'impression d'ça, mais j'veux quand même dire le truc : XXe siècle, énormes changements, révolutions, fresque boschienne. Et vlà qui reste en résidu dans le XXI. Il emboutit le XXI qu'a pas encore démarré. C'est quoi hein le XXIe. Je vois pas. Le prochain arrondissement de Paris ? Ha, ha, plaisantons. Non, non, plaisantons pas. Soyons rien, soyons désaffectés. La stabilité pour 1, pour 2 siècles. Pour le toujours. La *Fin de l'Histoire* que Machin Fukuyama a vendu par camions. Ne pas se plaindre. C'est calme chez nous ? Ici en Europa on a fini ? Compris, fait le tour, marre, prudents, fatals. On a la bouffe et le chauffage. Et puis quoi encore ? La Lune ? Le Nirvana ? Le Grand Soir ? Ça va plus, non ? Bouffe et chauffage. Tout le reste s'arrange tout seul. C'est le socle obli-gatoire. Si y a la bouffe et le chauffage ça veut dire qu' a pas de guerre. Qu'a de la santé. De l'éducation. Que ça tourne. Dignité, liberté, amour, projets, naissances, progression, développement... pas possib' si pas chauffage et mangeage. Obli-gé. Imposé. Au fouet, si les brutaux comprennent pas. Kesse qui nous fait bouger le gros cul ? Manger-pas froid. Certains vont ajouter « dormir »... J'ai déjà expliqué le principe. Si on a chaud et le ventre bien rempli, on fait dodo sans problèmo. Tu vois ? Tu me dis quoi maint'nant ? L'instinct sexuel ? Ah ouais. Je dis pas. Ça est là. J'en ai pas parlé. Ca vient après manger, et bon feu. C'est pas toujours, toujours nécess... Je m'demande. Y a tellement d'incitations, voyez ? Regarde les affiches de pub dans ta rue ! Excitation de l'acheteur, attirage de l'oeil mécanique, automatisme stimulé, orienté vers l'Akt Dacha. On est prospect. On tombe dans le 4 par 3. Combien d'accidents d'la route pour cause de belle photo de femme en lingerie blanche, rouge, pas nue, pire que ça. Quand on mouraille dans un choc comme ça, on doit s'dire : et si les curés avaient raison ? Rapport aux attirances physiques qu'on peut avoir de ci de là. Ils ont eu « eu raison ». Je veux dire c'est plus valab', mais qu'à l'époque... Les monastères. Vouais. Ascétisme. Elévation. Transe. Ascèse. Ascension.

Débarassés de la comparaison libidinière concurrentielle. Normal, normal, faut être normal. Sereins, romans, nus, mosquées, temples, tous les genres, même principe. Dehors, ça souffre de pas être aimé... plutôt de pas être regardé, héroïfié, convoité, imité. De pas être « meilleure vente des regards », si j'veux faire du mot facile. En même temps, ont peur de sortir de norme, donc être remarqués, donc - dans leur idée - être aimés. Timides, timides, grands timides, grands adultes timides, rigides, empruntés, gauches, figés, raidis, timides, timides plus infantiles que jamais. Dadais, cruches, gourdes, benêts, glousseux, cassants, fuyants, pas souvent regarder en face. Intoxiqués. Gazés par le groupe. Robotomie. Grandes filles immatures, grands bêtas bien coiffés, mis à la mode par fa-femme, télé, potes, peur, magazines auto-maquettes-sport-PC-photo. Premier jour d'école. Mâche, mâche, mon chwing-gomme. Comme un homme. Domine sans bouger. Parler c'est agir. Me déplace par la pensée. Change d'avis quand ça m'échappe. Toujours au courant. Celui qui sait. Qu'en a d'la bourlingue derrière le paletot. Qui dit rien, qui voit tout. Sergio Leone ! Comme Clint Eastwood. Comme un Géant. Comme un homme qui sue saigne et suce salive des femmes. Et tue, passeque forcé. Répugne la pugilance. Légitime violence. Même des fois que l'autre se plante lui-même sur sa propre lame dans la bagarre. Le Clint héros peut rien. Il est fort, vainqueur, pas coupab'. Taciturne. Etoffe d'un héros. Sam Shepard, que je veux faire allusion, eh? Poses à base de téléphone cellulaire. D'allumage de clope. De plissage d'yeux. De lunettes de soleil. Mâche, mâche le chwing. Capitalisme conséquence ? Séquelles tribales guerrières ? Possib'. Mais kapitalism, c'est quoi d'autre qu'envie d'un chez-soi douillet ? Pionniers américains après avoir souffert en chariots dans l'Ouest. Être bien installé. Fini toile et café en tasses émaillées. Confort, protection, possession, danger dehors, survie. Corn-flakes sucrés, pop-corn, burgers mous, gras, salés, bons. Téter le sucre. Plus jamais manquer. Pionnieriser le maintenant. Agrandir l'ici. Multiplication des possibilités de dînette. Pop-corn,

500 grammes. Des mots partout. Lettres rouges. Ombrés jaunes. Clignage de néons. Plasmas géants. Base-ball en direct. Quitter sa base et risquer tout. Se réchauffer avec promotions. Recevoir des messages. On s'occupe de toi. On te pense. Mailings personnalisés. Tu es. On te ment, on t'aime. La vie est belle, achète-la. Crois-y. Laisse-toi entraîner par la mauvaise habitude. Obèse-toi. Dégouline dans ton fauteuil gras de cinéma sale odeur tissus cheveux nourriture dimanche-soir. Dépression. Violence latente. Morne humeur. Enfants pas couchés. Galerie fermée. Poussettes. Enfants mangés par la méconnaissance. Vive Islam. Vive discipline. Torsion de poignet. Remonter à la surface. Fin de plongée. Séquelles, limon de concurrence commerciale ? Méeé... l'argent, c'est intelligent, l'idée de départ. Dématérialiser le troc lourdaud. Instrument de mesure de la valeur, outil d'échanges, de commerce. Commercer, progresser, s'enrichir-enrichir, parler, apprendre, connaître. C'est tout bien. Monnaie fiduciaire. Confiance. Crédit, *credere*. Confiance, foi, don de soi. Alas, le système a perdu son âme. Mité par les entorses. Par peureux. Souffrants. Hargneux. Pauvres choses en lutte. Par les génies... J'ajoute pas « du mal » pour pas vous faire moquer. Sur-humains. Quasi dieux, manipulants, tractants, lâchant, fendant tout sans regret jusqu'à $T + 0,00001$ s (où T est la mort). Brûlés-gelés d'avoir vu l'Umain. Plus de retour possib'. Millions de choses doivent sembler insipides. Millions de choses doivent sembler claires. Explicites. Comme disséquées. Inertes. Petits moulins mécaniques fragiles simples. Gadgets pathétiques. « 250 g gratuits »...ach'tez le paquet. Je dis « gratuit » je te caresse, achète. Je crie « gratuit » pour être superpayé. Entourloupe que tu connais mais ta bête humaine résiste pas. La main préhende. Trop tard, zone consciente, la main tient le paquet. Piégée. Le but c'est la money ? Le but c'est le marteau ? Enfoncer le clou, secondaire. Le but c'est la money. Pour garder, garrder et revendre. Pour garrder, garrder... et revendre-vendre-vendre. Collectionniste douloureuse au ventre. Consommation de toute vie. Fièvre lourde,

typhus moral. Pandémie. Paludisme. Ebola. Coronarite. Artères comme du calcaire. Excès de gras, de fiel, d'excitation cardiaque. Ange déchu, l'argent. Dommage. Renaîtras-tu ? Resurgiras-tu de l'écorce de lave brune et noire, dos de dragon minéral, craquelé, noueux, de l'étouffance où tu agonises ? Peau de vieillard jamais couché, jamais abrité, toujours en chasse, caïman géant centenaire mangeur d'hommes.

Régénérer aussi l'attraction des hommes pour femmes, des femmes pour hommes. Les désirs homologues... j'sais pas. Libération sexuelle, seconde étape. Vivre sans cet oeil réflexe qui localise cibles mouvantes, cul-jambes-cuisses-seins. Proies partout, affole, affole ! Alarme continue dans le submersible en perdition. Proies, proies. Pourquoi proies ? Pourquoi chasse ? Pourquoi mélancolie rongante ? A cause du romantisme. Ouais ! Du drama. C'est le Code Social Général Obligatoire qui le dit. À genoux ! Submission ! Rituels en discothèque. Demande. Agrément. Cour. Tourner autour. Paonner. Super Parade. Microdrames. Yeux rougis. Serments. Copines au téléphone. Sortir avec. Pourquoi pas dire direct ? Pas faire direct ? Annoncer. Comme aux îles, les nœuds des foulards qui parlent. Ben comme sur Internet... Ah ouais. Ça existe, alors ? Le rationnel direct au bon but. Plus de film. Plus de fleurs. Face à face. Mouais... faut des intelligents, pour ça.

Désolé de faire irruption, mais je veux citer cette phrase de site web¹ à propos des grisâtres Einsatzgruppen, chargées à partir de 1939 « de nettoyer les arrières de l'armée allemande » (bolchéviques, intelligentsia, Juifs...). Le site dit ceci qui a valeur universelle. Et je préviens en disant : attention, y en a toujours autour de nous, méfiez-vous, unissez-vous. La phrase en question me glace : « *Loin d'être des sadiques (sauf certains comme Blobel ou Stahlecker), ce sont surtout des carriéristes pour qui la vie humaine n'a plus guère de sens.* » Pas besoin d'en dire plus. Vous avez compris.

Retour à l'amour ? Internet ? Plus le coeur à ça. Je sors d'un film sur les derniers jours d'Hitler. Il était pas fou.

¹ <http://www.1939-45.org/articles/einz1.htm>

C'est pire. Il savait ce qu'il faisait. Là encore, je mets en garde contre le romantisme. Des romantiques envoûtés, malfaisants, réels, dépassés par l'énormité de la vague. Faites un film pareil pour Staline, Mao, Pol Pot, Louis XIV, et encore, et encore, et encore... des noms par centaines. Montrez tout ça. Perpétuez tout ça. Six millions de Juifs morts dans les camps ? Plus, moins ? Foutage de rien ! Même si ç'avait été 250, ça suffisait. La méchanceté est là. L'incompréhension est là. La piteuse envie est là. Le rêve de Graândeur est là. L'utopie rationaliste, hygiéniste-raciste, elle est lààà. Louis XIV, Bonaparte... avez contribué à l'avènement de la merde noirâtre et glacée. Tout le monde tué! Petits enfants en premier ! Pourvu que je participe pas à un processus du même genre en route sous mes yeux...« *Loin d'être des sadiques, ce sont surtout des carriéristes pour qui la vie humaine n'a plus guère de sens.* » Notez bien. Et demandez-vous, si vous êtes capables, si ça serait pas de vous que ça parle ? Ça vient vite, on glisse facile dedans. L'autre jour, je marchais vers la gare d'Austerlitz (bravo Napo, bravo) pour prendre un train. De l'autre côté du pont qui franchit la Seine, à un carrefour je vois un clodo rouge de vinasse, allongé sur un étroit terre-plein, tête au ras des pneus de bagnoles. Je l'ai regardé longtemps. J'ai regardé les flics garés de l'autre côté. J'ai observé les autres passants. Je me suis dit que le type risquait rien, qu'il était là depuis longtemps et puis qu'il devait puer. Je suis pas allé le voir, le secouer, le mettre hors d'atteinte. Il a dû rien lui arriver de grave. 99 risques sur 100 que ça soye grave. C'est pour moi que ça été grave. Inhibé par la norme, par peur de dépasser, de se montrer, de se donner « en spectacle » au point de pas oser faire un truc sans risque, aider le clodo à se mettre ailleurs. Pitié. Qui m'a engourdi ? Ankylose, trouille de larve téléfiée, informifiée. Beurk, sale et fatigant un type ivre et zonard. En quelques foulées, c'est effacé. C'est pas à moi d'intervenir. « Ya des gens dont c'est le métier », etc. etc. et autres bobards.

Je parlais du commerce sexuel hommes-femmes tout à l'heure. Préconisation : tuer la passion. Corbeiller le...

« chromo » (comme disait le Céline). Stop aux larmes, nostalgie, rongements, entrées-sorties, oui-non-peut-être-pourquoi, jurer, vérité, éclats. Se faire des heures de film, copiant les marchands télé et ciné. Singeant leurs merdes irréalistes. Le bourrichon qui monte, qui monte. Ca existe pas ! Faut vous le dire comment ! C'est du feuilleton. Gesticulation. Cinéma, cinéma. Attention à la musique classique, la romantique. Conçue pour faire pleurnicher. Déloyale. S'insinue, joue avec les nerfs de la bête. Tremolos. Violonos. Philharmonie obscène. Vol de ton humeur. Odieux hold-up. Musique à rester sur-place. Te fais croire à des tas de choses qu'existent MEME PAS. *Self pity*. Plaisir des pleurs. Sobre, faut être sobre. Economie. Lucidité. Chaleur latente. Stop à la consommation. Les violons sanglots te bousillent le palpitant. Sentiments russes, wagnérisme, schubertisme, schumannisme, beethovenisme, chopinisme ! Chanson réaliste Piaf. Reggiani, Bachelet. Chialeries. On dirait qu'on serait tristes. Et qu'on bêle, et qu'on bêête. C'est odieux. Puterie dégueulasse, comme celle des films américains. Emotion annoncée par du piano arpégé avec soutien de violons, genre slow tempo de Witney Huston... le vieil homme sourit en regardant l'enfant. Il hoche la tête, gestuelle typique amerloque, l'air de dire, yeux humides, son vieux coeur tanné soudain attendri, « Ah la la, qu'est ce que tu m'émeus, petit, ça me rappelle moi à ton âge, sacré gamin, qu'est-ce que je peux t'aimer... » J'abrège le grossier pathos. Charlot (Chaplin richissime) fait son numéro de clodo triste en ajoutant un enfant pauvre. *The Kid*, ça s'appelle, cette honte. « *Le sondage CSA-Le Parisien-La Cinquième a désigné Jean Gabin comme monstre sacré du siècle, devant Charlie Chaplin et Louis De Funès* ». Pas besoin de commenter. Quel tiercé. J'ajouterais Johnny Hallyday pour le quarté. Ah, en face vous mettriez Gérard Depardieu...? Quinté plus !

Économisez vos réserves de compassion. Les balancez pas au cinéma. C'est autour de vous, chez les gens que vous pouvez toucher avec la main qu'y faut les utiliser. Vous avez peur des autres, vous larmoyez sur les

monstres sacrés. Vous flippez votre race quand on vous cause des Turcs en Europe. Seriez-vous sûrs de vous ? Trouille de faiblos. De coincés de l'humain. Téléprogrammés. Plus j'le vois à la télé, plus j'en ai peur. Et dans ta rue, tu vois quoi ? T'y vas pas, tu t'intéresses pas, tu parles pas. C'est ta télé et ton Poivre d'Arvor qui dessinent ta rue. Enfermé à vie dans les choix rédactionnels d'un media publicitaire. Qui vend « du temps de cerveau disponible » aux annonceurs. S'que tu t'fais niquer. Grave ! Pauvre... pauvre... trop paniqué pour entendre. Les Turcs ! Les Turcs ! Les Chinois ! Les Chinois ! Les Romains ! Les Germains ! En Espagne, au temps de Napo, les locaux gueulaient « Les Français ! Les Français ! » On va pas faire le catalogue. Ça gueule, ça pétoche et de faire dans le froc ça appuie sur le flingue et boum, tuerie bien bouchère. U-ni-ver-sel. Y a pour tout l'monde. Que veulent faire croire les anti-albaphobes ? Un albaphobe pour eux, c'est un raciste qui racise contre les blancs. Pas la peine de s'affoler hystériques, les gars. Personne a dit que y avait pas des cons brutaux sous-mentaux chez les noirs. Chez les enfants de Maghrébins. Y sont naturellement agressifs, ceux-là qu'ils disent les anti-albaphobes. C'est la misère financière et culturelle qui produit ça. Et puis si vous avez peur, tant pis. Ça se sent et ils en profitent. Ha, ha, pathétix les gentilles attitudes compréhensives des anti-racistes. On écoute du rap nous aussi, on est jeunes, on vous comprend, on a la même culture. Et clac on se fait claquer le beignet quand même. L'ado compréhensif, accommodant, complaisant se fait tirer son portable, cool ou pas cool. Vous avez peur d'éprouver ? Peur de juger. D'aimer, de pas aimer. De dire votre choix. Menteurs antiracistes. Rampants. Domestiques. Courbés. Subjugués, hein. Cauteleux. Autocensure. Aigritude. Caress, caress... Fraternité, complicité, on est tous pareils, on a les mêmes valeurs. On s'extasie sur un prout, un couic, une minablerie inexistante. Oh le bébé a fait son rot, comme il le fait bien, qu'il est doué le bébé, continue bébé, c'est bien, je suis ton ami, j'ai peur de toi, j'y comprend rien à toi, je vois pas la vie, je sais pas ce

que c'est, je la vois pas bouger, gigoter, me pousser, me dépasser, me tirer la lange, souffler sans mon consentement. Au fond, au fond, gît, larvaire, cramponnée, la coupabilité de ressentir mépris pour l'autre. Le blackos pas comme toi. Le monstre. La race bronzée que tu rêve de planter mais que t'as pas l'droit parce que c'est mal. Alors tu fais antirassist. Niktamèr. Ahouai, koman tu mparl. Jt'éklat la têt. Fils de pute. T'es rassist. Sal rassist. Kulé dta mèr. C'est vital, ce flow là, non? Ca te décoiffe. C'est la vie, directe. Ca te recroqueville, hein. Pus l'habitude. Faut les aimer, mais tu sais pas. T'as pas appris. C'est mal, ça coûte de l'argent, c'est risqué. Aime-les et cogne. Oppose. Bon, les mots, si tu t'fais lyncher par six mecs, c'est des armes que jvais pas pouvoir te faire croire que c'est des armes. Tu marques 1 point, copain. Mais après, laisse tomber. Y t'ont arrangé la gueule. C'est fait. Passe à la suite. Oublie les tas de chair nerveuse. Te fais pas polluer. C'est dans la fuite qu'il faut aller. On avance. Pas stagner. Nouvel horizon. Poursuite de la route. On te fais croire que « fuir c'est lâche », pas beau, catastrophe. La fuite c'est la vie, garçon. Pas d'amour propre, pas de médaille, file ton train, ouste, jarte, dégage, taille-toi. Fais pas le guerrier, c'est un piège. Gare ta peau, dose tes forces. Arrête ces conneries. Ya du racisme anti-blanc? Et alors? T'es bien blanc, non? T'a honte? Ta honte passque on te dit que les races ça existe pas. Que les biologistes, généticiens le disent. Que ça existe ou pas, on s'en tape. Trop lointain, complexe. Les premiers hommes sont apparus en Afrique. Après ça a voyagé, émigré, ça s'est mélangé (ça a tué aussi, ouais). Ca te dépasse. Cherche pas. Le mec en face il est comme toi. Grosso modo. Cherche pas les nuances. Quand tu s'ras viande, qui verra la différence? Viande noire, viande blanche? Ha! Ha! Trop tard, question dont tout l'monde se tape grave. S'qui compte c'est bouffer, pas avoir froid. Oublie jamais. On arrête avec ces histoires. On arrête de faire de l'Histoire. Merde alors. Ca change les choses. C'est plus comme avant. C'est plus comme avant, c'est plus à ton échelle. C'est plus des dates, des

débuts de guerre, des fins de règne, des tueries dont les témoins sont encore en vie. Ca ouvre un espace inconnu, sans rien, plus grand, totalement plus grand que toi. T'as peur de barboter, de te paumer, glouglou. Faut nager. Lâche ton bidi cano gonflab. Gigote un peu tout nu dans la grande eau nouvelle. T'as le droit de faire la planche si c'est ton style. Pas obligé de faire splash, splash avec force muscles. Couve tes hormones. Garde ton vif. Reste fort. Sois puissant, sois doux. Ouais. Et pardonne (ouuu c'est un effort) à la peur. Celui, celle qui malfait pour se protéger. Déconsidère un autre, passque l'autre le menace. Passque l'aut, il est meilleur que lui. Que l'aut réussit , que l'aut a des dons. Le jaloux malfait. Destructor. Viciosité. Instinct de survie. Les plus forts survivent ? Les plus agressifs, les plus bestiaux, les plus instinctifs, les plus malins. C'est les malins qui entourloupent. Les bas malins. Les obtus du bulbe. Les méchants du cœur. Les prédateurs à toile. Englue, englue et mange même pas. Sciage de jarrets préventif. Premier dans la file d'attente. Liquider celui qui passe devant. Liquider celui qui est devant. Que des ennemis. Etre rassuré. Etre premier. Dominer par la peur. Vicieuse imbécillité triomphe. Obtue, myope, aiguisée, jamais dormante. Ca suinte. Fiel, poison, pauvreté morale et du ciboulot aussi. Intelligence stratégique. Génie de l'action. Génie du poussage de l'autre dans le ravin. Par derrière. Vilenie. Mafiosité de grand-mère. Autobouffé de convoitise. Oui, ils convoitent, cupident, concupiscent, sournoisent, rancissent d'envie, flétrissent, rident, plissent, se parcheminent se creusent de convoitises inaccomplies. Ne tuent pas passque y a la prison. Méchantes connes maigres et tannées, tendues à éclater, dans un état de perpétuelle quarantanéité. Danse des squelettes. Bouffe, bouffe tout autour. Coupe couilles, détruit moisson, régresse, freine. C'est ambition professionnelle, qu'on appelle.

3

Sortons, sortons. Prenons l'air. De la nature. Du vent, de l'horizon. Là, derrière l'hyper. Zone maraîchère. Grands terrains qui attendent Kaufmann et son Broad, ses Vinci-Bouygues. Qu'on soigne mollement, comme des malades terminaux. Friches. Friches? Ah non ça me reprend. « Friches industrielles ». Je convulse. Scusez. Subvention de projets culturels. Respect pour les périplasticiens (non, pas de néologismes de pamphlet réactionnaire)... J'écris donc : respect pour les plasticiens. Leurs interventions. Leur relecture des mythes, actualisation des lieux, réactivation, mise en perspective, questionnement. Oui, questionner un lieu, introduire un dysfonctionnement, un décalage critique. L'apport plastique n'est qu'en contre. Déconstruire. Démasquer. Convoquer. Investir. Détourner. Stérilité du moi. Pfuittt... Y en a pas. Démarche critique. Que dit-elle, keskelle dit cette kritik? Elle est vide. L'artiste, lui, c'est pas son rôle. Il est extérieur. C'est pas moi, ms'sieur. Mon œuvre, elle a pas prétention à porter un message. C'est au public d'y mettre ce qu'il apporte. J'impose rien. Ben alors pourquoi tu artistises? Le public, il réagit. L'artiste, il propose, juste. Il nous propose. Crée les conditions de, met en place un dispositif. Au public de se l'approprier, de le faire vivre. Muet artiste, absent artiste, pas coupable artiste. Esquive de l'ectoplasme. Digitation preste, entourloupe, manipulation de bonneteau, pirouette et cacahuètes. Œuvres redondant le réel. Copier-coller, geste avorton, eunuque raté, pisse-près, pissouille faiblichonne, radotage sénile... Des rayures partout...vas-y, vas-y...

Emballeur de collines, de ponts. Emballe, emballe. Et après... c'est muet. Ouiii, friches industrielles et cirques Zingaro. Mais il est interdit de penser que c'est faux, prétentieûû, lugubre, post-mortem, agressif, bourgeois, délinquant, égocentré, nazi, zoophile de chevaux. Escrocs imposteurs, cupides marchands ! Arracher leurs soutanes et postiches. Les coller au taf et constater devant huissier leur infertilité. Compteur Geiger de médiocrité... critt, critt, il s'affole. Danger, zone morte ! Picasso, un génie. Ha ! Ha ! Au cul, au cul. Génie mercatique, ouais. Giacometti génie ? Hin ! Hin ! Ces grandes choses rouillées qui avancent à deux pattes. Boursouflés, carbonisés, cadavres cuits, fondus, craquelés, suintement de lave noire froide, nougat raté, cadavres de char irakien. Et c'est du bronze ! Mais ça veut quoi dire ? Quel plaisir ? C'est pas beau. Pas beau. Pabo, pabo, pabo. Quoi lui permet de nous demander de lui regarder ça ? Quoi lui permet de les montrer ? Conséquence des camps ? Silhouettes auschwitzisées ? D'accord. Y a un sens. Souffrance jamais tue. Pas possib autrement. Rancune impossib à éteindre. Evacuer, évacuer. Je le comprends. Cassé à vie. Mais combien d'autres se cachent derrière cette esthétique pour cacher, cacher qu'ils n'ont rien à donner. Secs, non existants, parasites, grouillants, surfeurs de moutons. « Vous aimez pas mon art, ça vous répugne ? C'est le signe que mon art atteint son but. Ça provoque des réactions. » Donc pas possible de pas aimer son art. L'aimer ou le vomir c'est *anyway*, le renforcer. T'es coincé. T'a plus qu'à fermer ta gueule. T'as peur. De pas comprendre. De passer à côté. Le plasticien t'a bien ferré. Gigote lourdaud. Délesté par le pickpocket, vuutt, sans rien sentir. Malins, malins. Fuyants, fuyants. Sorciers investis. Tais-toi d'avant eux. Collabore. A plat. Prosternise. Promeut. Ne dis jamais « mon fils de 3 ans ferait pareil » ou t'es mort, grillé, grêlé de pierres, ricané, fascisé, nazifié. « L'art dégénéré » que les Allemands disaient. L'art juif, franc-maçon, communiste, mongoloïde. Depuis t'a plus droit d'rien dire. Tu te sens pisseux de penser c'que tu penses. Serais tu nazi fasciste ? Gaffe. De droite ? Gaffe. Inculte. Rien compris à rien. Cons d'Allemands.

Et les staliniens, et Pol Pot et... et... et...cetera. Les plasticiens y z'en profitent de ces filons. Prospèrent dessus. Héritage précieux. Ventes au MOMA, à Guggenheim, Beaubourg, FNAC, FRAC, CNAC... Tokyo, New York, Berlin, Milan, London. Collectionneurs privés. Enchères. 100 000 euros pour ton bout de polystyrène mâché. Aigrefin que tu es. Anguille.

Laissez-moi conclure par un bel extrait de discours artiste contemporain. Je vous l'avais promis dans les pages plus haut. C'est un document brut que je vous place dans la face. Ecrit par l'artiste lui-même. Qui commente une de ses installations. Cette prose est précieuse. Elle est subventionnée par l'Etat. Vous allez pas en croire vos pupilles. C'est une mécanique à faire du rien. C'est immense. C'est là une des manifestations de l'imposture tartuffienne de l'art contemporain. Chérissez ce bijou, regardez comme il rutilé, avec toutes ses mécaniques bien nettes. J'ai la fierté du chasseur de coléoptères qui en choppé un beau. Je vous lance le truc :

« Ces modules dispersés, allusion ironique à la démarche post-minimaliste (l'anti-forme), donnent lieu à un agencement territorial mouvant. L'espace est occupé par des événements, il est traversé, touché. C'est un espace d'affects plus que de propriétés. Ainsi, en tant que représentations de surfaces, réduites à l'échelle d'ornements que l'on peut toucher, les sphères abritent des intentions politiques.(...) Malgré le fait que les éléments de « Lost Poverty » soient inhérents au site et en dérivent, la perception effective du travail y est faite de symptômes et d'évaluations plutôt que de mesures et de propriétés. »

En lisant plusieurs fois, en regardant l'installation, on arrive à décoder ce que le mec a voulu dire... A la limite on se dit qu'y a une bonne idée... mais quand on reporte son regard sur l'installation, sur l'œuvre, on ressent une telle impression de faiblesse, d'absence, de bricolage, d'échec de l'idée, que on se prend de la grosse déception dans les poumons. Dans cet art conceptuel... l'œuvre est dans l'idée... c'est l'idée qui est l'œuvre. La mise en forme est secondaire. Le

concept vous promet tellement, tellement... et que voilà qu'on se retrouve devant du réel qui ne peut rien pour vous. Il vous trahit. Il vous laisse avec la promesse. C'est un art de l'échec, de la fusée d'artifice qui monte, monte et... retombe sans rien faire. Qui jamais réalise les rêves. Qui s'onanise dans le discours, la description verbale... et que quand on veut s'y frotter, on trouve un corps mort sans désir ni pulsion. On entre dans une chambre d'hôpital, une maison de convalescence où un pauvre être lutte pour survivre. C'est l'impossibilité de faire, d'accomplir, à laquelle on est convié dans ce genre d'installations. Ça peut être émouvant... le ratage. Mais des fois, c'est des cyniques, des tyrans ricanants qui vous fourrent leurs trucs, vous les balancent comme un os pour chiens méritants.

Y z'ont toujours peur des Turcs, on dirait. Pas de Turcs dans l'Europe ! Peuple conquérant, 70 millions, submerger. Peur des femmes voilées. Peur, peur. Croire c'est interdit alors ? Peur du sacré ? Peur de l'invasion ? Ha ! Ha ! Trop tard. Le passé est derrière toi, dirait Raffarin. C'est déjà fait. Trop tard pour les pétoches. On est ensemble. Destin commun. Y sont pas encore habitués, les anti-Turcs. Y osent pas les affronter. Peur de se frotter. Peau à peau. Croquemitaine ! Y vont nous manger ! Notre nation ! Cette cancer d'entité guerrière, la nation. Fierté de plumes, de boucliers Vercingetorix. Abd El Kader. Napoléon. Attila. Groumf, greumf... Pauvres cons quatre-quatisés. Fusils de chasse. Loisir cynégétique ou milices ? Je dis au Turc, entre chez moi. J'ai pas peur. Capable de t'aimer, capable de te gerber. Frott, frott. Vie à vie. Y z'ont peur les sous-cloches. Les frometons pasteurisés. Eichmann sécuritaires. Zéro défaut, zéro risque... trouille éternelle. Fleuves de Lexomyl prosaquisé. Standard. ISO _2005... 2006... 2007...

Oh, j'arrête ma bouillie. Sur le trottoir, un abribus et une affiche. « Le Faillitaire. 2 ans de crédit gratuit ». Ca tourne en boucle. Avenir infini d'achats de dette d'achat de dette d'achat d'achat d'achat d'achat. Et

je r'garde trop l'affiche. Pas gaffe à la circulation. Freinage de justesse. Et là, giclage immédiat d'un singe blanc-veau de sa boîte. Mate que sa voiture a pas de pét'. Tout blanc tout ras, un peu rose. Saindoux massif. Pauvre être issu des gènes de l'alcoolisme, du malheur idiot, de la brutalité du petit salariat enfoncé. Enfance battue, partiel primate, dressé pour combat... jaillirait peut-être pas comme ça si combattait vraiment. Mais tenu ! Freiné. Socialisé. Englué dans acte d'achat. Voiture à crédit ? Pris dans la machine à hacher. Qu'on fait tourner, chacun à not' manière les gars. Tous collaborateurs, hein. Y en a qui fournissent double, triple. Faut voir. Travaillent, travaillent, vaillent, labor, labor, à l'arrachée, sans regarder. Délais, délais. Tenir les délais. Marge. Marge. Tension, tension, inattention. Organiseurs. Intermédiaires. Rendez-vous. Groupes. Réunions. Pilotage. Comités. Projets. Visites de chantiers. Administrateurs. Techniciens. Agendas qui dégueulent, suffoquent, enchaînement. Administrativisation. Tout fiers de pas avoir une seconde. Sont courtisés. Utiles. Demandés. Participent. Pas seuls. Droit de jouer avec le groupe. Et ça enchaîne le blabla, les hypothèses-fœtus, raisonnements cubistes, idées-robots, fibres filandreuses d'idées fatiguées. Ça prend du temps... ça traîne, c'est long. Labor, labor... Ca s'imbrique pé-nible-ment. Et tac, un imbécile tâtilonneur, subtil, tremblotant, suant de vanité maronnasse, refout tout par terre et faut recommencer à em-pi-ler depuis el début. « Qu'ils sont lourds... » Et l'élite qui vit au-delà, elle fait quoi ? Les artisses, qui pourraient p'têt contrebalancer, remédier, agiter, vitaliser, y font quoi ? Répondez ! Y a personne ? Y refont les camps nazis, les camps soviétis. Ouais... nous plongent dans cauchemar. Exprès ! Musique dodéca, sérielle, Nouveau Roman, théâtre subventionné... les camps, les camps. Hôpitaux psychiatriques. Qu'est-ce qu'ils aiment ? Pourquoi y font ça ? Ca veut dire quoi ? Constructions onanistes, autarciques, monologues en boucle, enfance, folie, holocauste... rien d'autre. Quand y mettent des p'tits oiseaux dans un coin de

scène, y font des chants ironiques et grinçants. Distance critique, n'est-ce pas? Regard « à la fois tendre et cruel ». Un tableau « sans concession » de notre époque. Je veux pas aller dans ces casemates. Promenoirs d'HP. Zones industri-culturelles. Mourir de soif avec eux, non, non. Rajoutez-moi de la danse et vous me tuez. Beckettisation. S'en sont pas remis de l'Irlandais. Cherchent Godot. Y peuvent continuer longtemps, sans moi. Regardez ce qu'ils font au hip-hop. Sévices pédophiles. Dépecage, dépuçelage brutal, dépurification, délayage lourd au ventre, génétique de destruction. « Les danses de rues investissent les scènes nationales »... faux, faux. Imitations raidasses, maniérées, chochotées, tutuisées, opéradeparisées... Celluloïd, cellophane. Les bons Noirs ! Tu vois que tu peux t'en sortir Djamel, vive la médiation culturelle, vive les passerelles transculturelles. Suceurs de sang, ouais. Videurs de vie. Gaffe à eux. Pédophiles de ton art.

Changeons l'ambiance. L'être femme est là, résistant à tout. Permanence. Continuité. La jeune fille, là, assise dans le bus. Pantalon violet, tissu synthétique, reflets, nouvelle soie, reliefant et tactilant les fesses et les cuisses. Sexodynamisme. Plaisir de voir. Nouvelle sculpture. L'étoffe froncée, plissée du sexe plat. Intelligence, douceur, félinité, muscles animaux. Ergonomie. Modernité. Corps de femmes plus modernes que corps d'hommes. Avenir. Elles ont un creuset. Un alambic, un nid où y a ce qui va venir. Entraille chaude, précieuse, fraîche, fruit-viande-lait-terre... Ergonomie de leurs corps. Volumes faits pour l'homme qui veut. Pour la femme qui veut aussi, y paraît.

J'ai perçu une raideur, une politesse, chez ce personnage que j'ai vu l'autre jour, un directeur de centre d'étude et de recherche de musique ancienne. L'ouverture limite pour lui, c'est d'écouter du jazz. Lui dire que la musique baroque c'est la variété de Louis le 14, « hola, vous y allez fort ! ». Retenue institutionnelle. Grandi, carrierisé au sein de l'institution, de ses figures, de ses Malraux, de ses officiels compositeurs. Du projet d'action culturelle

d'une Gaulle France en relevaille. Désenclaver les campagnes, action musicale en milieu rural. Pédagogie, chant choral... D'accord, d'accord. Mais où elle est où la musique que les gens d'aujourd'hui, tes gens, inventent ? Mangent, veulent, crient, bougent, corps d'animaux ? Dans les infinitudes electro-acoustiques ? Dans l'assèchement affectif de la musique savante ? Dans les conservatoires où on conserve, on macère, abstractionne, souffre, enseigne, punit ? Où est le corps, putaind'dieu ? Où qu'il est le corps des peaux de marquises en sueur pâchées de menuet, gavotte, chaconne ? En frac ! En noir ! En salle de concert ! Maestro ! Robes du soir, pas bouger, piquets, prestige, corps diplomatique, écharpes, étoiles, jumelles de théâtre. Encore chez Balzac ? Pourquoi mépris pour le limon de la vie, la rue, les caves, les chambres, les clubs, les bars, MJC nazes ? Le ...djazz, du bout des lèvres. Audace ! Brel, Barbara, Ferré, Aznavour, divertissement pour tout le monde d'accord. Smokings. Galas. Le... djazz. Sale chose bonne de nègre camé, ouais. Finite depuis longtemps. Le deugeaze... moustachus savants en polos noirs Lacoste en parlotent la nuit sur les radios. Sénile. Déghettoisé, désalcoolisé, blanchi, attristé, pensé. Pensé ! J'y crois pas en le disant. Pensé ! Ouille, ouille ! Où comment qu'on frotte son cul avec la négresse glissante ? Où comment la blonde mouille son débardeur ? Son slip ? Et que les types en brillent des yeux. En salon le jeuhasse. En pont de croisière. Glacialisé. Conservé. Conservatoàre, meussieuh. Lis tes notes. Apprend, récite, exécute, interprête, tourne manivelle. Transe solitaire. Ascèse, asexé. Au revoir la vie. Musique jacquesderidée, barthée, philippenoiritisée, cigare, catogan poivre et sel, et des polos Lacoste par fleuves. Juan les Pins, Montreux... plein air. Ouais c'est vivant, j'admets. C'est du loisir. De l'estival, voyez ? Mais stop, stop. Faut bien des conservateurs. Archivistes. D'accord, d'accord, y a trésor. Acquis, matrimoine. Paisons, piochons, apprenons. Mais que ça brûle à l'autre bout pendant ce temps. « La fièvre et elle m'a mis la fiêèvre... » disait NTM.

Me revla dans l'bus. Face à moi, de profil, un Chinois. C'est un mot générique, nom commun pour tous les yeux bridés... aime pas ce mot... yeux en amande fine... en lune subtile... bienveillante, éveillée. J'idéalise, hein ? Ptêt. Les Chinois. Travaillent tous-les-jours, pas vacances, tous-les-jours. A peine pause le lundi. Lui ça doit être un cuisinier dans un restau du vaisseau commerçant qu'on nomme Parly II, près de Versailles. Tous-les-jours, vente commerçante, musique d'ambiance comme de l'air qu'on respire, 24/24, 24/24... 7/7, 7/7... ça s'emballe... 48/48... 72/72... vie/vie... souffle/souffle... 100% / 100%... zéro tout. Comme la vie des pierres, quoi. Sans faille de temps, hors de toi, que tu entendas la musique d'ambiance jusqu'au dernier spasme de ton lit d'hôpital. Ou ta paix de mourant nonagénaire sera casseroiée par les lambeaux d'animation psycho-commerciale de quinzaine exceptionnelle. « Parly en fête » pour ta succombation.

Oui pour la Paix Perpétuelle faut les arroser d'argent , d'argent. Plus froid, plus faim, plus soif... les endormir dans la digestion. La post-Histoire, c'est facile. Arroser, arroser, noyer, obésifier. Allons-y, on y va, ça déborde, c'est pas beau, ça donne des haut-le-cœur. On voit l'égoïsme suinter, diffuser, déformer, tendre les traits des visages. Il se disputent, s'insultent pour une place de stationnement. Pour une place dans la file d'attente. Allez-y, allez-y... ça fait pas de mort. Juste de la médiocrité. Des visages tirés, émaciés par la lutte. Ca vaut mieux que du sang. Arrosez les pauvres du plus d'argent possible. N'oubliez personne. Tenez-les par l'argent. Pax Aeterna. L'argent, Infini de chiffres, Vérité incontestable, $2 + 2 = 4$, tout le monde comprend, tout le monde est d'accord. Dans les bidonvilles, les favelas, les cités, épandez l'argent. Du malheuristicide. Long nuages scintillants qui tombent en gouttelettes vertes, roses, bleues. Tuer la douleur. Anesthésier ? Peut-être. Qui veut se faire opérer à vif ? Levez-la main les volontaires.

Des sceptiques diront que dans ce monde gavé, l'étouffement va faire re-venir violence. Meurtre, oppression. Délire destructeur. Panique, joie, ivresse,

le jouer de tuer. Obligation du viol, soumettre, déchirer, percer, frapper... J'essaie d'imaginer. D'imaginer... je marche dans ce centre-ville. Saint-Germain-en-Laye, samedi matin. Mouvement partout. Ca sent la marchandise. Poulet rôti. Chacun pour « moi ». Beaux habits neufs. Cadeaux partout. Offrir, offrir. Angoisse de pas trouver. Calmée par achat. Impression d'avoir progressé. Etre meilleur, intelligent, beau, puissant, quand on a acheté. Petite bourgade suisse névrosée. Souci, hystérie, de belle présentation des objets. Ville de poupées. Principauté prospère. Sans argent tu sues. Es seul. Te heurtes. T'as raté. Tu es objet. Vends-toi, c'est la seule issue ! Ou vole. Mais c'est pas la règle. Pas du jeu. Ou alors... quelqu'un te donne. Y en a tellement, y en a pour tout le monde. Mais ce corps social ne sécrète que pauvres et déchus. On leur donne, de fort à faible. Epaves, déchéants, futurs morts, puants, agressifs, idiots, rouges. Bravo le système. Belle production. Gratuit c'est ça. Pièce donnée au rebut humain qui fait la manche. Et puis faux gratuit des offres promotionnelles. Hameçons grossiers, mensonges admis, encouragés. Si un jour le dictateur entre dans la ville avec ses troupes, ça rentrera dans ses coquilles au chaud, volets, rideaux fermés. Délégation des commerçants. Aucune réaction. Pas compter sur eux pour te sauver. T'es raflé, au pied d'une porte fermée, couché sur trottoir. A cinq mètres de toi derrière les murs, un dîner abondant. Et si, comme dans une histoire de Philip K. Dick, dans les vitrines, au lieu des vêtements y avait des cadavres ? Ton cadavre décharné, presquelettique. Tu te vois dans la vitrine, tel que tu s'ras. Ou es déjà. Mort vivant. Vitrines pour pénitence. Nouvelles églises. Vieilles mortes sèches maigres en soie violette. Train fantôme. Hurlement d'effroi devant les orbites vides, noirs, les sourires de dents, les tignasses stériles... Faudrait , je l'rddedis, les lunettes d'*Invasion Los Angeles*. Faudrait les camps, goulag, laogaï pour que tout s'éclaire, qu'on voit qui-est-qui. Mais j'me dis que celui qui voit pas qui-est-qui maintenant le verra pas plus dans un camp de la mort. Dans un camp de la mort jusqu'au bout dureront les

apparences, la fiction sociale. Faudrait demander à ceux qui en viennent. Je vais chercher des témoignages et j'vous dirai.

Ne serait-il pas aussi déjà dans un laogaï cet homme qui un samedi après-midi (jour de congé arraché aux marchands) attend un appel d'un client qui vient de Singapour. Lequel client arrive à l'aéroport à 5 heures et qu'il faudra lui expliquer où est son hôtel et que sûrement le soir y aura dîner et spectacle - d'affaire. Le type dont duquel que je parle, celui qui attend l'appel, il est dans un gymnase avec des gamins qui jouent au basket. Mais il y est pas. Il est ombilicalisé. Y a un espace monstrueux, autour de lui, ou dans lui. La planète, les relais satellites. Si dans le téléphone l'homme de Singapour dit « Tue ton fils », il hésitera. Infâmemment, pris à la gorge. Inceste. Injection de business dans l'intimité. Jamais seul. Aux ordres. 24/24, 7/7, Wallmart, Mac Do, 100% de satisfaction clientèle, démarche qualité, tous nos cadres certifiés ISO 90012, famille comprise. Agents économiques. Où aller ? Où aller ? La forêt d'Amazonie, sous terre avec les vers géants... Non ça déforeste. Où aller ? Où aller ? Monastère ? P'têt. Faut aller s'enfermer loin comme ça pour avoir le droit de vivre ? Sont partout. Tenus par la peur. « It's more fun to compete » y'avait sur les flippers. C'était pour que les joueurs mettent plus de pièces. C'est plus amusant de compétiter. Ça rapporte plus de sang vital. Amazing, exciting, great, wonderful, marvellous, so cute, I appreciate, I'm so sorry. Un vocabulaire de 200 mots, ça suffit. C'est rentable. Economiquement viable. Les nuances c'est du temps perdu. Bientôt 100 mots. Toujours optimiser. 50, 10, plus de mots. La pensée en direct. Les mots conservés par l'élite qui a le Temps. Le symbole € ou \$ sur les billets les pièces c'est du temps de vie que tu donnes ou que tu prends. C'est de la chair arrachée. Faudrait marquer les valeurs en heures et minutes sur les pièces et billets. Unité monétaire universelle. « J'ai acheté ce truc pour 1 heures 25, pas cher. Le mec le faisait à 1h50 ». « Prends 3 minutes dans mon porte-monnaie et va m'acheter du pain ». « Je me suis pris une prune de 10 heures ». Et ceux qu'ont pas les

pièces et les billets, y peuvent payer qu'avec leur temps à eux. Y sont forcés. « J'ai 500 heures de dette ». Ca fait un an et demi de travail obligatoire 1 heure par jour. Y en a qu'on tellement de dettes que pour éviter à leur famille de payer, ils offrent leur temps de vie restant au créancier. Un cadavre de débiteur d'âge moyen apporté à la banque, ça peut rapporter 35 000 heures si les assurances l'ont bien coté en espérance de vie. Scuzez. Je fais du K.Dick. C'est pas la réalité. C'est paranoïaque, c'est un autre monde, un monde miroir, parallèle, c'est pas comme ça en vrai, mais quand même ça touche mes terminaisons nerveuses. Elles y reconnaissent quelque chose. L'homme de Singapour, y va bientôt appeler, pour demander où est son hôtel. Le Concorde Lafayette, le Sofitel front de Seine, un p'tit quatre étoile niché dans le 6^e. Singapour vient à toi. Tiens la laisse du monstre lourd et froid. Appel téléphonique. Injection mortelle. Poison. Irruption. Invasif. Extimité. Retroussé comme un gant. Viscères dehors, luisantes au soleil. Oui, comme chantait SOS Band dans années 1980, « Take Your Time ». Fight for Your Time, je modifierais.

Les Parly II, Belle Epine, Vélizy II, c'est les endroits où on te pompe ton « Time ». 24/24, 7/7, hein. Fermé le dimanche, pas pour longtemps. Le « Time » doit irriguer partout. Transforme la vie en désir d'achat. Akt Dacha. Ca serait l'enseigne au dessus du portail de ce camp-là. Millions de déportés à Akt Dacha. Dachatisés. La nuit, je vois sa crête qui dépasse des toits plats d'entrepôts. Lettres lumineuses tronquées. On lit quand même AKT DACHA. A côté y a un hypermarché qui s'appelle COMODORE. Tronqué aussi. Là je lis COMMODOPE. Je révolte, j'indigne, dénonce. C'est la vigilance, le contrepoids, grincement, râlage. Le poivre, une bactérie, la touche de couleur vive. J'voudrais pas paraître prétentieux péremptoire... mon cul ! On m'a appris à m'excuser. Pourquoi pas prétendre ? Affirmer, vouloir, c'est prétendre. Dire le plus sincère possible, c'est prétendre. Si on est pas médiocre, pourquoi qu'on fermerait sa gueule et qu'on prétendrait pas ? Et si faut une excuse, dis-toi que si

ça sert à toi, ça sert aux autres. Ca va mieux comme ça ? Je prétends, je dénonce COMMODOPE et turpitudes mercatiques, 60 millions de consommateurs crucifiés par jour. Univers d'événements mercatiques. Je vis d'dans. J'me nourris avec et j'irai sûrement pas faire un voyage en Afrique où ils ont rien et meurent, mercatique ou pas mercatique. Guerre-maladie-maladie-guerre-maladie. Je ferais pas un retour dans le temps, pas si ancien, pour me jeter dans les bras d'URSS, de petit Saddam, de Mao oh mon gros maôww à moi. Pas chez les toujours mollah d'Iran ou chez voisins Séoud. Pax Americana. J'ai choisi mon camp. Mon côté et mon enclos. Y suis né, en profite. Les conspue, les moque, griffaille, suis rétif, défile en manifs anti-war. Ouais, ouais. La veilleuse doit veiller. Antithèse, faut qu'elle parle. Parasite, pou, mouche, soleil dans œil, itinéraire pas prévu. Gallo dans les Romains. Faut bien raquette pour renvoyer balles. Les celles qu'on peut. Pitis, pitis devant le Gulliver marchand. Not' papa. *Beau papa*, plutôt. Vive le système marchand ! Qu'il nous putain de purge de l'Idéal, du Romantisme de la Grandeur de la Gloire, de l'Héros du Sublime, de la Foi, Paradis. Achetez-les, assouplissez, désexuez, enfermez, sédentarisez ? Ca va dans le bon sens, le seul sens. Vidangez les sinus du Monde. Jets d'argent, flots, bien-être, et plus d'Histoires. Ca suffit ! Fini... Napo, Adolf, Moustaline, dinosaures. Q'Bush continue. Qu'on lui colle des claquounettes si ça soulage bébé. Du verbe, guerrillounette commerciale, douanière réglementaire. Du média. Vive Bush et suivants. Militantisme. Altermondialisation. Contestation. Participer au système. En être. Un rivet. Piti. Piquer le cul du pachyderme, qu'il avance. Argent est affaire de tous. Unissons-nous dans lui. Dissolvant universel. T'assomment avec leurs sacs de fric et la mercatique servilisante ? Crache dans la soupe, te gêne pas. Vital. Me cause plus de Patrie, de In God We Trust, plus près de Toi Mon Dieu, Allah Akhbar... tuer l'ego du monde. Travailler à conserver ses os, viande, organes en le meilleur état possible que tu peux. Soigner son objet. Vive la « Juiverie mondiale ». Argent ma nourrice.

Wagnerhitler a perdu.

4

J'ai dû m'épancher plus haut sur l'argent valeur d'échange, invention intelligente, qui favorise la communication, le progrès tout ça... Qu'est-ce que je lis sur un siteweb lié au GRECE (les paganistes européens qui disent que non non y sont pas fascinés par le nazisme)? Je lis que l'argent a pas été inventé pour l'échange. Pas sa fonction dans les sociétés primitives, l'aube de l'humanité. Faut que je voye comment y tournent ça que je vous en parle après. Je me réjouis d'avance. On en reparlera, ouais.

Là maintenant je pense et vomis les costards. Qu'est-ce qui z'ont à s'habiller comme ça? Ca veut dire quoi une « cravate » qui pend? Ca veut dire quoi les épauettes d'une veste? Le flottement informe du pantalon noir mélange laine-acrylique? C'est pas quand y rajoutent un imperméable, manteau. On dirait robes de chambre avec ceinture. Se rendent pas compte. C'est pour le Travail. Forcés depuis si longtemps longtemps. De père en fils en pères. Comme sous Louis-Philippe habillés. Pas bougé. Pourquoi les costards? Ah, c'est un uniforme? Simplifie les choix? Egalité des chances? Evite étalage des fringues personnelles? Jéovah gagne du terrain. Témoins se baladent de porte à porte, avec coupes de ch'veux fraîches et badges rectangle plastique blanc. Chemise blanche, costard noir et cravââte. Men in Black. Puritania. Pas rigoler. Ennui, ennui... Zéro sapidité. Qui sont-ils? C'est des vendeurs. Les premiers Chrétiens ont fait pareil? Comment ils ont répandu leur truc? Gros coup de main de la part des Empereurs. Le cœur de l'Empire quittait Rome pour aller vers l'Orient.

C'est là que ça travaillait, commerçait, vivait, bougeait, bouillonnait, vivait. Mais là-bas, les dieux simples Mars, Jupiter... Marvel Comics antiques... ça prenait pas. Et vla el christianisme ! Bonne aubaine. Pratique c'truc. Facile à répandre, fonctionne sous tous climats, transplantable, universel. Un bon, bon outil pour que l'Empire garde l'unité. Constantin et les autres se font baptiser... Choix politique. Avec l'épisode, interlude hallucinogène de Julien l'Apostat. Ce gars devient empereur par un coup d'pot. Et pendant 2 ans de règne, il oblige le retour aux dieux païens. Restauration de cinéma, reconstitution de film historique. Enclave de temps. A contre-temps pendant 2 ans. Utopie condamnée. Fait penser aux piteux bricolages du Mandchouko, de Salo, de Siegmaringen... L'Empereur du Mexique Maximilien (de Habsbourg !) en 1864 . Monaco, Liechtenstein, Andorra. Et puis une enclave qui dure, la reine, c'est la Suisse. Avec bunkers antiatomiques. Avec faux rochers en pleine montagne qui cachent des abris pour gouvernement. Vérins hydrauliques et vrrrrrr le faux rocher se soulève comme une casquette. Y a un tunnel, une route, de la lumière. C'est Maginotesque. Oh mais ceux-là pendant la dernière guerre... y z'ont fait ouste-ouste à plein de gens. Pas de place chez-nous, trop petit trop tranquille trop riche trop chocolat. Ouste, ouste. Juifs, cocomunistes, réfractaires, déserteurs, résistants, anciens collabos, bonnes du curé, ours en peluche, poissons rouges... Ouste tous. Bien les Suisses... Quatre ans de tranquillité dans un monde en flammes. Ouais, on fait pas griler le coffre-fort. Y a des sanctuaires. Qu'arrangent tout le monde dans tous les sens. Suissons la planète, alors ! Prospérons sans histoires - sans Histoire, n'est-ce pas ? Que des bras de femmes au soleil. Chair chaude, fraîche. Caressage, serrages, que des mots de merci, d'encor, élastique, souple, muscle, chair, granuleuse pilosité femelle. Répondons, répondons. Queue dans l'entraille. Mésozoïque. Gaïa. Summum. Pas avoir froid de quoi bouffer et pas bobo. Toujours tenir ça, hein ? Longs jardins publics plats, sans nations, loisirs sportifs, soleil, familles, avirons, goûters, quatre-heures... à

perte de vue. Géante Brasilia horizontale, mondiale. Pendant ce temps les machines tournent en 24/24 silencieux. Notre soutien. Nos arrières. Nos mères, sœurs, Force. Déjà machines nous-mêmes. Musique dans oreilles, rotules plastiques, insuline en perf, prothèses, extensions, systèmes embarqués, nomadisme riche. Cité idéale? Tention... Camps de jeunesse, urbanisme, faisceaux, kolkhozes, joie populaire grâce à Mao . Tention... Khmers ! Khmers ! Nettoyage d'abord, la prairie les ballons ensuite.

Je dis qu'il faut enseigner le respect, goûter les mottes, le vivant, pas peur, contentement, satisfaction, léchage, succulation des fentes ourlées, molles, chaudes, glissantes vivantes. Gaïa ! Permanent crépuscule, canicule sans repères, journées étirées, plates, lenteur, eau de large, large fleuve. Fini la romantique mer, tempêtes à rochers, épaves à naufrages, marins bretons, *Travailleurs de la Mer* d'Hugo Victor, destin, malheur, fatalité, boats avec people dedans.

Vous avez remarqué que je dis souvent, pour ponctuer, que l'important c'est « d'avoir chaud et pas froid ». Dans le coup j'oublie la... douleur. Eh oué, la souffrance physique, la profonde qui te cisaille la viande, te chauffe à blanc les nerfs mous comme nouilles. Ça te soulève, t'es plus toi, ça t'incarne en aut'chose, grand Ange Lumineux à grandes ailes qui scintille, qui scintille de miroitements de torsions, de brûlure déchiquetante de cytoplasmes dilacérés. Tu vis dans tes os, pire que la maladie des sous-marinières, au cœur de succulente moelle rouge intime, vitale. Alors donc résumons : pas avoir faim, pas froid et pas torturé. Par ton corps autodestructor ou par bourreau bipède sans oublier l'apocalypse genre tsunami, incendie, terrestre tremblement et collision auto routière. On est lourdingues. Regarde les pétrolettes à roues qu'on se balade avec. Des pout-pout râoum. Cent ans que c'est pareil. Qu'est-ce ça mange de temps de tête quand t'es piéton, tu les entends passer à ras de ton trottoir. Des pôv escargots à liquide fossile. Vite qu'y en ait plus du fossile, qu'on soye obligés de trouver aut'chose. Un truc non animal ! Pur

minéral, atomes propres et silencieux. Nett, nett, nettoyage. On me rétorque ? Ah, les sous-marins archéosoviétiques qui rouillaient dans des ports pauvres et maudits... Reportage-photo pour Paris-Match. Peur, peur. Condamnation ! Tu crois qu'on va regretter notre bonne vieille fumée de pétrole ? Moi je dis instinct de survie. Un Tchernobyl de plus quelque part - pas chez moi, hein - et ça boostera le système. Décision _financement_action. Poussage au cul. Bientôt, bientôt la fin des petites maisons à pout-pout. Petits braseros, chaufferettes à roues. C'est la vie. Toujours petit foyer avec soi. Batterie de téléphone. Pile de montre. Transport du feu vivant, les clopes. Enfants dans le ventre. Repas dans le ventre. Alcool chaud qui assoiffe. Pensées que tu as, maison cachée dedans. Ton palpitant. Ton intimité, chaleur douce humide et pileuse que tu chéris, protège. Culotte, slip, cache-sexe, étui pénien. Garder son secret à soi, son trésor. Le talisman qui te propulse.

Les femmes, les mères d'ici où que je vis, la banlieue ouest, minaudent, pépient femelle. Langage contraint, contention de la bouche, me serre le kiki d'horreur. Ça minaude, ça chantourne, et ça juge au couplet. Langue de bois de parti, d'église, d'entreprise. C'est des machines toutes ! Des automate peu évoluées, ça passe ou ça casse. Comment qu'elles minaudent, guiliguilent avec leurs enfants. Elles parlent pas pour de vrai. Récitent, répètent, perroquètent, se conforment, perruchètent. Ça vous glace, vous ferme tous vos horizons ? Ça noue le colon d'entendre, de voir ces murs. La prison. Panique si quelque chose dérape de la norme. Etouffe-joie. Etouffe-vie. Gardiennes de la Révolution. Voix du Parti, doctrinaires incultes, instinctives, cerveaux d'oiseaux, irresponsables véhicules. Qui sont-elles ? Où sont-elles ? Qu'est-ce qu'elles veulent ? Elles ont sept ans. C'est pareil ou pas en banlieue pauvre ? Ecrivez pour m'dire. Moi j'dirais « oui » pour le peu que j'ai vu. Piou, piou. Pia, pia. Patati et Tata. Potin, potin. Ça volette, ça pépie, ça met au carré, soyons concret « De deux choses l'une... » Réponse à tout. Satisfaction. « C'est mieux pour elle... » « D'un côté je la comprends... »

Catéchèse. Après-midi tupperware. *Aware* de quoi ? Tu perds ton *aware*. Catéchisme, donc. Réunions « intergroupes ». Objet de la réunion mensuelle (j'invente quasiment pas) : donner un nom aux salles paroissiales. Sept salles à tout casser. Le projet énorme. Après X réunions « intergroupes », compte-rendus, échange de mails avec copie à, le résultat c'est : Judée, Tibériade, Nazareth... Sont pas allé chercher loin. Le nez dans les livres évangiles. Résultat anémique, chiant. À rire de méchanceté. Crédule j'attendais des noms de personnes. Jean-Paul II, Claudel, Teilhard de Chardin, Mère Thérèse... un truc qui ancre dans l'Histoire, qui engage, qui donne une couleur, qui est le reflet du vivant. De l'aujourd'hui. Je préfère aller dans la salle « Abbé Pierre » que dans la « Judée » pour aller boire mon coca, mon catho-cola. Moins désertique. Humaine un minimum.

Piou-piou dans la salle Judée. Patati-patala. Mitraille mortifère... Verdun de mots, le Chemin des Dames. Etrangle-kiki, lie-bourses, paralysie de la ritournelle de poupée qui parle et rote et chie et pisse. Robot écrase-tout. Surtout, leur parler à minima. Rien engager. Les imiter quand tu leur causes. Pas risquer une invention, un trait d'esprit, un mini pirouette, une facile et gentille subtilité de langage... elles comprennent pas. Fusée qui éclate pas. Bounk dans un mur ton trait d'esprit. Ton flux mental il se ratatine contre une paroi de verre blindé. Transparent, mais blindé. La parole et la vie s'écrasouillent, se ratassinent. Stoppées net, brut, à vif, couperet. Vérité minérale qui te dépasse. Montagne de connerie, ouais. A peine t'as lâché ton petit boum-boum pour rire, pour être sympa, pour détendre l'atmosphère, qu'en face la perruche programmée montre un sursaut, un à-coup millimétrique et le clapet approprié se referme. Rire convenu, détournement de sujet de conversation, boutade sortie d'un petit stock et envoyée en diversion. Pfuutt, pffuut, ça fuit, ça cavale pour reprendre le train en marche. Repépiage, re-minaudage, re-ornements sociaux, re-variations prévues, re-flot mécanique. Ce qui tue, affaisse, dépressionne, c'est quand on prévoit ce qu'elles

disent. Même pas victoire narquoise : souffrance de cerveau. Découragement. Démontage. Faut pas ! Pas décourager ! Les voir le moins possible. Leur parler comme des objets. Leur parler comme elles parlent à leurs enfants - criminelles inconscientes, pauvres enfants. Sont elles craquables ? Qu'y a t-il derrière dedans ? Une injustice de sexe opprimé, ignorancé, esclavagé ? Fillettes de 12 ans qui ont 36 ans, qui ont peur, ne savent pas, se raccrochent, cabrent, serrent, agrippent. Tendus les tendons. Ça peut donner des fauves... cette vendeuse au rayon parfums du Printemps brushée à donf blonde arrière, casque sur tête émaciée, crâne à peau, bronzée, parchemin tendu, tendu, tiré, tiré. Fixité des pupilles d'alligator, de panthère, de flamant, de grue. La cruauté comme seule expression. Du naturel. Vie sauvage, première, en deçà, au delà... un truc indisible... Animal qui comprend que les coups, insultes dans la gueule, ordres, domination, même règle. S'y conforme provisoirement en attendant ton dos tourné. Comme ces pédégères en tailleur qu'on montre dans les magazines féminins tabloïdes avec leurs lunettes, mise en plis, casque, clone de la vendeuse Printemps. Rangée de dents robotiques. Taillées dans des tailleurs de pierre. Pied de poule, gris, marron glacé. Des faux travelos ces gonzesses. Une ministre de la défense actuelle est comme ça. Amour des gros chiens chers, des quat-quat, et pas beaucoup des enfants. Oué, oué, je séé ! On nous montre, aussi, des pédégères sexy pulpeuses, des femmes on dirait... Bien encagées avec douceur dans des ghettos à froufrous : luxe, RP, « événementiel », consulting produit, décoration-design, restaurants, produits du terroir bobos. Allé.. je donne l'uniforme pour jouer le rôle : col roulé noir avec pendelouse ethnique, ceinture large de Bee Gees discos, pantalon noir pattes d'eph, sneakers Addidas ou Puma.

Petite pause. Je vous cite un extrait de biographie. Tention, c'est un artisse que dont que c'est que ça parle. Ca veut rien dire, c'est du miel, ah mais j'en jouirais du neurone tellement qu'on voit bien la bête à

l'œuvre. Coutez bien, chaque mot compte :

« Pour lui la forme n'est pas irréductible, le beau et le laid ne sont pas des finalités, mais des processus opérationnels qui doivent ouvrir sur des champs hybrides d'appropriation du réel et qui déboucheront sur une architecture qu'il qualifie d'impure. Son genre est direct, intelligemment provocateur, il ne conçoit l'architecture qu'en terme d'acte militant. »

Je vais pt'êt me « fermer des portes », je dis son nom : Rudy Rucciotti. J'aimerais avoir le temps de commenter chaque mot, chaque prolongement de cette prose. Vous montrer des images. Produire une somme. Construire un gratte-cielesque démontage. C'est que j'en ai d'autres en réserve. Connus, pas connus... à oublier tous. A s'en défaire. Glue du cerveau. Bricoleurs. Rois de la bricole. Y z'ont trouvé le joint. « In situ ». « Ephémère ». Réponse à tout. Je vous placerai un autre extrait pour la prochaine pause. Y sera plus long et rédigé de la main de l'artiste !

Je parlais des femmes enfermées... J'ai vu d'autres prisonniers ce midi dans un restau pour salariés en grappes généralement. Là c'était un trinôme. Des cinquantenaires condamnés, gris de partout, sauf le rose jambon du visage. Plis, joues, tombements de chair. Pas franchement gros. Le gros est parfois robuste et sain, joyeux, vital, explosant. Pas ceux-là. Même pas gros. Sans massivité. Que de la loque bidoche de série. Des millions comme ça, j'en ai vus dans ma vie. Et le menu...deux bouteilles de Bourgogne, de la boustifaille à viande et sauce, du pain, du dessert à glace vanille et coulis de chocolat sirupeux... Digestifs pour la fin. Décadence, répugnance, mal au ventre des yeux. Et que ça bouffe, que ça estomaque, et que ça claque le pognon ed la boîte et que c'est ensuite censé aller travailler tout un après-midi. Il est cuit l'après-midi. Baigne dans le jus et l'ethyl. J'y crois que trop. Pays d'alcooliques. Cardiaco-dépendants en destruction avancée, c'est le ventre qui envahit tout, pompe l'oxygène, remonte au cerveau, dans les yeux, la bouche, varices aux mollets imberbes ! Souffles gênés dans l'escalier mais maintien

d'une sportive allure par fierté, dernier raccrochement au passé. Ça souffle aussi pour manœuvrer le volant. Ça s'abat sur son siège. J'oubliais la clope. Des artères bien goudron. Les poumons ? Deux sacs à merde que tu shooterais même pas dedans dans la rue. Deux escalopes grillées que les chiens évitent. Deux sacs raidis, alourdis, qui font floc-floc, hein ? Et le cœur qui baigne dans son malheur. Qui se cogne aux murs, fou de vitesse, grouillot, muscle, exsangue, fœtus, moule géante... Cé du beau prototype occidental. Bravo ! Cé un modèle. Maintenu pas une médecine de pointe. Le 18 est là pour vous sauver. Des gros porcs ? Ça exprime pas c'qu'ils sont. Des salariés en cravate ? C'est pas ça... Des pantalons... Ouais, des pantalons, vrais de vrais. Et des épaules fausses. Voilà, ouais.

Y sont pas au travail ceux-là... mais ça s'affaise aussi. C'est plus propre, sain, hygiénique, reposé, nettoyé. Mais affaisement, digestion, tourisme, profitage, regardage, aucun but aucun sens. Venez touristes de cars dépenser vos euros chez nous. Agents économiques. Pourquoi ça serait mieux ailleurs ? Qui vous a menti ça ? Des réserves pour votre vie de là-bas ? Photos, objets, niveau social. Les cars ils en mangent en digèrent des millions par an. Agents économiques. Enzymes. Le Grand Estomac. Tambour, parade, annonce... Intrrez dans le cirque-euh ! Engagez-vous ! Mais quesse vous foutez là ? Vous êtes riens. A vous gêne pas ? En famille, en couple, en groupe, en rang, en file, en rond, déambulant, au hasard, baillant, béant, voyant rien sauf par écran de caméra au poing. Consommez-vous. On vous vend ce que vous avez déjà chez vous. Double arnaque. Regardez autour de vous, dans votre ville d'Hollande, Suède, Japon, Huhaissehai, Belgique, Russie, China. Vous voyez rien, comprenez rien, apportez rien. Si, des euros. France, 1ère destination touristique mûndiâle. Cassez-vous oisifs... oh pas oisifs en fait. Vrai boulot. Engranger, rien rater. Réussir, réussir ! Je veux foutre la paix aux aborigènes, indigènes, autochtones. Que le hasard et la nécessité m'amènent chez eux. Pas

l'obligation de vacance. Vaquer, vacuiter, *vacuum-cleaner*... Quand esse qu'enfin le Monde parlera pareil ? Espace unique. Extinction des tabous, dialectes-handicaps.

A deux mètres, la table d'à-côté, en terrasse. Ils s'embrassent. Les bras de la fille autour du cou du garçon. Ont raison. Rire tendresse, animal, vie, sperme, soleil, muqueuses gorgées de sang, frisson. Badinage. Couleurs claires des légers lainages de printemps. Les femmes nous jouent. Rien contre ça. Attaque perdue. C'est bien de perdre, elle à cheval sur toi, maîtresse. Souriante, dents blanches, brillent. Appétit. Gourmandise élastique. Cannibalisme. Leurs voix douces, aiguës, rauques.

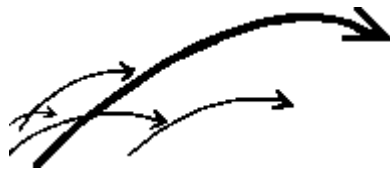
J'ai dû me lever, payer l'addition et le hasard d'un banc met entre mes mains quelques pages d'un traité d'architecture². J'oublie les touristes, j'essaie de « m'approprier », comme dirait un plasticien, le concept de « synchronisé /incommensurable ». J'y comprends pas grand chose, ouais. L'artiste, il est pris dans une saloperie de paradoxe « continu/coupé » et il en chie. Il peut, l'artiste, « apprivoiser » ce paradoxe à travers une forme « moins virulente » qui est celle de « synchronisé/incommensurable »... ce qui veut dire donc... Désolé, j'y arrive pas tout seul à expliquer. Je cite donc. Je vous ai sélectionné le passage critique, lisez bien.

« Pour une partie de la société occidentale au début du XXe siècle, le stade de l'organisation en spirales des différentes couches sociales ne suffit plus pour faire face à ses contradictions internes (...) Quand la société atteint cet état où chacun est profondément coupé des autres à l'intérieur d'une spirale individuelle en chaîne avec celle des autres, nous n'avons aucune possibilité d'aller nous confronter aux autres pour nous accorder avec eux, et pourtant nous ressentons que ce que nous faisons est en phase avec ce qu'ils font, puisque nous sommes dans une dynamique d'ensemble qui tient le coup. Pour comprendre notre relation aux autres, il faut donc que nous soyons capables de percevoir que nous

² <http://quatuor.org> - Christian Ricordeau

sommes parfaitement synchronisés avec eux, tout en ressentant l'absence de possibilité de mesurer et de vérifier ce synchronisme. Nous devons par conséquent ressentir à la fois le synchronisme en l'incommensurabilité de notre dynamique avec celle des autres »

Bon... je fais des coupes pour pas lasser, vous avez déjà ma prose à vous cogner. J'avance où je veux en v'nir. L'auteur parle ensuite de l'expression architecturale de cette problématique de merde mal au crâne. Le Finlandais Avar Aalto (1898-1976) a construit une maison de la Laponie à Rovaniemi, en douze ans (!), de 1963 à 75. Avec des toits courbes qui bondissent ensemble mais de taille et de proximité hétérogènes. Ça nous trouble. On perçoit qu'elles se « *développent* » au même rythme, ces courbes de toits. Elles sont synchronisées, mais du fait de leurs tailles très différentes « *elles sont très difficiles à saisir pour notre perception.* » Y manque à notre pôle œil un calage horizontal, un socle, un point de départ commun à toutes pour « *démarrer la lecture de ces courbes fuyantes et insaisissables.* » Voyez le problème? Alors donc le Avar Aalto nous aide en construisant un malin socle horizontal. Voilà des petits crobards (copyright Ricordeau) pour illustrer le propos :



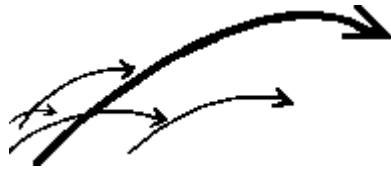
« L'évolution des courbes l'une par rapport à l'autre est très difficile à saisir.... »



« ... mais l'assise horizontale fournit une base de référence pour notre perception. Par ailleurs toutes les courbes, malgré leur différences importantes

d'énergie qui pourrait les disperser, parviennent à se synchroniser pour bien se tenir toutes groupées sur ce socle commun. »

Le « socle » c'est la règle sociale, les valeurs partagées, admises dans la spirale sociale ? Moi je suis brutos, je comprends pas ces abstractions. Objets sans corps. Alors j'ai griffonné au dessus des crobards que j'viens de vous montrer ces quelques mots, cette prière sincère, une imploration : « *Laissez les courbes libres... non mesurables, incommensurables. Ne les tuez pas, les enfermez pas. Dauphins libres d'argent. »*



oui... bondissez encore, mes courbes, amies de la vie ! Allez-y... Je bats des mains, enfant au spectacle, que joie.

Oué, oué... mais les dauphins c'est aussi des chasseurs. En ballets pour coincer les poissons. Paraît qu'on voit aussi des dauphins qui font des bonds de 7 mètres hors de l'eau et à côté d'eux qui font des bonds aussi, leurs proies, des mullets. Les dauphins bondissent dans une pluie de mullets. Le ballet des tueurs et des proies. Pas que mignons les dauphins. Manger, manger. Et moi je suis un dauphin ou un mullet ? Qui je vois bondir autour de moi ?

5

Aimer les autres, mais ça finit mal toujours. Se flétrissent vite entre tes pensées. En toi, noyau, de vie froide qui décide. Toi d'abord. Nombreux, nuisibles, des sauterelles. Tu es une sauterelle. Tu veux survivre. Toi, les tiens d'abord. Surnager, écarter les obstacles, fendre la foule. Qui sont-ils, ces organismes semblables à toi? Pourquoi ces besoins d'enfant? Pourquoi cette fierté? Sont ombrageux, ronronnent sous la caresse. Corruptibles. Tu vois l'éclair diabolique de la concurrence dans les yeux des plus doux, des plus éduqués, des plus évolués. Noyau irréductible. Bloc vital. C'est quoi? L'ego disent les maîtres orientaux, genre bouddhistes ou hindouistes. Ouais... tuer l'ego. Que reste-t-il ensuite? Conscience qui embrasse, se confond avec l'univers, se dissout. Expansion-disparition de toi. Etre le Tout. Ouah mais non j'pourrai plus regarder la télé si j'fais ça. Plus de bonne chaleur dans mes chaussons-doudous. Plus de digestion rien qu'à moi. Plus de fauteuil. Plus de joli portab pour téléphoner avec. Dénuement! Joie ouverte. Sourire qui indulge. Béant. Béat. Béatitude, beauté, bien, bon. Disparu. Les autres? N'a plus de sens. N'y a que ce que tu es devenu. Même plus toi. Fini le bébé pipi câlin maman. L'intime est dehors. Partout c'est chez-toi. Partout tu aimes. Partout tu brilles. Partout est calme. Partout est en toi. Le monde, chausson-doudou. La peur, pour quoi faire? Que perdre? Tout est apport. Rien ne se perd. Oubli du corps. Il te remercie, le corps. Il t'est reconnaissant de cette liberté. Vous êtes amis. Vous êtes Un, toi et le corps. Enfin!

Ah, changement d'espace. Retour au monde sans

Histoire avec ses belles autoroutes bordées de gazon frais, ras, monotone. Tu as vieilli monde sans Histoire. Les sociétés d'entretien, maintenance, surveillance ne viennent plus ?

La pollution grise et brûlante massacre ma ville. A l'horizon, on dirait qu'y a une chaîne de montagnes. Une barre gris-clair. C'est pas du rocher, c'est pas de la neige éternelle. C'est de l'oxyde de carbone bien tassé, bien dense, logé comme chez lui dans le brouillard brûlant du mois d'août. Je crève de haine et de chaud à force de voir ça. Je roule dans ma cage de tôle. La climatisation me glace. J'aime pas son odeur humide et sèche, son arrière-goût de filtre et de moquette. Au dessus de moi, accrochés à des portiques bouillants et sales, y a des panneaux à points lumineux qui disent de pas dépasser 50 km heure. Moi j'obéis. Y en a d'autres autour de moi qui font pareil. On se compte sur les doigts de la main. Le reste, ça file, ça me tourne le dos, ça mérite une raclée sévère, une bonne humiliation de quinze jours à nettoyer des canalisations bouchées par la merde et les cheveux. Le gouvernement n'est pas mon ami. Mais j'approuverais les Brigades écologiques. Des groupes de six détenus, en combinaisons jaunes, qui nettoieraient les bords d'autoroute. Ça me ferait plaisir de les voir en chier. Ça me découragerait de les voir ricaner. Une fois absous, ils recommenceraient. Que faudrait-il ? Les envoyer se faire brûler la peau sur un site de centrale accidentée ? Leur faire visiter derrière les hublots d'un tank, les rues d'une ville détruite ? Un endroit où les caméras arrivent même pas à filmer tellement les rayons sont forts ? Je me demande... Je doute. Hier j'ai vu un femme qui essayait de faire passer sa bagnole avant une ambulance de pompiers. Elle voulait pas rater le feu. Au dernier moment, elle a freiné. Les pompiers sont passés. Elle a dû avoir peur de se faire plier son capot. La connasse. La pauvre flippée. « Moi d'abord » en panique. Et pourquoi, toi d'abord, saloperie ? Elle serait pas capable de dire. Pas plus que les moustiques en nuage aveugle autour d'une lampe. On ose appeler ça des humains ? Des bêtes, féroces, assoiffées,

stupides, un empilement de réflexes pilotés par une cervelle anesthésiée, anémiée, foutue définitivement. Je roule, je roule... La peur me pousse. Je me suicide. Un changement de vitesse, un coup de pédale. J'accélère. Mon pot dégobille un nuage de plus dans la gueule du ciel. Je ris. Je m'immole par le gaz. Je pense qu'à mon plaisir. Je me dis qu'on verra bien plus tard. Je me dis que y en a d'autres qui vont s'occuper de tout ça. J'ai même pas honte de mentir. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je suis devenu ? Qu'est-ce qu'on m'a fait ? Qu'est-ce qu'on m'a dit, qu'est-ce qu'on m'a fait croire, qu'est-ce qu'on m'a fait manger, inhaler, de quoi m'a-t-on menacé pour que je sois devenu si veule, si fatigué, si crade ? Trop de coca ? Trop de glucides ? Trop d'images fictives ? Trop de voix m'expliquant le monde ? Comment est-ce que j'étais avant ? J'étais capable de refuser. Ou d'accepter. J'avais un avis. J'étais un fasciste, j'étais une cible, j'obligeais les autres à me barrer la route. Aujourd'hui, je suis sous injection. Je ne respecte rien. Je ne viole rien. Je laisse couler. Je ferme les yeux. J'appréhende les cris. Je veux entendre des paroles d'amour. Je veux qu'on me rassure. Un panneau bleu me demande de penser à éteindre mes phares. C'est gentil. Je suis pas seul sur cette route. On pense à moi, on me parle. Un autre panneau gentil m'annonce les tarifs et les distances des prochaines stations-service. Oh, encore un message pour moi ! *Respectez les distances de sécurité.* En plus, là, on m'a fait un dessin pour que je comprenne bien. Je suis réconforté. Je m'applique, je veux bien faire. Au moins trois traits blancs entre chaque voiture. Oui, les grands traits peints sur le bord, la ligne pointillée ou la bande discontinue, si vous préférez... Avec trois traits, c'est vrai qu'on se sent plus en sécurité. En cas de freinage brusque, on a le temps de s'arrêter. On ne perd pas le contrôle de son véhicule. On augmente ses chances de survie. *La sécurité, c'est l'affaire de tous.* Moi aussi je participe. *Ensemble, contribuons à préserver l'environnement.* Soyons citoyens... Et après, une fois qu'on est citoyen, qui vient nous remercier ? Qui vient nous aider ? Qui vient donner un paquet de

fric pour services rendus ? Va jouer dans ton coin, va faire le citoyen et laisse-nous travailler. La destruction, c'est pas pour toi. Trop gentil. Trop sensible. Pas normal. Ah, ah... tu veux pas aller avec les citoyens ? Tu veux pas militer ? Œuvrer dans le secteur associatif, si vivant et si riche ? C'est un problème, ça. Que va-t-on faire de toi ? Un type sale et puant qui dort sur un carton, dans un petit souterrain pour piétons jamais emprunté, sous une rue de banlieue lointaine, anonyme, perdue dans un coin qui emmerde tout le monde ? Attention à toi... A moins que tu acceptes de devenir passionné de moto, de parapente ou de généalogie. Fana de vieilles pierres et de jardinage. Amateur de vin. Amoureux des animaux, défenseur de la nature. Collectionneur de vieux vinyles de la Motown. Professeur de tai-chi-chuan. Concepteur de sites web. Consultant en benchmarking. Préparateur en pharmacie. Member of the Board. Chairman. Assets manager. Aide-soignant. Essuyeur de culs. Esclave en veste. Outil humain avec un joli bleu de travail où ya un logo dynamique. Tu tireras du câble, grimpé sur des échelles. Ça te branche ? Sans jeu de mot.

Je continue de rouler ou quoi ? Mais où est-ce que je vais ? J'avance. Je suis au volant de ma boîte à roues, à 90, 100... ça me fait le même effet que si j'étais en pantoufles dans un fauteuil. Fauteuil roulant... Sans jeu de mot. Je me rends plus compte. La vitesse, je connais pas. Le vent dans la gueule, le froid, le chaud, la poussière dans le liquide des yeux ? Non, je vois l'aiguille du compteur. J'ai pas peur. 50, 80, 100, 130, 228 ? C'est pareil. Je peux tout faire sur mon fauteuil magique. Y m'emmène où je veux, plus vite que la pensée ! Même si j'suis vioque cardiaco-cirrhosé, branlant tabagique, bardé de gras, je peux aller vite, vite, vite. Mes p'tites jambes faibles, gonflées, elles peuvent appuyer la pédale qui fait vroum. Pas besoin d'être un athlète jeune et carré. Et puis je risque rien, hein ? C'est gratuit, hein ? Les tibias broyés par le moteur en cas de choc frontal ? Cul de jatte ? La colonne en miettes, plus qu'un tas humain dans un fauteuil roulant ? Ça existe, je sais, mais il faut bien

vivre. Le risque zéro, c'est impossible. Je conduis vite, mais je conduis BIEN. Je suis responsable. J'ai quasiment une attitude citoyenne. Je suis quasiment aussi prudent qu'un Scandinave Protestant. Limite chiant. Et si une voiture d'un mec qui conduit mal arrive en face, quitte sa trajectoire ? J'aurai le bon réflexe, j'ai confiance. Je braquerai à fond pour me faufiler le long de la bande d'arrêt d'urgence, ou je me paierai un tonneau sans gros bobo dans un champ. L'autre, en face, n'a pas atteint le niveau de connaissance que j'ai. Lui mourra ou sera sévèrement mutilé. Moi, c'est vrai j'aurai des bosses, des côtes cassées... mais mon intelligence, ma maîtrise du véhicule, m'aura sauvé. Je conduis vite, mais je conduis BIEN. D'ailleurs si j'suis toujours en vie, après vingt ans de permis, c'est kj'ai keque chose de plus, un truc spécial, une baraka, une infaillibilité qui m'autorise à prendre des risques... des risques me-surés. Des risques cal-cu-lés. Des risques chirurgicaux, comme les frappes. Je conduis vite mais je conduis BIEN.

Tiens, c'est quoi ? Je vois des silhouettes noires qui m'attendent sur le bord de la route. C'est du bois. Dessus y a des noms et des dates à la peinture blanche. *Marie, 7 ans, 18 juin 2002. Jean-Louis, 73 ans, 22 novembre 1999. Loïc... Jeanne... Nadir... Victoire et Laetitia.* Et là, accroché au poteau, un dessin de casque de moto avec un bouquet de fleurs ficelé dessous et pas de nom. Juste une date et un numéro de plaque d'immatriculation. Mort au combat, on dirait. Qu'est-ce qui m'arrive. J'ai ralenti. J'ai peur ou quoi ? Je me laisse impressionner par leur mise en scène macabre. Je suis un trouillard ? Méééé non. Je suis responsable et adulte. Je prend conscience des risques. Je modère ma vitesse, je l'adapte. Jamais je n'ajouterai de silhouette noire, où que ce soit. Je respecte les limitations de vitesse. Je risque rien. Je comprend trop bien que c'est absurde, horrible, de mourir au bord d'une route, par hasard. Je sais que ça pourrait même m'arriver à moi, si un débile qui ne contrôle pas son véhicule fonce sur le trottoir le jour où j'y suis. Ces criminels, ces ordures, ces larves

irresponsables, que faudrait-il en faire ? Les mettre à vie dans une cage de verre et les montrer à tout le monde. Le zoo gratuit des assassins de la route. Horrible torture pour eux. Enseignement salutaire pour les visiteurs. Bonne propagande. Ouais, j'y crois à tout ce que je dis. C'est mes convictions. Que je me suis forgées. Tout seul ? Euh, ouais, tout seul... enfin je pense, oui, je pense que c'est ça, je me suis fait mon avis, c'est pas venu du jour au lendemain, c'est un truc qui est valable. Sauf que. Sauf que pourquoi je freine pas immédiatement pour abandonner ma caisse au bord de la route. Pourquoi j'y mets pas le feu, pourquoi je lui troue pas le réservoir à coups de tournevis ? Ça serait logique. Je ralentis encore. Y en a qui me dépassent en klaxonnant. Je suis en dessous de la vitesse autorisée ? Je suis un papy trop prudent, une tarte incapable de bien conduire, un gros cul impuissant ? Non, non...je réfléchis, juste. Et j'arrive pas à bien faire coller ensemble les morceaux. Mon moteur mental a des ratés, si je peux dire.

Ouf... une sortie. Je vais pouvoir rouler moins vite sans me « payer la honte ». Quand on aborde une sortie, c'est normal d'ralentir. Et puis après, comme y aura des rues avec des trottoirs et des boutiques, je pourrai me garer. On a le droit de s'arrêter pour aller acheter un truc au Tabac. C'est normal. Tout le monde le fait. Y a pas de honte. On peut ralentir pour ça. Tout le monde le fait. Je me trouve un trottoir tranquille. J'arrête le moteur. Je suis au bord d'une rue toute droite, large, remplie de vent. C'est la semi-campagne ici ! Y a des mauvaises herbes qui s'agitent. On serait pas dans une ville à moitié finie ? Un truc en train de pousser ? Ou un truc abandonné. Parce que ça n'intéresse plus personne, que ça rapporte zéro fric, que c'est maudit, mal situé, foireux. Les bureaux sont truffés de pancartes *A louer*. Même les pépinières d'entreprises ne viennent plus. Y reste quoi ? Des lambeaux de - excusez l'anachronisme - services publics. Agence pour l'Emploi. La Poste. Electricité de France. Centre des impôts. Centre de détention. GRETA. Troisième régiment du génie. Sécurité sociale. Lycée professionnel Jacques Dutronc. Je suis sur la

terre des punis, des oubliés en arrière. Carcasses administratives imaginées par des hommes morts. Types en costumes noirs se serrant la main dans les lambris dorés. Types qui roulaient en DS, en CX. Quasi des soviétiques. Epoque du Commissariat au Plan. Contrôle des prix. On leur avait appris qu'on pouvait agir. Avec des mesures. En légiférant. En gouvernant. On sait pas si ça changeait quelque chose. Les gens se sentaient moins seuls. On s'occupait d'eux. Y pouvaient gueuler contre des responsables. Aujourd'hui, personne sait plus qui fait quoi. Tous matraqués. Post-politiques. Corrompus par l'abondance. Flattés. Entubés. Asservis. Volés. Neuromarketés. Ayant ce qu'ils méritent. On les force pas, hein ? Ils sont libres. S'ils veulent se coller un crédit à la consommation de dix ans sur le dos, c'est leur problème. Et puis, est-ce que c'est vraiment un problème ? Rembourser en 120 mensualités, c'est indolore. C'est étalé, lissé, pondéré. Tout le monde le fait. Aux Etats-Unis, c'est une pratique banale. Eux, y ont pas peur de prendre des risques. Là-bas, les gens sont mobiles. Y déménagent pour suivre le boulot. C'est la mentalité « pionniers ». Tout le monde le fait. C'est un pays jeune. Y sont dynamiques. Nous ont est vieux, sclérosés. On est la « vieille Europe ». On ferait bien de prendre exemple sur ce qui marche bien à l'étranger au lieu de nous regarder le nombril. Faut être *pragmatique*. On a besoin d'hommes et de femmes *de terrain*. Des gens qui entreprennent. Qui *osent inventer l'avenir*. Pas grave si c'est du toc. Et que c'est à gerber de pauvreté mentale. Moi je dis qu'il faut li-bé-rer les énergies. Redonner sa place à l'initiative individuelle. Alléger les impôts. Simplifier les démarches administratives. Ouvrir le gouvernement aux membres de la société civile. Voilà, voilà... Tout le monde le fait. Ça fait un peu recette de cuisine tout ça. C'est du déjà entendu. C'est simplet. C'est... C'est le présent. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? C'est à nous. Ouais, ouais, petit, t'a reçu la balle dans la main ? Ouais ? la vraie balle du vrai match. On t'a fait une passe. Ouais, ouais... Faut que tu saches quoi faire, maint'nant. C'est ton tour. Secoue-toi ! Affronte la

réalité. Regarde les choses en face. Aie un comportement d'adulte. Cesse de tergiverser.

Au bout de la rue, au delà du rond-point de gazon vert où les jardinier se sont fait chier – les cons – à dessiner les armoiries de la Ville avec des fleurs, je vois deux vipères, deux salopes qui se dressent vers le ciel. Deux cheminées d'usine, deux sœurs siamoises insidieuses. Un mongolien a décidé qu'elles seraient plus jolies si on peignait dessus du faux ciel des faux nuages des faux arbres. Que ça montrerait qu'on est conscient de la nuisance occasionnée. Non, non, c'est pas un camouflage pathétique. C'est pas un aveu. C'est une volonté de faire vivre la ville. De la rendre à ses habitants. Mais ouii ! Les décorations sur fond de ciel lavande, c'est des jeunes des quartiers qui les ont faites. Ils ont été super dociles. On oublie que ce sont *avant tout* des jeunes. Ils ont besoin de jouer. De brûler aussi deux-trois caisses et de tabasser deux-trois filles. C'est pas faux, à la base. Si ça s'améliore pas, ils iront en centre d'accueil fermé avec six moniteurs musclés par tête de nœud. Ou alors on fera un opération « Mon été au musée ». Une opération « Kife ta Cité ». Des stages de réalisation de films, des ateliers hip-hop, des cours de taekwondo, des sorties gratuites au Parc Astérix. Ouais... on trouvera le moyen de s'arranger. De colmater. Limiter les ennuis. On y arrivera / y arrivera pas ? Ça sera pareil. Personne verra. Parce que ça intéresse pas. C'est peinard de résoudre des problèmes comme ça. C'est bien de pouvoir *construire des dispositifs d'accompagnement et de prévention*. Ça montre qu'on est humains, tolérants, qu'on *traduit dans le concret les valeurs de la République*. Ayez pas peur... programmes de soutien, d'éducation prioritaire sont en route. Tout va bien. Avec de la casse. Mais on aura un dialogue. On pourra *construire une relation de confiance sur la durée*. A sens unique. Les crapules Nike attendent pas. Elles taffent, essaient. Régiments à casquette sous le casque et survète dans les chaussettes. Y z'ont compris le point faible. La trouille. L'handicap affectif. Infoutus d'aimer, de haïr. Infoutus de pardonner, de comprendre. Foutus d'analyser, traiter avec

modération, dans une *démarche démocratique privilégiant la concertation*. Avec quelle panoplie ! Tonnes de cahiers des charges qui pèsent, référentiels, procédures d'alerte. Difficile, hein ? d'attaquer de la vie si vivante. On a pus l'habitude, chez-nous. Ça se passe en silence, d'habitude. Dans un coin-télé, avec des peurs de vieux pas âgé. Incapacité émotionnelle. Figures rabougries, pétées de trouillure et d'envie. Obèses de confort. Assistés moteurs. Crispés sur coffre à euros. Yeux morts, repalpitant sous injections d'entertainment polychrome, menteur. Vitraux de cathédrale, manants analphabètes. Pas concernés par soupirs gazeux des cheminées jumelles. C'est la coulisse. Domaine des autres. D'on sait-pas-qui. On visualise vaguement, mollement, quand on a rien d'autre. Dans le train, on regarde la fenêtre... Bâtiments d'usines. Avec dedans des braves gars en casques jaunes, combinaisons bleues... qui dominent des machines d'où giclent des étincelles. Propres et calmes comme dans un docu de formation, ils pilotent la production derrière un clavier industriel renforcé avec track-ball. Après, les choses dans le train deviennent moins chiantes. Parce qu'on se lève pour aller craquer 5 euros dans un café à la voiture-bar. Voilà de l'action. Là, on existe. On va avoir son petit public. Le serveur, les autres clients-usagers. On prendra une bière ensuite pour prolonger l'aventure. Comme c'est la presque fin du voyage, qu'il est 21h48, la voiture-bar est crade. Les mini poubelles dégueulent de gobelets et de serviettes. Par terre ça colle. Le serveur-steward fait déjà sa caisse. Il inventorie ce qui reste comme invendus dans son frigo étroit. A l'arrivée, y se tirera, comme nous tous. On laissera le train aux mains des mamadous nettoyeurs qui se chargeront, la nuit, sur une voie de garage, de ramasser nos ordures. La nuit, ça leur va bien au teint. Pas sûr qu'ils se plaignent du boulot. Là ils gagnent de l'euro. Au pays, y a pas tout ça. Je devrais pas me sentir coupable. C'est le complexe du colonisateur. Stigmate de racisme inhibé. Si je les plains, ça veut dire que je les méprise. Si je les envoie chier avec leur têtes trop noires, je serai lapidé par la loi ou par

d'autres. J'ai pas le droit de m'adresser à eux comme des gens qui existent. M'en fous. Eux aussi. Si on doit se parler, on fera ça en direct, entre hommes. Pas compliqué, non ? Tant pis si on s'aime pas.

Ouais, les cheminées sont toujours là-bas, après le rond-point fleuri. Moi j'ai le cul collé sur mon siège. Je fais quoi ? Je re-roule ? Je sors de ma caisse ? Je continue à comater avec mes histoires de riches et de pauvres ? J'aime pas le vent qui s'engouffre dans cette rue. C'est pas la campagne, ici, et pourtant y a des plantes qui poussent derrière les grillages des entreprises. Carrosserie, matériaux de construction, mobilier de cuisine, ateliers municipaux, dépôt de bus. Ouais. C'est pas fameux. Je devrais pas rester ici. C'est trop réel. C'est la coulisse du centre-ville. Pendant que les utilitaires blanc crado s'épuisent à entrer-sortir de ces chemins truffés de flaques et gravats, les rues du centre vivent la grande vie. Bars à vin, librairies, lignes de vêtements, mobilier contemporain en tirage limité, pittoresques épiciers arabes ouverts tard, cinémas avec files d'attente... Et si la périphérie faisait grève ? Si les centres de production produisaient plus ? Si les transporteurs transportaient plus ? Les réparateurs, plus. Installateurs, plus ? Le noyau actif et riant de la ville, ça deviendrait un désert d'ordures pas ramassées. Un bas-fond insalubre. Un réseau d'immeubles vides. Occupants partis à la campagne ou chez des amis. A l'étranger. La flore parasite, dispersée ! Ayant trouvé d'autres zones laborieuses à succuber. Ils sont trop timides ces humbles, trop obéissants, faciles à berner. Les plus malins d'entre eux, au lieu de se dresser en champions de leur groupe, ils se paient dessus, il les escaladent pour attraper la corniche de la classe sociale supérieure. Après, *ciao*. Je suis riche, je roule en BM, je vous méprise, sauf ma famille, je vous laisse dans votre merde. Désolé. Trahison entre frères. La solidarité forcée de la souffrance, ça tient pas le coup dès qu'un peu de miel arrive. Slurp, slurp, des euros, pour moi. J'en veux encore. Donnez-en moi encore. Oui je suis prêt à refaire toutes les pirouettes que vous voulez. Oui je veux bien faire bosser mes anciens

camarades. Je sais leur parler. J'obtiendrai des bon résultats. Acceptez-moi dans votre cercle. J'en ferai dix mille fois plus pour être toléré. Si mes amis d'avant sortent pas de la galère, c'est leur faute. Regardez moi... j'y suis arrivé. J'ai bossé. Je me suis accroché. Je vous ai imité, vous les élites. J'ai bricolé mon ascension moi-même en faisant le singe, en attirant l'attention sur moi. Cette rue, cette terre urbanisée, c'est le royaume de la trahison. Chacun cherche à fuir du ghetto. Et les pauvres travailleurs sociaux qui restent, c'est des scouts, des paumés, des faibles, des rebus. Qui ont pas compris qui y aura jamais de solution à la misère, à la connerie, à la méchanceté. Le héros, ici, c'est qui ? Cassius Clay alias Mohammed Ali, le boxeur amerloque des seventies. Un mégalo qui tapait dur. Lécher le cul des riches, leur piquer leur pognon, prendre leur place ou partager le gâteau avec eux. Voilà les ambitions. Je sors de ma caisse. Nantis ou tiers-mondisés, y sont pareils. Y veulent ramasser la galette. Posséder des objets. Des femmes. L'ascension, l'extension de la zone de pouvoir, accumulation... y peuvent pas autrement. Se déplacer latéralement ? Cultiver le sol où ils sont ? Propager la fraternité ? C'est quoi, ces concepts de mollasson pacifique ? Qu'est qui me prend de croire à tout ça ?

6

Je m'éloigne de ma bagnole. J'ai pas refermé la porte. J'abandonne le véhicule. Ça me suffit pas. Je suis pas content. Cette atmosphère de débâcle, tout autour, ça me vrille le cœur. Je veux pas subir cette merde. Dans un mélange d'orties et de ronces, y a des barres à mine qui traînent. J'en choppe une. La rouille me teinte les mains. La barre est lourde, pointue. C'est mon arme. Je reviens en arrière. Et je la harponne, ma caisse. Je lui troue la tôle. Plus précis et plus rancunier, je lui perce bien le réservoir. L'essence pisse. Mes semelles trempent dans une flaque de sang. Je la crible comme une baleine avec un harpon. Ce que je fais est mal. Je tue un objet. Une compagne de l'homme. Aïe ! J'ai pas l'habitude. Je me suis écorché avec la barre. En révolte contre mes semblables, les prolétaires tertiaires, je suis pas foutu d'utiliser les armes du peuple. Je veux pas apprendre. Pas travailler avec mes mains. Pas déboucher des lavabos, pas débloquer des serrures. J'arrête de percer la carcasse pissante de ma voiture. Une allumette ? Non, ça ferait presque joyeux. Je veux que ça soit une agonie silencieuse. Une fin de vie médiocre, que personne regarde. J'offre ça au décor. Ça lui appartient. C'est son royaume ici. Je lui laisse un cadavre de plus. Les gens qui passeront dans cette rue, ça les intéressera pas. Y en a peut-être qui regarderont si y a pas des pièces à piquer. Les animaux survivants, du genre rats, lapins, pauvres chats et pauvres chiens, ça leur fera peut-être un abri. Ou alors c'est un homme ou une femme qui viendra entasser ses sacs plastiques dedans et qui en fera sa maison. Sa plus belle maison depuis des années. J'aurais dû la garer moins en vue de la route. Ils auraient été plus tranquilles les largués du système social. Je pense qu'à moi. Qu'à ma petite crise théâtrale. Corrompu, corrompu, je suis corrompu. Je me crie ça à moi-même, affolé,

hystérique, comme un blessé touché par une mine crierait en larmes « Ma jambe, ma jambe... » Ce que je viens de faire, l'abandon grandiloquent de ma voiture, c'est un caprice. Un truc sans risque. Je vous l'ai pas dit, mais j'ai un apparté à Boulogne, dans le 92. Dans une résidence à quatre étages, un bunker enfoncé dans la verdure et les petites fleurs. C'est là que je me cache. Chaque jour je dis bonjour au gardien qui arrose les pelouses. Je suis super poli avec tout le monde. J'ai peur de me faire virer. On est tous égoïstes, inquiets, pas généreux, chacun dans nos murs d'apparté. On se parle pas. On sait qu'on est menacés. Qu'on profite de la souffrance de gens qu'on connaît pas. On est froids. Comme des assassins professionnels. Non, non, y a pas de garde armé à l'entrée de la résidence. C'est pas Miami ou la Palestine. La menace est encore lointaine. On n'a pas de roquettes qui tombent sur l'école. C'est cool, comme coin, non ? Y devrait me manquer. Quand je vois ces petites villas à 3 euros 50 coincées entre la déchetterie et le magasin de meubles pour pauvres, je devrais avoir de frissons de peur et de dégoût. De pitié pour ces échoués. Ces petits vieux rougeauds qui clopent et qui toussent. Ces jeunes couples où la femme est trop grosse, les gamins aussi. Ces familles, ces troupes, fringués en habits de sport, ces adolescentes qui copient (en vain ! en vain !) le look de Jessikah, Natasha, Britney... Je devrais pleurer de commisération, leur offrir mon fric, leur demander pardon de m'essuyer les pieds sur eux, moi et mes semblables, ceux qui partagent avec moi les avantages de la classe sociale éduquée. Regardez les monstres qu'on a fabriqués. On les bichonne. On les alimente. Concours, émissions, nouveautés, promotions, vacances... Ils sont notre terreau. Toujours d'accord pour donner leur fric. Quand je vois leurs visages, bouffis avec des poches ou alors qui ressemblent à des masques africains/cubistes taillés à la machette, j'ai pas envie de les aider. Plutôt de les enfoncer dans la vase. Qu'ils étouffent et disparaissent ! En attendant, je suis chez eux. Je me suis volontairement crashé dans la jungle. Ou dans le désert. Faut que j'en sorte. Et que je compte pas sur

mes semblables de Boulogne pour venir à mon secours. Si ils peuvent récupérer mon apparté pour leurs enfants, ils se précipiteront dessus. Ça sera les enchères. Moi, je serai plus rien. Moins qu'un meuble. Ça me bouffe le ventre, mais je vais essayer de revenir à Boulogne. Ici, c'est trop sauvage. C'est trop le monde réel. Faut pas que je reste. Ce territoire me fera pas de cadeau. Ce territoire me fera rien. Il me laissera dériver. Il me montrera que je suis rien et que c'est bien fait pour ma gueule. Et ça marche. Je commence à y croire. Je me sens plat. Ignoré. Dispensable. Passager. Je suis pas d'accord pour qu'on m'oublie. Mais je sais que ça va venir. Y en a trop des gens. On est noyé dans les personnes. Des aussi forts que moi. Des aussi intéressants. Des aussi courageux. Des aussi imprévisibles. Pas le premier, pas le dernier. Je suis une goutte dans le torrent. Et ça me satisfait pas ? A quoi je rêve ? J'ai rien compris. Exister... c'est un mensonge. En 80, 90 ans, on a le temps de rien faire. Comment voulez-vous qu'on construise des trucs valables ? On est pressé, affolé, on travaille sous la contrainte. On fait de la merde. Et après le dernier soupir sorti de votre corps exténué, le château d'eau que je vois à droite, y sera toujours debout. C'est trop dégueulasse. Je croyais que j'étais important, un minimum. Ben non. Pas plus que l'humble château d'eau en béton. Pas plus que l'humble couvercle d'égoût en fonte qui est là sur le trottoir. Stop. Je me laisse manger par le lieu. Faut que je redevienne mobile. Je vais retourner sur les bords du fleuve. La voie rapide. Là où des milliers de petits moteurs pétomanes font pout-pout sous le cul des têtes anonymes qui tiennent le volant. Figés dans leur déplacement, logés dans leur cocon, leur petit ersatz de living-room. Mais moi, c'est pus pareil. J'aborde la zone la tête haute. Je suis un chasseur amazonien qui sort de la forêt. Je suis autonome, adaptable, je me déplace où je veux. Le contraire d'eux. Auto-immobilistes.

Je marche le long de la glissière de sécurité, dans une herbe hostile et martyre, encombrée de plantes rêches, collantes, de déchets venus des fenêtres des

voitures. Je suis un truc anormal. Je porte pas de gilet orange à bandes réfléchissantes, pas de casque de chantier. Je suis pas sale et pas tanné. Pas zonard, pas clodo, pas junkie. Je ne fais pas de signes de détresse. J'avance, à pied, attentif à la sensation que j'éprouve. Tellement longtemps que j'avais pas fait ce mouvement, pour de vrai. La ville, trop grande, trop haute, me voit pas. Je longe les dalles d'un mur anti-bruit. Les graphes le bouffent par le bas. Champignons violents et tordus. Personnages livides, grimaçants, encapuchonnés. Mains crispées sur des aérosols. Labyrinthes graphiques. Corps bleus électrocutés par une prise de sound-system. La mousse dégueulasse du malheur de vivre /l'éclat coloré de l'envie de vivre. Œuvre d'art ? Mon cul. C'est un tatouage de haine. Le cri de ceux qui se défendent avec les armes qu'ils ont. Avec des connaissances rudimentaires. Et qui finissent muets, parce que les musées se sont intéressés à cette nouvelle forme d'art urbain « qui interroge la ville ». Ha ! Ha ! Venez plutôt les voir in situ et vous comprendrez le message. Pas sûr que ça vous donne envie de revenir. Kaï, kaï ! Back to the niche. Je repère l'ouverture par où les grapheurs sont passés. Une erreur sur le plan de l'architecte. Ou une erreur dans la conduite du chantier. Un mec trop crevé qui s'est dit que « tant pis ça irait comme ça ». Deux panneaux pas jointifs, un espace de quarante centimètres. Je me faufile et je monte une butte où les ronces acceptent à peine de laisser passer un sentier d'herbe grillée. J'y crois pas. Une silhouette humaine. Un type en blanc qui marche. Avec un bob sur la tête. Un peintre en bâtiment. Y porte un pack de jus d'orange et des pains au lait sous plastique. Quand on se croise, y me regarde — enfin c'est pas sûr que ses yeux se posent sur moi. Ce que je retiens c'est son sourire, son menton pas rasé, ses sourcils malicieux. Je me demande ce qu'il pense. « Je t'aurai un jour.. », « Casse-toi », « T'es foutu », « Bonjour, qui es-tu » ? Ça me regarde pas, ce qui se passe dans son cerveau. Si je m'interroge, c'est que j'ai envie qu'on me parle, qu'on me cajole, qu'on s'intéresse. Quelle détresse. Je me dis que ce mec est bien à sa

place. Qu'il a de la chance. Y touche la matière avec ses mains. Il est avec le vrai rythme du monde. Ouais, ouais... Si je veux savoir, j'ai qu'à lui demander. Ouais, ouais... Mais j'ai peur de lui parler. A Boulogne, là où je vis, on m'a pas appris à faire ça. C'est une agression de parler à un inconnu. C'est interdit. C'est les marginaux, les alcoolos qui se tapent sur l'épaule en public. Beurk. Se donner en spectacle, y faut pas faire ça. Des regards de mépris, de haine, de peur vous désintègrent. Et vous voilà petit tas de poussière repentante. Déchet. Crachat. Essuie-main roulé en boule. Au delà de la butte où j'avance, y a une barre d'immeubles blanc et bleu pastel, pas haute, six étages. On a dû vouloir faire du logement social à taille humaine. Pour se faire pardonner les barres des années 70. Je descend la butte en suivant la piste qu'y ont tracé les habitants du quartier. J'arrive sur un terrain de jeu pour enfants, avec un enclos aux grillages tordus, pliés par les baskets. Y a des chiens rouges, des lapins verts à ressorts qui attendent, penchés vers l'arrière, qu'un gamin les chevauche. Y doivent pas avoir trop de client. Les gosses d'ici, les chiens rouges, y savent que c'est du faux. Et puis un balancement sur ressort, avec autour un tapis de revêtement souple sécurisé, ça doit les laisser froids. A Boulogne, ça fonctionne encore. Nos petits chéris bichonnés, ça leur file le grand frisson. Ça les fait rigoler, d'un mélange de peur et de fierté. Mais ici, ce genre d'émotions, ça vaut plus rien sur le marché. Y sont au-delà. Y z'ont zappé l'étape. L'un des animaux à ressort s'est pris une balle dans la tête. Un trou rond, net. Pas du gros calibre. Quand on voit ça, on comprend tout de suite qu'ici, les choses sont pas pareilles, hein ? Sur le toit d'une cabane jaune vif, des adolescents assis, me regardent en fumant des cigarettes roulées. Du shit, évidemment. Ou autre chose, dont je connais pas le nom. Ou alors du tabac normal que moi, flippé par les médias, je transforme en drogue. Le jeunes, ils ont mis leurs habits d'esclaves. Fringues de sport à logos connus. Des machins amples, hurlants, qui vous repoussent vers la périphérie. Des supports publicitaires. C'est copié sur

les noirs des US. C'est la nouvelle norme, les noirs US. Y faut pas y toucher. Même si c'est des grosses brutes qui hurlent des obscénités racistes sur des disques à x millions d'exemplaires. On peut s'en sortir par le rap. Par le basket. C'est un exemple. Une preuve mise en avant par les blancs qui financent derrière. Avec leurs nouveaux alliés noirs nouveaux riches. L'argent a pas d'odeur, pas de couleur. Les gamins ont vu que j'étais pas d'ici. Sur ma gueule, y a écrit petit bourge de Boulogne, vous gênez pas pour tirer. Et ben, c'est moi qui vais dégainer le premier.

Je me sens bien. Sur la piste d'un truc nouveau. Au bord d'un plongoir. Pas loin d'embrasser une nouvelle vie, d'accéder à une autre vérité, de fouler les fougères étranges d'une jungle inexplorée. Je suis carrément lyrique. Je me lance, bravement, moulu de trouille. Je m'approche du tas de fringues perché. Je leur dis pas salut. Ils le méritent pas. Je dis seulement « J'ai un truc pour vous. » Je tends à celui qui est en rouge et blanc ma carte bancaire. Ouais, ma carte bancaire. Il rigole et la prend. Je lui donne le code. Je le répète à voix haute plusieurs fois. Un de ses copains, un maigre au regard intelligent et dangereux, me demande de lui écrire ça sur un bout de papier. Pendant que je griffonne, ils me charrient, gentiment. On dirait qu'ils ont presque pitié ou qu'alors je les impressionne. Ils comprennent pas. Je suis un court-circuit. Ils y croient pas. Mais ils essaieront, c'est sûr. Avec la trouille de tomber dans un piège de flic. Pendant qu'ils braillent, qu'ils mangent les mots, je me fais ma petite crise perso. Mon corps me paraît léger. J'ai l'impression même qu'il dégage de la lumière. L'odeur du saule pleureur qui abrite le bac à sable me rentre dans les narines avec une verdeur, une profondeur que j'ai jamais éprouvée. Sauf peut-être, la première fois que j'ai approché un saule pleureur, allongé dans le berceau que poussait ma mère. J'ai fait le sacrifice ultime. Après que faire de plus ? Se mutiler ? Se donner la mort ? Je suis pas sûr que ça serait aussi fort. Aussi incohérent. Aussi méprisable. Aussi ridicule. Ce geste, qui pourrait donner lieu à un tableau de style pompier intitulé « *Le don de la carte*

bancaire », ne m'apporte aucun respect. Il me dévalorise. Il m'exclut et m'enferme dans la sphère des fous. Je laisse les jeunes se foutre de moi. Je suis un repère truqué. Ils ne peuvent pas me prendre comme modèle, ni s'opposer à moi. Dans le regard de celui à qui j'ai filé la carte, je vois un appel. « Dis-moi pourquoi, d'où tu viens, donne-moi une raison... » voilà ce que ses yeux me transmettent. Je m'en vais. Je les laisse. Ils ont en main mon intimité, ma sève, mon cœur, ma vie. Un rectangle de plastique. Sans lequel, maintenant, je risque la mort sociale. La plongée dans le réel. La violence. La vie. La lutte sans gloire. Les coups fourrés. Traîtrise. Lâchetés. Mensonges. Débilité.

Au moment où je pose le pied sur le trottoir qui borde le jardin public, une voiture large et brillante s'arrête à ma hauteur. Un homme jeune, brun et athlétique, un gars du sud de la France, me demande si j'ai un problème. « Ils vous ont agressé ? » Je fais signe que non. L'autre coupe son moteur et sort de sa caisse. « Je vais m'en occuper de ces petits bâtards. » Il ouvre son coffre et en sort une batte de base-ball. Il me dit « Vous avez honte de pas leur avoir résisté, hein ? » Je lui explique, que j'ai filé mon fric volontairement. Il me sourit comme un grand frère. Sa voix est douce. « Vous avez eu peur, vous êtes pas d'ici, je vais les casser. Les flics auront plus qu'à ramasser derrière. » Je me sens pas la force de m'opposer à cette absence de doute. Qu'il aille leur casser la gueule ou se faire casser la gueule, ça ne provoque aucun sentiment en moi. Juste de l'ennui. Moi, je suis pas de leur monde. J'ai pas de rôle. Je sers à rien. Ils sont mieux ensemble : le névrosé de l'armée contre les petits branleurs qui se la jouent american gangstas. Ils s'aiment. Ils se font exister. Leur vie est bien réglée comme ça. Que rêver de plus ? C'est le bonheur. Taper, se faire taper. Aller en tôle et en sortir, encore plus héros qu'avant. Risquer de mourir. Se faire planter une lame. Se faire shooter. Une balle dans la cuisse. Boiter à vie. Avoir un rôle. Avoir sa place. Rien changer. Se démerder avec les cartes qu'on a en mains. Que quelqu'un de lointain et froid vous a fourrées dans la main. Je me demande

en m'éloignant « Où est la révolte ? » En moi, on dirait. Mais attention à l'auto-hypnose. C'est peut-être une crise. Dans une heure, j'aurais qu'une envie, retrouver mon appart de Boulogne au milieu de la verdure. Retrouver ma casemate anti-pauvres. De nouveau me laisser porter par la richesse, par ce confort matériel dont je ne touche que la surface. Ouvrir une porte de frigo, faire démarrer un micro-onde, ce sont pas de vrais gestes. Les vrais, ils ont été produits dans les chaînes de montage, dans les bureaux d'étude, dans les hangars de logistique. De quel droit est-ce que je me permets de porter la main sur ces objets issus du travail et de la souffrance ? Je veux plus revoir cette résidence. Cet îlot maintenu en vie par un essaim de fournisseurs, de prestataires, de techniciens, de syndics. J'habite un lieu qui m'échappe. Je peux planter des crochets pour suspendre des tableaux. Je peux scotcher des posters. Disposer du mobilier de série. J'ai pas prise. Ça m'échappe. Ça me domine. Ça me survivra. Et m'oubliera. Un nouveau locataire, et hop, c'est lessivé. Je n'ai jamais existé. Je me suis laissé prendre au piège de la fausse vie.

Je quitte la zone des immeubles, là où sont confinés ceux qui fabriquent les objets qui encombrant nos appartements. Où vivent ceux qui nettoient nos déchets. Ceux qui nous servent de tapis. Ceux qu'on paie pour que le bordel se voye pas, pour que tout fonctionne sur le passage du cortège officiel. De quoi se nourrissent ces outils humains ? Du jet polluant des programmes télé. Des conversations ineptes, monosyllabiques, sur les portables. Des promotions menteuses des hypermarchés. Du discours flagorneur des commerçants. Du plaisir addictif de l'achat à crédit. Des nouveaux modèles de voitures. Du ton gentil et méprisant des animateurs radio qui prennent leurs appels à l'antenne. Ils sont pas à la fête, tous ces gens. Même si on construit pour eux la fête foraine permanente. Ça doit être dur de se heurter toujours aux mêmes fenêtres. De s'entredéchirer. D'avoir peur de pas savoir. De soupçonner. De galoper pour pas

qu'on vous vole votre place. D'être calmé par l'achat comme le cancéreux par la morphine. En plus, ils ne donnent pas envie d'être aimés. Trop nombreux, trop grégaires, trop ignorants. Trop d'enfances ratés dans ce tas. D'énormes gouffres d'amour et de curiosité, jamais comblés. Juste deux-trois pelletées de terre pauvre balancées par hasard. Ces êtres, tous destinés à la perfection, ont été gaspillés. Poussins de batterie excédentaires. Comment être assez fort pour endiguer cette masse de malheurs ? Faut-il être non-humain ? Méta-humain ? Machine ? Plus puissant qu'un dieu. Ha ! Ha ! C'est pas dur d'être plus puissant qu'un dieu. Qu'on nous débarrasse au plus vite des dieux. C'est des figurines de carton mal coloriées. Petites effigies malfaisantes, nées de la peur et de l'ombre, brandies par les peuples qui se ruent vers la guerre. Quelle perte de temps cette perte de temps. A la poubelle les pantins obsolètes. C'est quand même pas difficile d'admettre qu'on peut pas tout comprendre. Laissons la place à l'inexplicable. Soyons pas jaloux, possessifs, arrogants. Et admettons notre conditions d'objets putrescibles.

Je suis seul, dans un désert de rues et de panneaux, dans un réseau maillé par le hasard et les intérêts vitaux. Par les retours sur investissements, *return on investment*. ROI, ROI ! Je suis allé trop loin. Je suis pas préparé. Maintenant, je suis nu, le vent souffle. Quand y fera nuit, je serai pauvre mec en train de courir, fou de peur, à la recherche d'un endroit sombre et calme, un trou oublié, où je pourrai trouver le vrai refuge, le SOMMEIL. Faudra peut-être que je me batte contre d'autres types. On sera sales, on se disputera cartons et couvertures. On sera frères, on se déchirera. Ouais, c'est peut-être là que je trouverai le réconfort. Que je comprendrai qu'on est jamais seul. Se mettre ensemble pour crever, c'est le mieux à faire. Dans le groupe des largués qui dorment dehors, là où je vais échouer, y aura un chef. Il aura ses protégés. J'aurai pas à réfléchir. Obéir, enfin, sans me tourmenter le cervelas avec nuances, hypothèses, questions d'éthique. De quoi on vivra ? De drogue. Non, non, on sera pas vendeurs. On fera des sous-boulots payés 5

euros. On aidera les commerçants du métro à transporter leurs livraisons. On charriera des cartons, des paquets de journaux... Après on pourra aller dans une boutique de bricolage louche, avec des tenanciers complaisants, vénaux, furtifs, effarouchés. On s'achètera notre pain quotidien, notre oxygène. Ça s'appellera Multilac ou Argentix. Ça sera de la peinture anti-rouille. On s'en versera un bouchon au fond d'un sac en plastique et on respirera. Et ça sera la libération. Les yeux au ciel, le sourire baveux de liquide couleur métal, face barbouillée comme un sociopathe bouffeur de victimes, on ira en zigzagant, en criant dans les rues, se foutant de tout. Sauf de notre aérosol précieux. Qu'on passera notre temps à se piquer mutuellement. Le partage, on connaîtra pas. L'échange seulement. Contre du fric, contre une corvée, contre une supplication, contre une prestation sexuelle. On se fera pas de cadeau. Et on restera ensemble jusqu'au bout. On résistera même à l'aide sociale. On refusera d'aller dans leurs centres. Leurs tristes centres où y aura pas de Multilac.

Derrière les panaches lourd et laiteux d'une usine, je vois les tours parfaites, lisses, du quartier d'affaires. Lointaines, transparentes. Belles. Appartenant au ciel. Formes pas naturelles. Constructions de l'esprit. Etrangères à l'humain. Comme des images 3 D sur écran plat. Je suis séparé d'elles par le moutonnement besogneux de la banlieue. Par une zone manante, rampante, qui se courbe et leur fournit la main d'œuvre subalterne dont elles ont besoin pour triompher, rayonner nuit et jour. L'espace qui me sépare de ces tours me paraît infranchissable. Un labyrinthe. Un réseau moyenâgeux, obscur, serré, où mon envie de mouvement sera contrariée. Les lignes droites, les espaces libres, les horizons, on les a donnés aux tours. En bas, pour nous autres, y a que des brisures, des à-coups. Si tu sais pas lire, pas interpréter les symboles des panneaux, tu meurs perdu, pris dans une errance en rond. Des tas de gens te font ton parcours. Par ici, pas par là, pas dans ce sens, encore 50 mètres, faut tourner à droite, attention trop étroit, stop, attends ton tour... Y faudrait être oiseau pour comprendre ce qui se passe. Mais je suis terrien. Pas envie de voler. Pas conçu pour ça. Veux pas m'élever et mourir seul avec le vent qui souffle tout le temps et jamais rien où m'appuyer. Plus jamais sentir son poids. Non, non. Si j'allais dans la cambrousse? Ça me nettoierait les yeux, les poumons. Ça m'enlèverait l'envie de détruire.

Fin de l'échappée. Trajet vers Paris. Rames de banlieue. Métro. Entrée dans hall d'une grosse annexe du ministère de la Culture et de la... (hou, hou ! rigouladd) ... « Communication ». Immeuble dit des Bons Enfants. File d'attente à la « banque d'accueil » (hou ! hou ! rigouladd..) pour laisser une « pièce d'identité » en échange d'un badge magnétique pour passer les tourni-

quets. Et là des types se congratulent ! Ils se congratulent, oui ! Ils se grattent, s'étirent de confort, ils font des sourires, des sourires, ils sourient alors qu'y a rien à sourire. Pas naturel, ça fait mal aux muscles. Musclés du sourire. Pommettes en béton. Sourire, sourire, dents, dents, pétilllement d'œil. « Comment vas-tu Gilbert ? ». Confrèrologie soft, qui fond à la première goutte d'pluie. Faune insectoïde, papillotte autour du géant, petite classe contente. Grappes de Daniel Pennac... et indéfinis en chemises vert pâle fripées, ventrées... Universitaires morfondus, filandreux du cheveu. Ça se retrouve, ça bavarde comme dans la cour du lycée, les couloirs de la fac. Ça sert à rien. Ça assiste à groupes de travail, commissions, comités, conseils, tables rondes... ça produit du questionnement, hypothèse, emmêlage, satisfactionnage. Ça avance pas. Ça parle passque ça parle Si les choses avancent, on risquerait de pus avoir besoin d'eux ! Y aurait vide ! Quand c'est réglé, la machine à questions on la démonte. Coup de marteau sur le couvercle. Hé, hé... pas si vite. Y z'ont plusieurs commissions à leurs arcs. Dans le cartable cuir Sorbonne ou sacoche plombier rural. Y parlent publics-relais, dispositifs d'accompagnement, champ social. Vont rédiger collectivement. Réfléchir sur les savoirs et savoir-faire de la médiation culturelle. Ils vont parler d'actions issues de la réflexion agissante d'artistes et de médiateurs. Ils vont financer des trucs chiants comme eux. Friches et interstices urbains ! Dynamiques sociales et sociétales ! Du rêve, de l'envie, des horizons où souffle le vent de la beauté ? Jamais de la vie. Assèchement par moquette, pauses-cafés, vidéoprojecteurs, powerpoints, paperboard. Mais y a pas que dans cet immeuble des Bons Enfants. C'est partout. Regardez ce que proposent ces « Instituts » de formation. Tuer, tuer.. Séminaires « d'efficacité personnelle ». « *OBJECTIF : acquérir des méthodes et outils de gestion des conflits, en particulier en période de changement et sous la pression. (...)* - *En quoi la résistance au changement est une des raisons de conflit - Comment vaincre la résistance au changement(...)* ». T'es obligé de changer, tu chois pas. Faire ton chemin ? Non ! Tu résistes au change-

ment, tu vas voir ta gueule. Briser, plier, forcer, ployer... Et ouais. Pas de changement, pas de croissance. Changement de quoi ? Qu'est qu'y s'imaginent changer ? Y croient que personne à pensé à leurs trucs avant eux ? Y croient que c'est nouveau ! Nouvelle formule ! New ! Neu ! Nuovo... Ouverture facile ! Vu à la télé ! Nouveau, nouveau ! En cadeau ! Comment vaincre la résistance ? Vaincre la Résistance. Change ta femme, ton trou de cul, tes mioches, change tes dents, change ta gueule de con ringard bloqué, change avec nous, dis oui à l'avenir, ne sois pas frileux, accepte les réformes, change, viens, course contre la montre, avant la catastrophe, il est encore juste temps, change, tu es éternel, c'est quoi la mort ? C'est rien, ça te concerne pas. Les morts changent pas. Existent pas. Avec nous, on meurt pas. Viens vaincre la résistance, vient déchirer les ligaments, briser les os, faire coïter les consanguins, couper les tiges, arracher, éradiquer. Faut que ça ploie. Faut ça rende. Faut que ça soye joli et livré « just in time », zéro défaut, qualité certifiée, nettoie, comprime. Taylor ! tu es toujours parmi nous, profond de plus en plus intime en nous. Allez, allez... cravachons pour atteindre la servuction la plus pure. Certifiée ISO 3002. Nos engagements qualité. Notre charte de bonne gouvernance. Satisfaction client. Un service adapté et personnalisé ! Trop bien ! La prise en compte la plus fine possible de vos besoins. Attentes consommateurs. Taux de pénétration. R.O.I., vive le ROI ! Benchmarking, re-engineering, flux tendus, zéros stocks, zéro peau... platch ! Ça gicle... ça a pas tenu. Traçabilité des produits. Versionning. Input. Output. Engineering social. Prévoir où que le troupeau va aller.

Pour le trouver, el troupeau, suffit de descendre dans les rues. Se montrer, être vu... c'est l'troupo. Je prends l'exemple de Barcelone. Cuisses, fesses, dos, seins montrés de mille façons. Multicolores, jamais pareil. Affolement. Cambrure, vigueur, cheveux noirs. Espagne. Femme espagnoles, sang arabe aussi. Corps vigoureux, charnels, pas sportifs. Port de tête, redressement du dos. Cheveux qui balancent, balaient le midos. Efficaces, avançants. Talons aiguille et pantalons

de ville. Tailles basses pattes d'eph. Baskets oranges, bleues, grises, jaunes. Du rose. Culs vivants, vers l'arrière, ondinement, les hanches, les hanches. Hanches à enfants. Fossettes, nu du dos, bas, bas, vers l'abîme, le caché, le précieux, le jamais-vu. Abondance de douceur courage, crème, tiédeur, souplesse qui se colle, qui se love, qui te prend l'empreinte, s'adapte, ergonomie naturelle, imbattue. Toujours différents les seins. Jamais pareils, forme, poids, attache. Toujours les mêmes, elles sont toujours les mêmes, jamais pareilles. Même flamme, jamais pareilles. Comment ça s'fait. Jamais perdu... toujours refuge. Féminitude, abritude, caressitude, compréhensitude. Je les sais, me savent. Où qu'on soit. Qui qu'on soit. Monde femme unitaire. Permanencité. Temps, vie, espace. « *Wherever I lay my hat, that's my home.* » Où qu'elles soient je peux être. Compréhension, préhension. Prenons-nous. Sommes à nous. Le tourbillon continue... je fatigue ! Trop à voir... se laisser porter par le flot, cette foule d'où elles surgissent, fleurissent, passent, caressent. Manège à vertige. Approvisionnement aquatique. « *Agua, agua..* » je me laisse griser, moi. Où qu'il est le revers de la médaille ? Je m'dis qu'elles sont seules, les femmes, Espagne ou pas. Ouais. Condamnées à être seules si elles se parent pas. Faut donner envie, attirer, pour que les mecs leur parlent. Faut qu'y ait promesse sexuelle. Sinon, sont seules, pas un homme à qui parler. Ont besoin de parler aux hommes. Qui entendent rien. Abrutis d'hormones. Afolés de phéromones. Parlent à la fille que pour entrer en matière. Le fond du sujet est pas là, maint'nant dans ce qui disent. C'est le but à atteindre qui les occupe, pré-occupe, tourmente, asticote, zigote. Embrasser, toucher, dominer, voir, se placer, se mettre là où il faut, c'est obligé. La fille elle essaie de contenir cette attaque, cette pression, de canaliser, de retarder... domptage. Elle essaie de parler, de dire, se confier, demander. Le type en face lui répond à côté, obnubilé par l'urgence de son tube chaud qui gonfle, gonfle, a tant besoin d'une issue, libération, éjection, épandage, diffusion séminale, flot qui s'élargit, multiplication reproduction. La fille le contient, diffère,

tente de confier sa peur, de raconter ses histoires à elle, ce qui l'occupe. Tente de poser des questions, d'exister, d'être un être. En face, y a pas d'homme. Un enfant ? Impatience, tyrannie, égoïsme... que ça. Quelle quantité de pardon il faut pour supporter ça. On va me répliquer que chez les femmes les pulsions ça existe. Ouais, ouais... Mais ça vient de plus profond, moi je dis. Le temps que ça s'installe. C'est du sérieux, du lourd qui engage, du furieux, du bourrasquant, ouragant, du vent, des flammes, de l'eau, explosion-fusion de vie. C'est du... allez je lâche le mot... cosmique ! En face, le mec avec ses soucis de quéquette - légitimes, légitimes - y fait dans le genre branquignol, branle Guignol, voyez ?

Bon, j'dis pas que la fille en face, y'a pas un moment où ça commence aussi à lui monter. Ça chauffe, ça chauffe. Ça doit lui prendre le ventre, je suppose. Faut leur demander. Ça doit monter comme de la faim. Envie de manger. Avaler, engloutir, envelopper, engouffrer, accueillir, dilater. Soyons pas androphobes systématiques. Idéalisons pas l'autre sexe. Y a tentation de le faire.

Je me souviens quand j'me suis retrouvé dans ce vestiaire « hommes » de piscine espagnole. Tout nus tous. Des ridicules escargots qui pendouillent gigotent, accrochés au ventre. Des bulots. C'est de ça qu'on a envie qu'elles aient envie ? J'y crois pas ! C'est si moche et à rire ? L'effet de nombre... le décor... la disparité des morphologies. Ça rend le corps masculin pas poétik. Ce p'tit zigouigoui de tailles et formes hétéroclites qui pendouille, c'est un gag que la nature, l'évolution, ou je-sais-pas-qui a fait. En statues de pierre, ça va, ça gigote pas. Ça fait pas pendeloque caoutchouc, piti trouk agité, tremblotti-blotta. Une femme dirait pareil du vestiaire « femmes » ? Gélatines, pendouilleries, bric-à-brac... Oué, possib. Y a qu'à deux que ça prend un sens. Une bitounette et une fentounette ça se répond, se parle, s'appelle... s'explique... on voit l'utilité... y a un horizon, un après, un plus tard, des possibilités. Mais séparés... ça fait non-sens, alors on rigole, ricane, on comprend plus...on voit que l'objet. Oué, oué, oué... j'entends, j'entends... y a

des copulations qui sont loin d'être des modèles. Là aussi y a du grotesque, du maladroit, poussif, pousse-toi de là que je m'y mette, occupés, occupés, à contretemps, peng ! ça se cogne contre un meuble, ouille ! ça se file un coup d'coude... Oué... je sais plus trop quoi vous dire. Sauf que la beauté résiste à tout. Mais y faut y mettre de l'intelligence... partout ! Chez ceux qui font, ceux qui regardent, ceux qui en parlent, dessinent, sculptent, filment, etc. Qu'ils comprennent ce qui s'passe. Qu'ils s'y laissent glisser, animalement peut-être... mais comprendre, ça vaut tout. Comprendre et oublier en toute « connaissance de cause », oublier sciemment, serein, large en horizon, plus q'un avec le monde, la Terre, la chair, le temps. Ouf, ouf... je re-idéalise ou quoi ou qu'est-ce ? Je laisse filer l'hélium, hein ? Sniffe l'oxygène des anges trop vaste pour mes neurocircuits. Ratapla ! Je re-descends. Et vous cause sans situations, brutalement, de Joan Miró, un imposteur que j'ai défroqué récemment. J'ai compris le petit manège au Miró. Son truc de bateleur à badauds... Suffit de voir... de comprendre. Regardez ses « œuvres », ses esquisses, essais de jeunesse. Il s'essayait à la figuration. Ça donne quoi ? Je veux le dire en grosses lettres : des œuvres de PEINTRE DU DIMANCHE... Des trucs maladroits, au mieux ordinaires, banals, plan-plans, pépères... Le Miró s'est dit : faut que e j'trouve un joint ! Et y s'est mis à barbouiller à tort et à travers, à faire des gros dessins de maternelle, rouge ! jaune ! des points noirs, gros œil ! grosse patate ! étoile, pattes, dégoulis... Plus c'est gros, jaune-rouge-bleu-noir, plus ça marche. On le repère. Il détonne ! Il éclate ! Ses « œuvres » sont faciles à voir... le peupulo y comprend tout ed suite. Y pourrait faire pareil. En pensée il repasse les œuvres avec son pinceau perceptif... et ça marche... il arrive à suivre... il est à l'aise, il respire... il est chez lui... Et dans les coins, faut voir des dévots, dévotes qui reproduisent religieusement les formes du maître sur un calepin à croquis. Y sont contents. Ils arrivent à recopier sans effort... ils chérissent l'artiste. Sinon, dans les amateurs, deux groupes principaux : les benêts, gogos, qui regardent où on leur dit et osent pas dire qu'ils com-

prennent pas. Osent pas se dire qu'y a rien à comprendre, passque c'est interdit de penser ça. Deuxième groupe, les rusés mondains-urbains qui se disent : Miró les a bien roulés... A mon tour ! Je joue le rôle de celui qui admire et qui connaît... on me respecte et craint pour ça... parce que moi, je comprends Miró. Je le sais... je suis même sa caution, son assurance tous risques. Passque si moi j'y crois, ça veut dire que Miró c'est bien. Ce brave Miró (ce brave Pipó comme je l'appelle en secret), y m'est très-très utile. C'est social, mondain, économique, raciste, idiot, tragique. Facile de faire sombrer les foules. De leur faire croire, de les empêcher de voir... des foules critiques, intelligente, variées, bonnes... ça existe ? La foule existe que pour être manipulable, sinon c'est pas la foule. Faut leur donner des repères. Ils en demandent. Et les éduquer, éduquer, les bombarder d'éducation pour que dans deux-cinq générations y soient capables de cracher à la gueule de qui ils veulent. Sans violence, hein. Mais qu'ils soient devenus des individus. Unités autonomes. Des « consciences », on dirait dans les reportages qui parlent des leaders de peuples résistants... généralement des universitaires bougeois, des pompeux sinistres, planqués quelque part, profond, mécénés, journalisés, aidés, soutenus, subventionnés. Des Semprun mélangés à des Césaire, pour prendre un exemple rapide et incomplet... Non, non, faut pas que mes individus deviennent des consciences-spectacles. Des « bonnes » consciences comme ça. Non ! Qu'ils deviennent des anonymes dignes. Des qui permettront l'obsolétude des frontières, de la loi punitive, de la peur-partout-vite-vite-du-fric-maint'nant. Ah... l'Idéal, encore ? Je me laisse montgolfiériser ? Ça monte, monte, mais y a pas de bases ? Et bé alors, si y a pas Idéal où qu'on va et comment ? Répondez, ceux qui sont caps. Y en aura pas des masses... Si y en a un qui a la soluçe, je jure de m'agenouiller devant lui et de distribuer la bonne parole. Il imagine pas l'énergie que je dépenserai. Douze bataillons de Témoins de Jéhovah, je vaudrai.

Qu'est-ce qu'il me dirait ce fameux être qui me donnerait sa bonne parole, cette espèce de dieu ?

« J'existe pas, tu es seul ». Je lui demanderais de répéter mais y aurait plus personne. Juste un miroir avec moi dedans. Des millions-milliards de moi étonnés, se réveillant, divergeant, disparaissant. Sur des trajectoires incroisables. Amis, copains, concitoyens... mais de loin, hein ? Faut pas que ça empiète. Sinon plus de froideur, plus de distances et plus de justice. Plus de volte-face, plus de contrepoids, le machin se casse la gueule.

Attention au monde, donc. A l'activité grouillante. Y a pas de logique. Pourquoi, comment, avant, après... inutiles questions. Pas de réponses non plus à « bien ? » , « pas bien ? » , « le faire ? » , « pas le faire ? »... y a que du mouvement, de la vitalité, des cellules en flots. Regarde la ville autour de toi... elle ne sait rien, ne dit rien. Elle ne fait qu'être. Tention, donc ! Si tu as pas ton scaphandre mental bien prêt, tu bois la tasse, te fais labourer la boule à neurones dans dix-mille directions... y reste de toi plus qu'une ordure éparse, une éclaboussure de grumeaux, un truc qui vit et qui pense encore, qui sait que se répéter : « j'ai raison ou j'ai pas raison ? »... Une épave que la ville en foule charrie et traite sans hoquets ni clameur... Les roues te passent sur la gueule, les regards te plaignent, mais rien s'arrête. Un plan de la ville qui coûte 5 euros au kiosque, ça change pas. Tu vis, tu crèves, content, pas content ? Cinq euros le plan. Cinq, 5, cinq, 5... Tu tombes, t'écroules, tes pièces roulent par terre, les pompiers te ramassent ? Ouais, ouais... mais le plan de ville dans el kiosque, il vaut toujours... (à vous de le crier bien fort).

Bon, bon , calme... Ayant constaté, expérimenté cet envahissement sans sens du monde dans tes nerfs optiques et autres, cette Bérézina aux mille et mille visages, tu dis que c'est fini, que tu veux plus et que maintenant c'est toi qui décide l'ordre du monde. Ils sont pas foutus de ranger un peu leurs zigzags d'organismes ? Faut le faire à leur place, sans penser à eux. Tu deviens du coup un poteau qui se dresse au milieu du flot... ça coule autour de toi, ça t'évite, ça te prend en compte dans la détermination de la trajectoire. Sont pas contrariants. Tu te dresses, ils viennent pas se buter longtemps. Ils notent ton existence et

passent par un autre chemin. Tu élèves ton mât, ta balise de haute mer, ton château, ta principauté... A la limite, ils préfèrent... ça leur fait des obstacles, ça les change... Ne te laisse pas aller, petit être émotif, à les imiter. Mimétisme danger ! Auto-dissolution dans le Grand Verre d'Eau ! Copie recyle... oui. Mais imite pas. Ouais quand tu copies, petit, tu apportes quelque chose, tu sais ? Tu apportes toi. Après ça se mélange, y a synthèse. Avec du vieux on fait du neuf, pour ainsi dire. Laisse-toi influencer, aie pas peur d'être dominé. Complais-toi dans la docilité, l'absence d'égo. Laisse venir... ne change pas... et gloups nourris-toi.

Je passe devant une voiture qui a un autocollant catalan sur la vitre. Ça me fait penser à Barcelone. J'étais rev'nu d'là en me disant « Oui à l'Europe libérale anglo-saxonne de marché, oui à l'Europe libérale anglo-saxonne de marché... Tout l'monde à l'anglais, les services en 7/7-24/24... satisfaction client 100%... tout marche tout l'temps, c'est facile, on se comprend, y a pas de palabres. Esperanto ! que je crie. Esperanto ! L'anglais venu du commerce nous inonde... Bénissons cette irrigation... on va prospérer ! Allons-y, go, « do it » avec tes chaussures Nike et ton estomac-Donald. Allons vers la Cité perpétuelle, la post-Histoire... Votons oui au traité constitutionnel de l'Europe. Cessons de tatillonner, hoqueter, ergoter, pinailler, se draper. Bureaucrates jusqu'au bout, hein ! A discuter cinq-douze paragraphes. Allez... c'est pas grav. Dites oui... C'est que du papier ! « C'est la vie qui fait changer les mots » (je cause quasiment comme le pôv Meigbeder quand y fait des aphorismes ou comme, je suppose, les héros des romans de Noive d'Arpor quand y parlent, à l'aube, au bord de la mer, au volant d'un monospace). C'est une tentation, hein, d'aller de l'avant comme ça... Tout coule tellement bien dans les quartiers d'affaires... le voiturier galonné s'occupe de la caisse, les tables sont dressées, tu peux téléphoner au Japon ou à New-York, y a du jacuzzi, y a de la climate, tout est neuf et propre... comment qu'ils font ? Ils emploient quand même pas des armées d'employés pour nettoyer réparer quand on a le dos tourné ! C'est impossible, on les voit jamais ! C'est vrai, on n'a pas cherché long-

temps... c'est mieux si ils existent pas... on n'a pas besoin d'eux, hein ? Nous, on surfe. Y paraît qu'on racle des gueules au passage... appelez-moi le manager de l'hôtel. Si j'apprends que ses certificats de non-râclage sont pas à jour, je demande le remboursement. Et pof ! J'agis, moi. Si y faut faire plus, je pourrais même donner ed l'argent aux pôvs. Où que j'le prendrai l'arjan ? J'ai un truc, un plan, un bon tuyau, une bonne moule, du lourd de la boulette. Exemple : j'te découpe un rideau de fer de vieille épicerie des années 70, j'ty fais une croix noire à la bombe et j'ty colle un violon, un vrai. Et que je signe Antoní Tapies, et voilà, zzimm, shazam, c'est magik, ça vaut € 20 000, au plus bas ! J-peux aussi laisser sécher des éclaboussures de boue de roues de voiture sur un panneau de ed bois peint en gris. Ça crouète comme un cul d'éléphant. Ça fait 15 000. Merci. Cé pour les pôvs. J'en garde pour moi, hein. La moitié... ou un peu plus. Le reste, c'est pour les pôvs. Moins une petite lichette pour financer ma Fondation (un immeuble, des salles d'expo à ma gloire, bibliothèque, boutique, auditorium pour séminaires, artistes invités à ma gloire, etc.). Et ce qui reste... là juré... cé pour les pôvs !

Cé pour ceux qui ont pus d'emploi. Pour ceux qui ont été écrétés par les calculs des consultants en management. Des types froids, ambitieux, avec revanche à prendre. Ils utilisent des mots dont l'horreur vous vitriole quand vous prenez le temps de bien les observer, ces mots, du fond de vot' caverne intérieure. « Contrôle », « rationnel », « objectif », « léger traumatisme dans les premiers mois de mise en place du système »... vocabulaire de médecins dévoyés. Nazis économiques. Tayloriser, à la façon d'Henry Ford. L'être humain est une force de travail, une quantité. « Mettre en place un système objectif de contrôle du temps de travail »... Vous entendez-ça, et des frissons d'avant-mort vous viennent. Ça sent le frigo. La morgue libre-service, avec caisse automatique. « C'est pour votre bien, c'est pour votre bien... On vous le dit, croyez-nous. Ne faites pas les enfants, soyez responsables, cohérents, soyez rationnels, dédramatisez, soyez pragmatiques, adaptables, souples, flexibles, autonomes, un-deux, trois-

quatre... un-deux, trois-quatre. Regardez ce qu'on vous a préparé. Et vous crachez dans la soupe? Avez pas honte? Si tout le monde faisait comme vous, hein? Egoïstes! Vous êtes pas seuls. Un peu de solidarité. De toutes façons, si vous saisissez pas cette occasion, quelqu'un le fera à votre place. Décidez-vous, vite, après il sera trop tard... » Je vais pas continuer plus loin. Leur discours est uniforme. Répétitif. Utilitaire. Douce brutalité. Engourdissement. Pression amicale qui vous mine, vous ronge, sème la zizanie. On se méfie pas, on dramatise pas... y a pas violence physique de leur part. C'est pas les brutes qui y a dans les pays lointains, africains russes, arabes chinois ... ou dans les brumes du XXe siècle déjà oublié.

Alors... laissons-nous guider! De quoi j'me plains à la fin? L'anesthésie c'est mieux qu'à vif. Je vais pas quand même regretter les guerres civiles avec morts, veuves, orphelins. Le confort endort. Faut que ça continue. Charmez, hypnotisez, cataleptez. Arrosez avec l'argent, les biens, les services, l'accès à la propriété, le niveau de vie, le pouvoir d'achat, pouvoir dacha. Enfumez, enfumez. Les taupes enterrées en palpitent de pâmation. Elles planent à l'euro. Elles en bougent plus. Aveugles et replètes, oui, oui, oui! *Pax Americana* s'inscrit en creux dans le bronze des plaques commémoratives. *Pax Americana*, en lettres 3 D. On y échappe pas. Est-ce qu'on fuit pour de vrai? Tu parles. On dit oui de partout. On aurait tort de se priver de l'occase. Jusqu'au prochain passage de témoin... *Pax Sinensis*? Ça va se jouer à coups de lourdes salves financières. De neutralisations par OPA... De... De...

8

J'ai du mal à parler, à écrire, à voir... Aff... Je brûle de fatigue. C'est la nuit, chez moi, dans mon quartier... Mes lampes sont les seules à briller. Je me brûle, je me crève par peur du lendemain. De cet endroit où je vais devoir aller pour produire, produire du temps passé en échange d'un salaire qui me scotche, me gangstérise. Tu le voles cet argent mal gagné, en travaillant contraint, en économisant le meilleur de toi-même, en retenant ta substance vraie. Constipation de ta vie. Rétention, contention. Tu voles à ceux qui travaillent d'arrache-pied, arrache-peau, arrache-âme, arrache-parole autour de toi. Eux, ils contribuent, produisent, enrichissent la communauté dont tu es. Toi, imposture, tu profites de cette communauté. De ces jeunes hommes en pleine santé qui sont assis devant des écrans. De ces jeunes hommes, en polos, tee-shirts, coolwear, qui sont stockés dans des pièce-boîtes dans des immeubles-boîtes. Parqués. Elevage. Tirage de jus cérébral avec tarif horaire. Enfermés, enfermés. On dirait qu'ils sont libres... attention à l'illusion. C'est doux comme méchanceté, comme pression, comme oppression. Ça donne des avantages. Ça donne du confort. Ça donne pas envie de réagir violemment. Ça inquiète. Ça s'insinue, ça se répand. Personne s'oppose... au risque de finir sale et vieux avant l'âge dans un couloir de métro, allongé sur des cartons, enveloppé dans un sac de couchage, objet inerte ignoré, mobilier familial de l'endroit. Dans les boîtes à prestations intellectuelles, dans ce qu'ils appellent les « entreprises », ça produit, ça réalise, ça obéit, ça génère de la « croissance », ça fait augmenter le PIB. Le produit intérieur brut. Brut ! Brutalité, c'est de ça qu'il s'agit, oui. On leur fait produire avec brutalité, gentille brutalité, gentille pression d'un papa patron, d'un papa marché du travail, marché aux esclaves. Et toi là, figé de trouillerie, qui veut pas être comme eux, tu profites des « fruits de la

croissance ». Tu prends, tu prends. Mais que donnes-tu en échange? Mauvaise humeur, panique, immobilité, paresse, fuite...

Tu te rends pas compte. On est dans une démocratie, un pays libre. Les gens comme toi, les inutiles, les boulets sociaux, les gâchés, les rancuniers, ils peuvent s'exprimer. Ce système pas beau que tu dis, il accepte la critique, ne la fuis pas, ne la musèle pas. Tu fais ce que tu veux de ta « vie privée »... ouais, génial, chance, merci ! Pour la « publique », et bien... une jurisprudence te permet d'y voir clair et d'éviter les ennuis. De savoir à quoi t'attendre. On vit - ne l'oublie pas !- dans le meilleur système possible... oh imparfait... mais à ceux qui le critiquent injustement – lancez les violons et les tremolos – qui « crachent dans la soupe » et qui « mordent la main qui les nourrit », proposons d'aller vivre dans une dictature, dans un amusant pays de type soviétique, dans la pétaudière indémerdable d'une autocratie africaine, chez des musulmans froids, dévots et déterminés, au Pakistan, en Corée du Nord, en Colombie, Arabie Saoudite, Soudan, Russie tchéchène, à Bagdad, Kaboul. Dans ces endroits que j'connais pas mais qu'on m'dit qu'y sont horribles. Tu as vécu, tu es né, a grandi dans une Europe-protectorat américaine. Tu as pris des habitudes. Toi, personnellement, tu es, avec tes compatriotes, un franco-américain. Je parle en référence aux gallo-romains du I^{er} siècle chrétien. Mes ancêtres, je suppose. Comme les Indiens du Pérou qui sont devenu des indo-espagnols... avec mélange religieux, syncrétisme baroque que ça a donné.

Un mouvement de fond est en marche. Tu le constitues, comme un atome. Tu es charrié, mon gars ! Goutte de torrent, de fleuve, ouvre ta petite bouche comme dans les contes pour enfants et tente de vivre ta vie comme « Perlette la Goutte d'Eau ». C'est du rêve. De l'impossible. On te demande pas ton avis... Rappelle-toi, toujours, tu es... charrié. Appuie-toi sur cette force extraordinaire. Tire parti d'elle. Sois moulin, bateau, poisson, usine hydro-électrique... nan, nan, cherche pas à t'échapper. Cherche pas à sauter sur la berge qui te paraît jolie. Le soleil va t'évaporer. A re-

monter le courant, tu t'épuiseras. Surfe, glisse, surfe, surfe ! Utilise la force d'en-dessous. Turbine-la.

Héé, héé...stop à ce discours ! J'ai compris... Ça veut dire laisse tomber, abdique, deviens fourmi ouvrière, deviens pilote japonais des avions Zéro sans retour. Incorpore-toi. Décorpore-toi. Oublie-toi, enlève tes haillons personnels, ceux qui ont ton odeur, ton histoire, tes choix... Mets-toi nu, flexible, enfile une légère tunique de papier-tissu jetable. Sois propre 24/24, douché trois fois par jour. Accepte l'uniformation. Accepte la contrainte et vis avec. Sois adulte ! C'est bien, c'est élevé et digne, d'être adulte. On t'aidera à te prendre en charge. On te définira dans un cahier des charges qui sera ton boulet. Tu le porteras au cou, dans des processions de propagande où tu seras le mauvais sujet, le contre-exemple exhibé au peuplo. T'affoles pas... Il y a 99% de chances pour que ce cahier des charges, des charges, des charges, décharge, décharge puante... que ce cahier des charges soit dans un cartable, un sac en bandoulière, une sacoche d'ordi portable, que tu n'auras qu'à transporter comme des milliers d'autres individus semblables à toi dans les TGV, avions, pôles d'activité, réunions-projets, soirées d'incentive... Ça sera pas si pénible que tu crois. Allez, accepte, signe le contrat - la contrainte - qu'on te propose sans rancune, malgré tes nombreuses défections, trahisons. « Défection de nos valeurs », comme tu dis. Calme-toi. Sois réaliste. Affronte la réalité, tu verras c'est pas aussi terrible que tu le crois... on y trouve même des satisfactions. De « nombreuses » compensations ! Ouais... on va te faire un matelas, un airbag de compensations. Des parachutes – pas aussi golden que les « grands dirigeants » – des primes, des avantages en nature, des vacances, des concours à gagner, des prestations gratuites – oui, gratuites – pour ta famille. Des bonus. Des goodies. Des extra-balls. Ce qui est gratuit – qu'on te présente comme tel – c'est que de l'extra. T'es content ? Extra-ordinaire, hein ? Tu critiques encore ? Tu dis que le « gratuit », s'il est extra, ça veut dire que c'est une exception, une anomalie, un truc hors-système. Extra-ordinaire, hein ? Ouais, on te le répète encore, on est pas des brutes : ce qui est gra-

tuit, c'est du cadeau... c'est pas payant... enfin, tu paies rien sur le coup. Après – on a fait des projections, des simulations... on est très simulateurs dans not' genre – après, nos cadeaux gratuits doivent t'inciter à agir dans notre intérêt, et dans le tien aussi. Depuis le gratuit, en douceur, sans douleur, on t'amènera vers le... vers le... Vers le payant ! petit bébé étonné que tu es. T'inquiète pas, ça fera pas mal. Juste une petite piqûre au début... c'est tout. « Un petit traumatisme » comme disait l'autre. Une injection quasiment indolore. Ça te rassure ? Car tu as besoin d'être rassuré. Nous on te le répète à longueur de journée. L'ancien pape, le Jean-Paul, c'était son slogan lui aussi, « n'ayez pas peur ». Tu es un anxieux, un immature, un être gentil, plein de qualités, mais qui a du mal à accepter le changement. La résistance au changement, c'est un vrai problème. T'inquiète pas. On va t'accompagner. On a des programmes pour ça, des stages, séminaires, trainings, des consultants à qui tu pourras te confier. Et ensemble, vous bâtirez des solutions innovantes ! Oui ! On va t'aider à te libérer des freins qui sont en toi. Freins à la décision, à l'achat, à la consommation. Freins à l'innovation, à l'initiative entrepreneuriale. On va t'les faire péter tes freins pauvre merde, tu vas voir ! Schlac ! Schlac ! Comme des cordes de guitare qui pètent. Comme des tendons coupés. On va t'exciser. Après tu te sentiras libre, libre comme un jeune poulet. T'auras plus d'angoisses. T'auras plus de nom. Tu cavaleras. Tu seras heureux, tu sentira pas le serrement de la cravate. Tu seras heureux... t'auras peur de nous, tes employeurs, mais tu nous aimeras. C'est nous qu'on te donnera à bouffer. Miam, le bon grain. Flap, flap ! Ah non, c'est vrai, tu peux pas faire « flap, flap »... des ailes, t'en as pas. Hi, hi !

Il est maintenant 9h30, de quel jour je ne sais plus. Un jour de travail salarié. Un jour de mai, coincé entre des vacances scolaires et un pont. L'individu de sexe mâle assis sur le strapontin du fond, dans mon dos, explique à son voisin le fonctionnement d'une « plateforme » à laquelle on peut « assigner des fonctions ». Ça a l'air super. Plein de possibilités. C'est logique. Ca

peut se développer sans fin. Y a plein d'options, de constructions possibles. Ça peut te dévorer ? Ben oui et alors ? C'est un langage informatique qui s'appelle C++. Y a tellement d'options et de possibilités que tu sais plus par où ça commence... mais demander « par où ça commence », c'est un aveu. Hé, hé... ça veut dire que tu entraves que dalle, que t'es dans une approche linéaire, plate de merde. Est-ce qu'on te demande où l'oxygène que tu respires y commence ? Ben non. Alors, fais un effort. Entre dans le *process*. Construit des *benchmarks* pertinents. Des batteries de test. Des jeux d'essai. Elabore sérieusement tes spécifications fonctionnelles détaillées. Tiens compte du cahier des clauses techniques particulières. Et bétonne bien au niveau des clauses de pénalité de retard. Sois actif, positif. Prend-toi en main. Sinon... c'est d'autres qui prendront ta place et bénéficieront des « fruits de la croissance ». Oublie pas que les autres, ils sont là, ils attendent, ils guettent. Surtout ceux qui n'ont pas la chance d'être à ta place. Attention ! D'ailleurs la plupart n'attendent même plus. T'attendent pas pour avancer, qu'est-ce que tu crois ? Ils travaillent, ils ont envie de s'en sortir. Ils sont méritants, accrocheurs, ils ont la « gnaque », hein. Quand tu te réveilleras... il sera trop tard. Tu seras obligé de prendre ce qui reste. De prendre ce que les autres n'ont pas voulu. Tu veux vraiment te contenter de ramasser les miettes ? Regarde plutôt ce qui se passe dans les autres pays ! Sors-toi de ce nombrilisme congénital. La France n'est pas le centre du monde !

Qu'est-ce que je vois par la vitre du bus ? Un panneau de pub. « *Vos appels pour zéro centimes ! Vous écoutez une pub et après c'est gratuit.* »... mais non ! C'est pas gratuit, c'est faux, c'est pas vrai ! Ecouter une pub ça veut dire payer avec ton corps, ton temps de vie, tes oreilles, ta mémoire. Non c'est pas gratuit. Faux, faux ! On devrait au contraire te payer pour faire ça. Il faut que tu fasses payer tes prestations de réceptacle à messages publicitaires. T'es plein du sperme des violeurs... Faut que ça soye donnant-donnant. Faut faire payer l'entrée du trou. Un échange, un marché, une négociation « gagnant-gagnant » comme y disent. « Ga-

gnant-gagnant »... encore du vilain mensonge, encore de la rhétorique de chef de produit, de chef de vente, de ministre Raffarin, inculte, illettré. « Gagnant-gagnant »... mais c'est l'équation millénaire du « beurre et de l'argent du beurre » résolue ! Incroyable ! Oui, vaut mieux ne pas le croire, en effet, ça vaut mieux.

Le jour d'après je suis de nouveau dans le transport express régional. Oh, la réaction, le dressement, le lynchage, quand les guichetiers leur ont dit aux voyageurs qu'y aurait plus de trains pendant on sait pas combien de temps. Ooh ! Ohh ! L'aléa est inadmissible. J'ai payé ma place. Je paie mes impôts. Un train a déraillé dans la nuit, faut le temps de réparer. Ohh ! Ohh ! « Ça n'arrête pas en ce moment ! Y en a marre ! » Ooh ! Ooh ! « C'est inadmissible ! » Ooh ! Ooh ! Mais ces citoyens, dressés, furieux, floués, blessés, trahis, offusqués... y sont pas sincères, non-non-non.... La raison de ce théâtre, c'est qu'ils ont la peur au ventre. Peur du rendez-vous raté, du retard au travail, du jugement des autres, de l'irritation de leur employeur. Ils ont peur pour leurs fesses. Y se paient les guichetiers pour pas un rond. Sans méchanceté, en fait. C'est du viscéral, de l'état de pré-panique, le chavirage du monde. Ooh ! Ooh ! De quoâ ? De qui se moque-t-on ? Y se sentent forts, pour une fois. Y imitent leurs maîtres. Comme les valets des pièces du XVIIIe. Y répercutent leur douleur, leur mal au cul d'enculés quotidien du boulot, sur les guichetiers. Et les guichetiers, y s'affolent aussi, y se dressent, ils jabetent, ils hurlent avec les loups. « Si vous croyez que ça m'amuse, madame, d'être obligé d'annoncer aux voyageurs qu'y a pus de train. Je suis comme vous. C'est le service du trafic qui répond pas au téléphone. Moi-même je suis pas au courant de ce qui se passe. Je suis incapable de donner une information fiable aux voyageurs. On les appelle et ça sonne dans le vide. C'est chaque fois pareil. » Et ça communique dans l'indignation, dans la vertu. Y en a quelque part qui font pas leur boulot et qui empêchent les vertueux de faire le leur. Le tonnerre peut comme ça grimper les étages de la pyramide... c'est le mécontentement populaire. Ça peut donner des révolutions ? Non, non... ça sent trop

la trouille, le matamorisme, la crise de nerfs, la faiblesse. Pantins mous. Un mec intelligent écrivait je sais plus quand ni où que la haine était une liqueur intime, précieuse, à n'utiliser que rarement, à bon escient, car on y perdait sa substance, son être³... Ouais, d'accord avec lui. Là devant le guichet, c'était le grand gaspillage. L'agitation des déjà stériles pour la vie. Ooh ! Ooh ! Et qu'il remplit docilement le cahier de réclamation que le guichetier lui a donné. Lui, là, ce type en veste à nuque grisâtre étroite qui agressait le guichetier du ton de l'officier à qui le bon fonctionnement est dû.

« Le trafic est interrompu, monsieur, répondait le guichetier.

— Hein ? Comment ?

— Y a plus de train. Faut attendre...

— Et moi, alors ? Qu'est-ce que j'fais moi ?

— Y a eu un dérailage cette nuit, monsieur...

— Comment je fais moi ? Comment je fais ?

— Je vous ai dit...

— Y en a assez ! Sans arrêt des problèmes sur cette ligne. Y en a marre, marre !

— Je suis comme vous, monsieur, si vous croyez que ça me fait plaisir de pas pouvoir renseigner les gens... Nous on passe not' journée à se faire engueuler... On est en colère comme vous, monsieur.

— C'est inadmissible. Faut faire quelque chose. C'est inadmissible. C'est pas possible !»

Quelle pression ils ont ces voyageurs salariés. Zéro retard, zéro défaut, satisfaction garantie... L'imprévu est criminel. Le retard, le retard... les délais, les délais. La corde qui serre le cou. Etranglés, étranglés. Toujours plus. L'économie de marché est une grosse cellule aveugle... elle est pas coupable de tout ça. C'est pas un être. C'est l'agglomérat de zig-zags individuels. C'est de la vie, sans pensée, sans but. C'est biologique. C'est la mort des faibles. C'est raciste, eugéniste, brutal, sauvage, naturel... Ça carbure à tout : méchanceté, sublime, bonté, don, égoïsme, mensonge, sacrifice, convoitise, cautèle, reptation,

³ J'me suis souvenu, c'est Baudelaire

vice, amour, mort, créativité, douleur, ignorance...
Un mauvais feu immense qui se nourrit de tout.

Paf, dans ma gueule, ça me saute. Pris par surprise, ça me gèle l'œil, me fixe. Sur un rebord de mur, une boîte d'Orangina... écrite en arabe برتقالية! Oh que j'ai un saut de recul. Ça menace, je suis proj'té en arrière. Contre le mur. Ma langue, mon français, y veut plus rien dire. D'un coup. Effacé. Les livres que j'écris, finis, muets, impuissance, crie dans le désert, tout l'monde est sourd. La vache... que faire? Ecrire en anglais... apprendre l'arabe? Mais alors, m'arracher à moi-même, m'enlever la peau, finies des tas d'choses, plus jamais tranquille, la vie dans un monde qui te crie sans arrêt des choses et tu les comprends pas toutes, y en a trop de nouvelles. Ces lettres sinueuses, je sinue avec elles, mes pupilles obéissent, serpentent, obéissantes, dressées domestiques. Les lettres arabes elle m'hypnotisent, hein. Elles me plaisent. Elles dansent. Ondulations reptiles. C'est rond, ça ondule. Ça ondule dans mon monde carré. Je tombe dedans. Ça me fixe. Figé, hébété, congelé, statufié, d'un bloc, plus que l'œil qui regarde et s'emplit du mouvement magique, suprême, venu du fleuve, des alluvions, des morts, des naissances, du perfectionnement du geste manuel, de l'esprit qui le guide... Y a de la force la d'dans. Ces lettres me rejettent, veulent pas de moi, sont vivantes sans moi. Je me sens analphabète, sourd, muet, amputé, cloué sur place, en truille, largué derrière. Je comprend plus rien. C'est l'impression de l'immigrant qui arrive, plongé de force. Sonné de trucs inconnus, rongé d'énigmes partout, nuage de sauterelles, ça cache la lumière. Tous ces mots, ces mots qui passent dans le sillage des passants, qui restent en l'air, qui se taisent jamais. Ces bruits, bourdonnements, on sait que ça veut dire quelque chose mais que c'est pas pour nous, c'est tuant, on est brûlé de fatigue en cinq minutes de ville. La boîte d'Orangina... Cette graphie amie des tags, graphes des murs de ville, zigzags de marqueur dans les trains, sur les armoires électriques, autocollants... Moulinets de yatagan. Poignards croisés. Attention, alors? Menace? Non, non. Je réponds

absorption. Les arroser de fric, d'objets, les étourdir, les corrompre, qu'ils bouffent, bouffent, comme nous. Si je me laisse aller à être gentil idéaliste rationnel rassurant, je vais dire qu'il faut inventer vite la métalangue, l'unilangue, l'unicode pour que tous on comprenne. Réussir le ratage poignant de l'espéranto. Fini l'espoir... on est dans le maint'nant. Méeé... tournons-nous vers les marchands, ceux qui connaissent l'Homme depuis si longtemps. Ils ont compris. Les lettres, les alphabets, les idiomes, c'est capricieux fragile. Alors pour vendre des chaussures de sport dans le monde entier, ils impriment sur de grandes affiches une photo de leur produit accompagnée, signée, d'un logotype en forme d'accent, de virgule... morceau de graphie unicode. Peut venir de partout. Français, arabe, chinois, indien. Premier hiéroglyphe de la langue nouvelle. Ouais... vous croyez que ça suffira à endiguer les lettres de la boîte d'Orangina ? Faut pas s'affoler, c'est vrai. On a encore le réflexe Croisades. Invasions sanguinaires. Les Ottomans, Sarrasins. On a un p'tit peu peur. Séductions du harem, la mort dans les délices, ondulation des ventres nus, l'ondulation de la voix des muezzins. Arabe, seconde langue en France ? Cette canette bilingue le prouve ? برتقالية Ça prouve qu'on exporte, commerce, inonde de nos produits les oasis, là-bas. Islam, seconde religion de France... c'est statistique vérifié, je crois. Et alors ? Espagnol, seconde langue parlée aux Etats-Unis d'Amérique. Ça s'affole pour ça ? Un jour, un siècle, viendront Etats Arabes Unis. Même chose pour Afrique. Mais là, y a boulot. C'est la friche. Personne, pas fou, a jamais essayé de la faire fructifier. Colons, coopérants, ONG, oui, oui... missionnaires aussi... oui, oui. Coloniaux voulaient faire fructifier, c'était pur et bon. Mais raté. Raté. Pas fini. Du pillage. Du profit. De l'écrasement de dos. Comment faire ? Inonder d'argent, d'éducation, d'argent, d'éducation. Pendant un siècle, jamais s'arrêter. Argent, éducation. Quatre, cinq générations, ça nous dépasse. Dépenser sans compter. Qu'ils puissent enfin nous cracher à la gueule pour de bon. Nous envoyer chier nos culs blancs si y veulent. Pareil

pour nous. Franchement égaux. Race à race. Peau contre peau. Unis. Même si, oh oui, la science nous explique que ça existe pas les races. Ça a mal de quoi, les races ? Pourquoi faut effacer ces belles et intéressantes différences physiques ? Au nom de la tolérance... paradoxe connerie. Tolérer, tolérer... supporter du bout des lèvres, quoi. Pas beau mot. Faut accepter les « différences », le « métissage », la société « plurielle », la France bi-tri-quadri colore. Mélangeons les races ! Ah mais non faut pas dire « races »... le mot est sensible. A cause des cons de nazis. Soixante ans seulement que c'est fini. Saloperie. Connards, brutes, romantiques, ah oui bravo bien joué, beau massacre. Merci pour nous ! Encore combien de générations à trinquer de cette bourde, les lourdauds lyriques ? Ces histoires de pureté de la race, ça a cassé des tas de choses. Des tas d'innocences. Des tas de bonté. Pureté... Et la race noire elle est pas pure ? C'est beau profond le noir. Beauté physique, santé du corps... Elle était là, cette pureté, partout les belles races de toutes sortes. Ces hitlériens morbides et dynamiques, ils voulaient pas le mélange. La corruption de l'Aryen par d'autres sangs... Tention ! Ils ont des héritiers... la Nouvelle Droite, les paganistes, les bricoleurs de la trifonctionnalité, les pâmés de l'héroïsme scandinave, de la force brute, de la loi naturelle. Les agenouillés de la virilité. Sous surveillance ceux-là. Et Robert Mugabe aussi... épurateur. Et les autres, ceux qui ont le Coran triste, les clerks barbus coincés du foie, si y veulent porter le voile, causer ouaharabb, faire du folklore et ânonner, qui z'en fassent. Y en a qui se la pètent grave des gonzesses voilées, avec leurs joues joufflues, yeux pas sympathiques, batraciennes, se matent dans la vitre du métro, parlent guttural à leurs mecs, sont les chefs. Allez-y, faites votre folklore... victimes intouchables, incritiquables. Vous êtes une mode, du frou-frou de ghetto, moi j'dis. Allez-y dans le folklore... ça tiendra pas. Vous en voyez beaucoup des alsaciennes avec un gros nœud noir sur les cheveux ? Des Bretonnes avec tuyau de dentelle ? Japonaises et kimono ? Ça tiendra pas.. comme ça

tiendra pas comme ça encore cent ans chez les Séouds. Bonnes sœurs ! Bigottes ! Grenouilles de mosquées. Où vous avez même pas le droit d'aller. Méeé... attention. Pas généraliser. Pas oublier le bon côté. J'en ai vu des coquettes, mignonnes comme cœurs tout peints délicats, avec foulard crème, court, ajusté, qui mange pas la gueule, urbaines, yeux de biche, sexy, précieuses, dignes, tendres, distantes. Filles qui avançaient, menaient, parlaient, passaient... Fusées fuselées, une touche d'islam, street-wear et mode classique noire. Tunique d'Orient sur pantalon taille basse avec baskets. Une gabardine courte à ceinture nouée rapide. Maquillage, et que j'avance, j'avance.... Larguées les monolithes joufflues, serrées dans leur fichu. Et pas merci aux pauvres cons de la « loi anti-voile » ! Bien joué ! C'était malin, ça encore. Bravo pour la finesse. C'est quoi cette façon de traiter les gens ? C'est quoi cette démocratie de pleutres ? Cette réaction de faible qui sent la menace. La menace de quoi ? Que ta trouille, ta culpabilité, ton manque d'imagination éclate au jour ? Refuge dans les plis poussiéreux du drapeau républicain. La République ! C'est un kit tout fait qui marche pour tout, qu'ils croient... Peureux... malheureux... stériles pas inventifs... les qui « se voilent la face » j'dirais pour faire facile. Laissez ces gens tranquilles. Affrontez-les honnêtement, en plein jour. Confrontez. Frottez. Peau contre peau. Inhibés du cœur. Bétail sans vision. Taupes ! Asséchés, notaires, nostalgiques... Jean Gabins... Yaourts blancs. Stérilisés. Cadenassés dans l'étoffe de costards en laine épaisse et luisante de luxe ou de vieillotterie. Amnésiques. Christ était juif, premiers hommes venaient d'Afrique... et mille souvenirs exemples, même beauté. Ta loi torchon de papier flottouille au vent de l'Histoire, gravement ridicule, faut dire. Opercule de pot de yaourt. Même pas pour la poubelle. Séchera, délitera au bord de l'autoroute. Minable.

9

Peut-on espoir avoir en individus plus jeunes ? Qu'ils remuent, renouvellent, nous aident à bouger le cul. Je m'demande. Comme par exemple l'aut' jour. C'était chez le coiffeur, le coupe-tifs... j'étais dans le « salon », assis, du côté des hommes. Boutique à l'ancienne... années 1970. Et toi immonde monstre grand et souriant avec des dents de squal, visage étroit, « en allongé ». Et ton comparse, ton double blond, ton frère peut-être... Et que je me prenais dans la gueule ta bêtise, ton bonheur content de toi, ta peur, ton complexe de supériorité, materné-admiré, 1 mètre 98 ou plus... ah ouais tu chausse du 47 ? Et tu ris avec tes dents de rongeur carnassier et ta belle gueule de frappiole ? 17 ans ? 18 ? Déjà fini. Verrouillé depuis longtemps à la case douze ans, niveau cérébral, je parle. Sourire permanent, plaisanteries décérébrées, inexistence, transparence de poisson plat. Vannes préfabriquées. Citations du film « Les Bronzés »... (*Ça tombe bien mon frère est gendarme...*) attaque sur les petits, les homosexuels... tu ricanes, tu glousserais presque, grande chose. Propret, hein ? Fringues OK. Genre Dolce et Gabana j'me tue pour. Grande ablette chatainasse. Gros nez... les dents, les dents... ya que le sourire permanent pour les cacher... et ces arcades sourcilières dures, ces fentes d'yeux pas bienveillants, ces hoquet de rire de post-mue ado. Y te manque l'acné. Ça t'irait bien. Et regardez-moi ça... cette grande chose contente, elle joue avec son téléphone. Elle prend des photos de son frangin sur le siège, coiffé à la punk, pour de rire, avec de l'eau. Les yeux plissés, les dents... tu bouffes l'espace avec ta carcasse arquée de cow-boy de bal. Fringué comme un Brad Pitt dans *Traffic*. Copie de boyfriend de starlette américaine, ciné, musique. Genre Britney Spears. Celui qu'est v'nu serrer la pince à Sarkozy au ministère des Finances... Tom Cruise. C'est toi, en

version nain. Dégage. Tu comprends rien. Y te manque des neurones, de la fibre, de la gentillesse – oui, de la gentillesse ! Juste une faille, quand tu as bredouillé une répartie moins préparée que les autres ou qu'elle te faisait penser à queq chose d'intime, de blessant... le moment où t'a répartis que ça faisait partie de la « culture de connaître ses classiques. » Les classiques dont qui que tu au sujet de quoi tu voulais dire, c'était les encore-une-fois « Bronzés ». T'as baissé les yeux en disant « culture »... ton élocution s'est affinée, ça sentait l'étudiant d'après-bac. Qu'est-ce que ça cachait, ce moment ? Ton bon côté ? Je voudrais t'excuser, t'indulger pour cause de grande taille, de grande timidité, de grande imbécillité... c'que tu veux. Mais ça m'retient. Ta gueule de squal... élevé pour tuer. Domination, invasion, usurpation. Prenage de place. Ouais... le danger social dans tes petits yeux gris. Pas fils de pauvre... pas fils de modeste du portefeuille ou d'ailleurs. Dégage... Non, c'est moi qui me tire, ça ira plus vite. Te voilà décrit en mots. T'imagines pas la chance que t'as de m'avoir croisé. Je te pardonne... sous caution.

Ce matin dans le bus, je me rends compte que vous êtes nombreux du même genre. Je vous observe de plus près. Des grandes choses, crânes de bidasses rasés, des trucs vides, j'vous jure. Qu'est-ce que votre image envoie dans mon estomac trop gentil, trop sensible, émotif, obsolète ? Violence, passivité violente. Mutisme violent. Inhibition des fonctions du langage. Silence. Inexistence. Pas d'avis. Ou alors, adoption, par porosité, de l'avis du plus fort. Du plus convaincant commercialement. Y a chez vous, je sens, un cachage de gêne. Un cachage du pas savoir. Un cachage de la peur du poids grouillant des questions qu'on sait pas répondre. Où on est, qui on est, pourquoi, où aller, comment ? Ça donne quoi ce cachage gêné ? Du comportement qui salit autour de vous. Rire qui sort des grands cous, dérision automate, citation de répliques de films, de slogans de TV, de choses entendues. On parle par votre bouche. C'est de l'envoûtement commercial réussi. Y a aussi chez vous attaque du plus faible, de la cible facile sans danger. Vous vé-

rifiez vot' force. Construisez vot' statut, assurez vot'-place. Je vous vois, ouais, vous bougez sous mes yeux et je vois de la faiblesse qui se sent menacée qu'est jamais tranquille, aux aguets, aux abois, nerveuse, qu'aurait tellement besoin d'une caresse de maman, papa ou de femme mais que c'est trop tard. Vous voyez pas tout ça. Jamais vous verrez, même si on vous dit. En panique, isolés dans le spasme, tendu, toujours tendu, sans relâche, sans débandage, dans la crispation musculaire de l'organisme en défense, en survie, en danger, en ignorance. Et vous y allez ! Dispersés en groupe sans liens, avachis sur sièges arrières. Agressions verbales, pas même directes... les petits, les vieux, les femmes, les laids. Ah vot' force vous la tirez de la possession d'objets de marque ! Êtes marqués à vie, on dirait. Transmission de la puissance d'argent à travers la marque. La marque, la marque ! doctorerait professeur Kapferer, le prédateur lisse et invisible. Oui, grandes silhouettes de jeunes mâles pas très loquaces du ciboulot, je vous vois utiliser, par imitation, sans l'vouloir, les propriétés magiques du logo, du talisman, condition d'accession à dignité, égalité, possibilité de dominer... sans rien apporter, créer, risquer, imaginer... en étant que muet, immobile, vu par les autres, en position de montrage de soi. Inertes. Masses absentes qui occupent l'horizon. A votre dispositif de parade autiste, ajoutons les lunettes noires, la casquette qui enserme les lobes du cerveau. Accessoires de planquage déloyaux, protection, vous évitent de bosser, de parler, de réagir, de risquer. Ils sont à votre place. Vous êtes aussi vifs et agréables que des porte-habits, hein ? Diffusez l'image de soi dominatrice, hiératique à deux euros cinquante. Statues muettes, idoles sombres, silencieuses, rébarbatives, moins expressifs que des chiens. Petit cinéma. Eternel gogo, singe, héros de soi, cobaye pour les amis marchands efficaces, de plus en plus scientifiques. Industriels du discours. Mais comment arrêter les dégâts ? Je redis, je me répète, éducation, éducation, éducation. Ça se joue dans les premiers mois, premières années. A 6 ans c'est trop tard, avant même... on voit des dégâts sur

de pauv' enfants de 3 ans, de 2 ans. Avant même que la parole arrive... déformation, gâchis, flétrissure, torsion, salissure, agression. Fini, clac, la porte s'est refermée, clac, sur les doigts, clac, c'est étanche, trop tard, c'est dur, coagulé en béton, jamais y aura de finesse. Roule, roule, bonhomme de glaise mal fini, pantin de chair de série ratée. Des fleurs sacrifiées par ignorance... pas de temps pas d'argent. Gènes tordus, faiblards, obèses, mazoutés, mauvaises herbes poussées sur la peur.

J'dis pas que le gâchis se trouve pas chez les éduqués... Educations qui formatent, déforment, tétanisent dans fonction sociale, fabriquent des androïdes. Pas des éducations... Cadenasseries. Transmission des valeurs de famille, de groupe. Assurer la défense des intérêts. Reproduire, perpétuer, prolonger, alimenter la machine à fonctionner. Fourmis, fourmis. Personne pour soi, ton cul t'appartient pas, rien de toi n'est toi. Pièces détachées au service des autres. Si tu disloques, t'as plus de valeur. Réparation trop chère, modèle de remplacement, toi dégage à la casse. Cassé, claudique, mendie, rampe, supplie... valeur de toi égale zéro. Economie sociale de marché, n'est-ce pas ? Alors les éduqués... les cadres... les ceux qui causent dans les micros, les analystes, les gestionnaires, les managers, les domestiques savants, comment vous secouer ? Je dirais... dans leur gueule le rap. Mots d'attaque comme les graphes qui se tordent sur les murs des gares. Attak à la base, à la pulsion du mot. Poésie est là. Des bouches, qu'elle sort, nouvelles. En direct. Dans ta face. Dans leurs gloussements de France Cultures, leurs gorges, leurs hauteurs, l'ennui savant qui pède et se félicite en circuit fermé. Onanisme social. Entre nous, en cycle, on diserte, on fait des contrepets, des jeux sur le langage, on oulipote et rit feutré... longs silences, jamais direct, on se rengorge, on a scotché sur la gueule un subtil sourire, mort, un tic, une manie, rictus de la bêtise. Le « lourd caban »... le « calembour ». Ha ! Ha ! On s'emmerde, on se force, sait plus pourquoi on rit, pourquoi on est là, ce qu'on fout ici. Bafouille, crachote en bajoues mal dentées, Jean Zenner ou

autre. T'es à l'hospice déjà. T'as perdu la vie. Ecoute le rap, écoute la langue, écoute autour... Coute le tambour. La peau vibre. Martèle. Annonce le cœur d'où on vient. Prends-toi des baffes. Ça tape. Tes dominos de mots, ça les dégage, les détale, en éparpilles dégringolades. Dominos de dents qui glinguent glinguent. T'y peux rien. C'est le flux, le flot, le *flow*. Découpage du mot qui t'imprime, te dresse, te donne jambes et muscle long. Ta musique que t'écoutes, qu'on te dit d'écouter, que t'es habitué à écouter, que t'es obligé d'écouter... Cette musique, trop douce, tu sais? Sans pulsion, hein? Trop faible pour le siècle qui est. Sais-tu, sais-tu... les machines ont pété les tympanes de nous. Y faut du lourd, qui tape... on est sourds à tes arhythmies, berliozeries, boulèzeries, classiqueries. Faut du lourd, du son, ouais. Musique, c'est faiblichon. C'est fini. Les machines, cœurs de silicium, ont tout criblé. Laminé au micron. Musique, muzique...ça zézaye ton mot. En direct dans ta face, dans ta structure, que ça vibre, le son. Ça vient du bouillon, c'est virulent, bactérien, ça te mute. Résiste pas... essaie de laisser aller, laisser aller... t'as le droit de pleurer, suer, extraire tout. Sinon tu dessèches, bouffé, détrempe, aux chiottes, en cage de muséum. Bah, bah ! On s'accroche à c'qu'on connaît, à c'qu'on t'a appris, à c'qu'on t'a dit de ressentir. On t'a mutilé les ouïes. On t'a éduqué. Tu as cru, tu t'es appuyé, tu t'es reposé, tu as confié ta faiblesse et puis, schlac ! la croissance s'est arrêtée. Trop tard, t'as atteint ta forme définitive. 20 ans, 30 ans, avant... Bloqué sur ton segment de marché, dans la musique de ton âge tendre, des souvenirs de ton épopée. T'appelle ça joies, peines, amour... Bloqué, aiguille qu'avance plus, montre brisée. Ton bagage est plié, faut partir maint'nant, au boulot, à la production... tu vas rendre c'que t'a pris.

Je regarde autour de moi, je regarde chaque jour les bus, les trottoirs, les MacDonalds... Amertume. Où est l'idéal ? L'irréel possible ? Que fringues de marque et regards vides, hostiles, têtes de durs rasés, avec oreillettes permanentes. Vide de la bête marchande, équipée, vendue. Son corps support publicitaire. Man-

gé par la Marchandise. Croc, croc, t'es plus là. Y a pus personne dans toi. C'est vide, vide, vide. Machine passive, hein ? Objet. Extension de la machine à profit. Tu es son agent passif. Egoïste enfant niké. Parle muet ! Démarre ! Amuse-toi. Je te secoue, je te secoue, en désespoir, comme avec un cadavre chaud qu'on arrive pas à croire qu'y revivra plus, fini, jamais. Qu'est-ce qu'on t'emmène voir pour te réveiller ? On te montre la Culture, on te montre l'Histoâre, on t'emmène au Musée. On ose te montrer le tambour du pont d'Arcole, 15 novembre 1796, une tuerie bonapartienne. Dans ton audioguide (ça te rappelle ton mp3) le général Augereau exhorte. « *Allez mon garçon ! Sonne la charge, c'est à ton tambour de donner du courage aux soldats ! Sonne la charge. Et tous vont nous suivre !* » Perçois-tu l'obscénité de cette offre ? Chaque mot est odieux. Ça te coule dedans. Tu sens rien. Tu t'ennuies. Mais ça te coule dedans, comme du Coke, du Sprite, du Yop. Tu gobes, têtes, te fait polluer, corrompre, abaisser, voler ton cœur, prélever ton sang. « *Et tous vont nous suivre !* » Tu feras partie du lot. Tu suivras jusqu'à la boucherie. Vive le courage ! Vive La Marseillaise et le « *sang impur* » des ennemis qui abreuve les sillons des champs de France. Lis les paroles de cette tuerie, qu'est pas un hit de club. T'as pas honte de dormir, sous perfusion de mp3 ? P'tit con. Et si en plus tu portes un pantalon de treillis, tissus camouflage, ample, grosse poches latérales, très cool, hype, classe... tu vas tout d'suite en enfer te prendre ta raclée. T'as vu une cuisse broyée dans un treillis de guerre ? T'as idée ? C'est pas du Schwarzenegger... C'est du pisse, chie sous lui, appelle sa mère, chiale, regarde son morceau de jambe tombé à dix mètres sur la route d'Irak en feu de soleil et haine. Les jolis tissus de treillis, ils sont là. Tu sais ce que tu portes ? Tu sais à quoi ça sert, comment ça finit un treillis ? Tu sais ce que ça glorifie ? T'as envie d'aller faire un tour, peut-être ? De prendre la place du soldat Jimenez, là-bas, dans les rues piégées de Falloujah ? De faire du tank avec Bob et Charlie, death metal à donf dans le casque ? On t'agite une fringue sous les yeux

et t'achètes. T'achètes, mouton. P'tit veau rose. Sushi pubère. On te l'asticote sous les yeux avec jolie musique, de trop cools clips pubs images et t'achètes. T'enfile ton cul dans le tissu camouflage, t'enfile dans la misère du monde, tu loufes, tu chie sur la douleur des pauv' soldats. Des pauv' blancs, noirs, jaunes, rouges, marrons qui grésillent là-bas, éclaturés, goudronnés à l'os, cisailés, flac-flac, par les éclats. Y a le blanc de l'os qui se dresse dans le porridge rouge de la jambe. Amputation. Ah non, abîmez pas mon treillis ! 120 euros chez Diesel. C'est la marque, la marque. La richesse pour tous. Beauté, célébrité pour tous. Avec ma ceinture bien visible Dolce & Gabbana je surfe dans un monde meilleur, je suis libre, j'ai ma place, on me respecte, je vaudrais quelque chose. Oh ma marque, je t'aime. Te tatouer en moi pour qu'ensemble on avance, on conquérise. Petit bout de belle richesse gravé en moi. Me piercer avec toi. Devenir comme toi, devenir marque, valoir quelque chose. Je le veux tellement. C'est mon besoin. Sinon je s'rais seul. On me reconnaîtrait plus. J'aurais plus d'égards, plus de respect, de complicité, de camaraderie, de souvenirs communs. No logo ? Nan, pas possib, je veux pas passer pour un nul, un perdant. Je veux être avec les autres, je veux être au courant, je veux être considéré, re-marqué. Veux pas que les filles m'ignorent, se moquent d'mes fringues sans logo. No logo. C'est un titre de bouquin, ça...

« *No logo* » de Naomi Klein. Dénonciation de la violence des marques, de la pub, de la Marchandise. « *No logo* », le livre qui s'autodétruit. On parle tellement de toi Naomi que – attention – t'es une marque. Bientôt une ligne de vêtements *No logo*... des tas d'opérations de branding à faire. *No logo, No logo*... c'est bien trouvé. Je porte du *No logo*... J'ai jeté Prada, Addidas, Nike, Gucci, Calvin le Petit, United Colors. Tu cherches à montrer ta gueule Naomi. *No logo, just me* ! Tu démultiplies toi. Ubiquité marchande. Moi, ma gueule, partout, je souris, je parle, parle de moi, de moi. *No logo*... Effacez tous les logos que je m'y mette. Moi, moi. Ma lutte à moi. « Quoi ? J'utilise une cause sociale, politique pour ac-

céder cyniquement à la notoriété ? C'est ça qu'on m'accuse ? Vous comprenez pas ma stratégie ? Je retourne les armes de l'ennemi contre l'ennemi. J'utilise la puissance media pour hurler ». Tsst, tsst, Naomi. On peut pas croire. Les sincères combattants sont humbles. On voit pas leur gueule souriante partout. Y supporteraient pas. Tu te complais. Tu assures ton positionnement. Tu occupes les têtes de gondole. *No logo, No logo...* va débattre avec professor Kapferer et partagez les honoraires. Payez-vous une grosse teuf avec Meigbeder Grand Nez, lui aussi a fait dans l'antipub autopromotionnelle. Bah, la pub est immonde, bah, bannissez-là, lutez. A la place, regardez ma gueule dans la TV, payez mes bouquins et leur si typique style étudiant d'IEP. Ah mais stop, cessons les attaques *ad hominem*. Ça affaiblit le propos. Ça peut même provoquer des procès. Si vous lisez ces lignes dans un livre commercialisé, elles auront été scrutées et déminées par des juristes. Perdons pas not' matière. Not' précieux jus. Attaquons les anonymes. Ceux qui se la pètent dans le goût incognitos méchants, body-guards, services spéciaux, people traqué. Je veux parler de ces mecs lookés noir avec mini lunettes rectangles noires, qui planent sur un nuage de puissance martiale, froide, statique, héroïque, technicienne. Avoir l'air le plus méchant possible, on dirait que c'est le but. Tu les vois en bagnole avec leurs oreillettes de téléphone, c'est bon, le tableau est complet : ils se la jouent flics d'élite, FBI. Je rappelle qu'ils appuient juste sur un accélérateur de voiture moyenne gamme. C'est comme ces autres qui t'imposent leur crâne rasé, façon skin frontistes, leurs barbiches à la Méphisto techno, leurs barbes de trois jours à la fêtard chic. Pourquoi ils ont pas l'air gentil, pourquoi y sourient pas, pourquoi ils font les redoutables ? Pourquoi j'ai l'impression de voir des boxeurs méchants ? Des pensionnaires de maisons de correction d'y a un siècle ? Des Jean Valjan salauds ? C'est quoi les modèles qu'on leur vend ? Des bad boys qui rappent, des stars du ring, des footballeux américains... mastards muets et susceptibles. Pleins aux as. Y me font aussi penser aux forces commando. Ceux

d'Irak, Tchad ou ailleurs. Brutes rasées. Crânes à bérêts. Ouais... en p'tit costard noir étriqué façon sixties ou en streetwear West Coast, y cherchent à faire guerrier. Y sont dans une société trop en paix, ou quoi ? Y sont dans le cinéma. Sous perfusion cinéma 24/24. Mise en scène de leur pouvoir... d'achat. Imitent les héros qu'ils aiment. Déguisés en Bruce Willis, Mel Gibson, Brad Pitt... je cite les quelques noms que j'connais. Doit y en avoir des nouveaux... Complétez la liste. On en trouve aussi dans les bureaux des « entreprises de démolition » (ce qu'on appelle couramment « les entreprises » et que je décide désormais de sobriquer « firmes », ça leur donne une sonorité proto-industrielle, marxienne, qui extirpe bien le fond de leur être). Dans les bureaux des firmes, aussi dans les bureaux des ministères, administrations, établissements publics, on trouve de beaux spécimens de caïds à procédures, de nazis à méthodologies, de techniciens de l'ingénierie financière et sociale (deux domaines siamois). Contrôle de la performance, workflow, gestion par les coûts, scalability, productivité administrative... des poètes, des humanistes, des troubadours insouciant couchés dans les blés, hein ? On a envie de travailler avec eux, pour eux, ces grands humanistes. À genoux, ils sont, devant le management de nos jeunes filleuls nord-américains. A genoux devant la « bonne gouvernance » (un hochet pour patrons socio-démocrates un peu mauviettes). A genoux devant les manuels de *best practices*. Des types pas drôles brandissent des Corans dans certains pays, ou des petits livres rouges. Pas besoin d'aller loin pour en trouver du même genre. Les pépinières de cadres de nos confortables contrées en procédurisent des millions par an. En fin de workflow, ils sont opérationnels. Le ressort est remonté, les piles chargées, ça part. Quand ça flanche, on jette ou on reconditionne. Stages, séminaires, ré-orgs, stock-options, progression hiérarchique. Des armées, ce sont. La plus idéale firme, la cité de Dieu, ça serait quoi ? Un croisement d'IBM et des Témoins de Jéovah, ouais, par exemple. Fiabilité, compétitivité, adaptabilité, réactivité, flexibilité, soumission,

peur, *shareholder value* en flèche ! Avec un soupçon de rationalisme industriel fordien et nazi. Des illuminés du capitalisme... le profit est de nature biblique, c'est l'accomplissement de la destinée sacrée de l'Homme. Concurrence non faussée ! Codes de bonne conduite, chartes éthiques, *global diversity*, projets d'entreprise... La loi, le droit, la morale viennent des firmes. Elles secrètent leur système, elles t'expliquent à toi salarié ce qui est le bien le mal. Oublie ce qu'ont dit tes parents, l'école, la famille, la religion, tes lectures, ta culture. Actualise ton être ! Fais ton update existentielle ! Change de logiciel interne ! Abjure ton passé, ton intimité... adhère aux valeurs de la firme. Ça rendra la torture supportable. Signe le contrat de sang. Serre la main du Diable, tu es devenu une de ses molécules. Tu es devenu Lui. Prend rendez-vous avec le responsable de la gestion des carrières, un homme/femme dans bureau de la firme. Il va maximiser ton utilisation par la firme. Te bâtir un chemin, une progression... un plan de carrière où tu t'épanouiras, sous perfusion des valeurs de la firme. Morphinomane, sédativé, possédé, déneuvé, dopé aux amphètes maison. Fini l'enfance ! Fini la découverte du monde ! Fini le monde sensible ! Fini le bricolage individuel ! Fini la confiance et le risque ! La corporate governance va te modeler. Aie pas peur, t'auras pas mal. Tu seras pas seul. Les adultes seront là pour t'aider, te guider. Te responsabiliser. Faire de toi un homme, une femme. Donner un sens à ta naissance. Te donner enfin la dignité, la force de regarder droit devant toi. Reporting, benchmarking, project control (au sein d'une project patrol ?), emotional selling point, supply chain (brise tes supply-chaîns !), key factor of success, empowerment de tes collaborateurs... Va suivre un mastère spécialisé en école de commerce. Tu y apprendras à « Manager les hommes ». Pas « manger les hommes », hein... Non, non... Rien à voir... rien à voir. On les détruit pas, les mutile pas, les déforme pas. On les « accompagne dans le changement », on les « engage dans la stratégie de l'entreprise », on « développe leur potentiel ». Non, non... c'est pas de la viande à profit.

Non, non, faut pas croire ceux qui disent ces choses vilaines. Flexibilité, adaptation à de nouveaux marchés, sans cesse tout change, faut pas avoir envie de stabilité... c'est mal, c'est signe de faiblesse, d'arriération, de sénilité, de médiocrité. Allez les managers, faites vos flexions. Ça craque les os? On va vous aider. Des piqûres de morphine de combat, des stages, des séminaires, et ça repart. Soyez flexibles... soyez une pâte malléable, soyez autonomes, responsables, n'attendez pas d'ordres, de conseils, de directives, d'encouragement... vous êtes autonomes, empowermentés jusqu'à la glotte. Si vous perdez le nord, c'est que vous avez pas intégré valeurs et savoir-faire de la firme. Allez, reprend un dernier stage, pour la route. Confie-toi à ton management ... ensemble vous trouverez les solutions à *ton* problème.

C'est quoi le but de tout ça ? Mais ton confort, ton bien-être et celui de ta famille... Et les autres, les 50% planétaires, qui ont des mouches qui s'agglutinent sur leurs yeux ? Les ceux qui meurent au travail, dans une décharge, sur un trottoir, dans un champ miné ? Y bossent pour rembourser la dette de leur pays, je crois. Et c'est toi le créancier, je crois. Tu les étrangles, je crois. Niché, au coton, dans ton tank commercial, tu les entends, les vois pas. Tu roules. T'entends pas les craquements sous les chenilles. Tu gravis des montagnes... Des montagnes de quoi ?

Je le redis, je me répète, mais ça me poursuit, m'hallucine, me serre l'estomac : ils y retournent chaque jour. Ça les intéresse. Ça s'appelle travail. Ça te tue dans la chair de tes neurones qui grillent à l'intérieur, qui meurent. Ça donne du speed. Impression de nager à l'aise. La paix règne, l'oxygène est pur, les humains sont bons, actifs, souriants. On est tous beaux, dans cette scène que dont je parle ! C'est une descente, longue, longue en parachute. Matin frais de soleil sur Levallois-Perret, Boulogne, Issy, Suresnes, Paris 17... L'abondance est là. On pioche où on veut, on se sert, pas d'étouffement, c'est comme si c'était gratuit venu de nulle part et toujours, toujours rapprovisionné par des mains invisibles de gens heureux. On évolue ensemble dans le même bonheur, les gaz d'échappement pimentent l'air de cette ville qui nous aime. C'est l'heure où tu gares ton scooter, ta Swatch, où t'achètes un croissant, un café... Comment soupçonner la vilaine tordue fausseté de tout ça ? Tu crois à la souriance universelle. Tu t'y épuises. Tu jettes dans le Grand Bain ta vitalité, le meilleur de toi, du gratuit, du naïf, du natif, du don de confiance... C'est de l'enfance pour adultes, tu te déplaces en rêve dedans. T'es porté par la surface, le reflet, l'image. Reflets de vitrines de la place des

Victoires où transitent les carrosseries claires des voitures de Paris, les taxis qui s'arrêtent sur ton signe, heureux, bavards, pittoresques, drôles, râleurs, plus français que français. A ton rendez-vous ils t'emmènent. Tout est pour toi. Le monde est ouvert. Les terrasses t'attendent, restaurants souriants, prennent le frais du matin. Trottoirs lavés luisent du jet d'eau quotidien. Boutiques encore fermées... il est moins de 10 heures. Personne dans les agences de pub. Que les hôtes d'accueil en débardeurs acidulés et Radionova dans les hauts-parleurs du hall. C'est le matin-soleil occidental. La ville d'affaires à taille humaine. Notre bonne vieille Europe et ses boulevards haussmaniens. Notre ville-musée riche de petits coins inattendus. Bistrot, placettes, passages couverts, épicerie africaine, bains-douches, squares nichés dans les quartiers. Dans ce décor on roule, on va vite, on signe des contrats, on déplace des rendez-vous. On se comprend. On va vite. On est intelligents, adaptés, inventifs, malins, efficaces. Tout va bien, pas de violence. Un bon fonctionnement. La ville offerte... une place pour tous. Le plaisir est possible. On est du même monde, on se comprend, communication implicite, ellipse, clin d'œil, humour au second degré, on est des *people*. Pas de blabla lourdingue laborieux. Se concentrer sur l'essentiel, le bon... On est des bons. C'est rentable, ça fait pas mal. Personne est plus domestique de personne. Tous adultes autonomes hype jeunes... les coursiers en scooters s'éclatent... y participent à l'orgie. Messagers des dieux. L'Argent, multiplication des pains chaque jour, chaque heure. On est dans la magie. Un client, deux trois, dix. Négociations, contrats, projets, ça coule en nous. Directe diffusion d'oxygène, à vif sur cellules grises humides au soleil. Trip, descente, montée, dope, ça booste, ça muscle... ça rend ailé des pieds, comme Mercure. On fait et ça marche. Profond dans l'impression, pas d'alcool mais ivresse longue. Pouvoir de décider, d'interrompre, briser, effacer... peu d'obstacles. Ça rend seul, aussi. Ça se partage pas. Seul dans ton bureau avec le pouvoir qu'on te laisse. Pourquoi. Où est le piège ? Y sont tous d'accord, y disent rien ? Ils at-

tendent tes ordres. Qui es tu ? Tu te disparais. Tu sais plus. Tu es une décision, une fonction. Tu es justice, bonté, avenir, présent. Tu es la chair d'une carrière, la viande d'un profil, le locataire d'un corps qui est pas de ta race. Une grosse bête, la « personne anonyme à responsabilité limitée ». Hyde, meta-organisme, qui engouffre des générations. Tu te doutes d'un danger... mais le vertige t'attire, te trompe, te dégravite, te plane, te protège. Tu vas plonger. Plus peur. Engager ta vie dans le siphon social. Aspiration dans un tuyau à 1000 km/h. C'est pour construire le monde, on te dit. On te porte. D'avions en taxis... Tu essaies d'attraper autour de toi, de toucher de l'objet, du rugueux, gluant, mou, chaud, mouillé, sec, poreux. Y a pas. Nuage de gaz liquide. Microgouttes. C'est libre, ouvert, tout à toi, à ton mouvement, sillage de vapeur. Sans entraves, tu es libre, tu peux sauter dans le vide, jamais ta chute s'arrêtera.

Des visiteurs entrent dans ton bureau, ta cellule ouverte, ton desk booké la veille. Tu es *senior manager*. Tu dénoues les fils, tu leur propose, leur explique, les rassure. Ils s'éclairent, ils t'aiment, cherchent ta protection, s'inféodent. Féodal seigneur manager. Tu soulages leurs poids. Guéris leur stress. Tu marionnettises. Dénoies les fils habilement emmêlés par toi-même. Tu fabriques des impasses. Inventes des énigmes. Fais jaillir des montagnes terribles devant leurs yeux. Ils paniquent. T'appellent. Et toi – sacré comédien que tu es – tu arrives bougon, réticent, sévère, agacé, affligé... d'un geste léger tu détruis les cordillères de carton-pâte. Comme un Hercule. Eux ils croient que les montagnes elles étaient en vrai granit. Ha ! Ha ! La bonne entourloupe ! Ils te révèrent, s'aplatissent sous ton cul, bredouillent. Ils ont honte, ils se sentent petits et stupides. Ont besoin de chaleur. Voilà, voilà... fin du rendez-vous. Tes visiteurs partent, étourdis d'amour, encharmés, émerveillés, pilotés. Tu leur a donné une p'tite pilule qui calme la peur. Provisoirement.

Tu écoutes les bruits. Rires de filles dans le couloir. Téléphones. Conversations mobiles. Toi tu baignes dans le liquide amniotique. La vérité est facile. Com-

bien de centaines de poulies sont là pour démultiplier ton petit spasme managérial ? Pourquoi le travail t'est-il rendu aussi agréable, hein ? On aurait besoin de toi à ce point ? C'est le miracle du réseau, de la co-optation, de la solidarité de classe, des convoitises communes. Désir de verticalité. Monter, monter... ou la mort. On te morphine royalement. Tu savais pas ? Tu demandes « c'est comment en vrai » ? Tu sauras peut-être jamais... Gorgé d'euros, shooté, sous bulle financière. Vieillard, brutal, impérieux... l'œil sec devant les enfants. Vampire qui fuit la lumière. Un tueur. Mécontent jusqu'à ton dernier souffle.

Tu poursuis ton surf. Sur les dos courbés en vagues royales pour toi. Tu explodes. Tu manages. Serial décideur. Hé, hé ! Tention quand même. Possible qu'un jour tu découvres que t'existes pas. Que t'appartiens à tous. Atomisé dans tes décisions, délégations, collaborations, accords, transactions, partenariats, conventions. Objet public. Vagin de pute ? Ça serait pas si mal. Tu es disséminé, anéanti. Père aux millions d'enfants naturels.

Qu'est-ce qu'y connaît de la souffrance blanche, osseuse, quotidienne, qui tape, le citoyen européen démocratique ? Une minorité en tête, c'est vrai . Le reste... ça coule dans le sirop jusqu'à quatre-vingt piges. Et ça soupçonne pas – impossible, impossible, physiquement impossible – le son, l'odeur de tout ce qui attaque... ki attak... faim, maladie, violence guerrière. Moi, ici, qui essaie de parler à vous, j'arrive pas à connaître tout ça. Ça me remonte aucun souvenir, aucune sensation. Y a pas de marques dans mon objet-corps. Lançons un « bravo ! » amer. Je suis le résultat d'une victoire, d'un progrès. Je devrais en être reconnaissant aux caïds qui ont assuré la survie de mon peuple, loin en arrière dans les boucles de l'Histoire. Qui ont protégé les penseurs, créateurs, travailleurs, génies. Je suis l'aboutissement d'un projet. Ecraser les ennemis pour que notre nation se développe en paix, richesse, échanges paisibles. Qui m'a appris que de la violence naît la paix ? Quelle rumeur tenace ? Quelle tromperie originelle ? Pourtant le Crucifié de l'année zéro disait le contraire... c'était

notre dieu. Pourquoi ces vapeurs de honte qui rampent ? Pourquoi ces flaques bleutées, sombres, acides comme la bile, enveloppantes comme l'éther qui stagnent en moi. La honte. Comme une plainte de loup de nuit d'hiver. Honte... Honte... C'est quoi ? C'est parce que je reste recroquevillé dans mon chaud coton ? C'est le poids de tout ce que je fais pas pour aider les autres, mes semblables ? Ah ! Ces destins abstraits... que je connais depuis l'enfance. On m'en a parlé, j'ai vu des images, mon école m'abonnait d'office aux revues éducatives de l'UNESCO. J'ai vu les images du Biafra sur téléviseur noir et blanc. Le Vietnam en couleurs dans Paris-Match... Mais jamais ça a cogné à ma porte. Nan. Ça crève en silence, cette moitié de l'humanité planétaire. Inhumanité planétaire. Inhumation planétaire. Humiliation. La honte qui hurle loin, loin. Cette moitié de moi-même, de tous mes moi-mêmes ancestraux et à venir, elle expire dans la honte. C'est elle qui hurle, qui est trouée, séchée... et pourtant la honte est là pour elle aussi. Cette humanité a honte de se voir si laide et si faible. Honte biologiquement déclenchée. Honte ontologique. Plus tu meurs, plus tu te caches. Plus tu ploies, moins tu parles. A la fin, tu sais plus rien dire. Agir, décider... tu connais pas. Tu fonctionnes... demandez aux survivants de là-bas. Demandez aux survivants des camps de hier. L'un d'eux raconte « *Si tu as trouvé un filon boucle-la. Boucle-la, sinon tes voisins l'apprendront et te passeront sur le ventre. (...) de toutes façons, il n'y en aurait pas pour tout le monde.* » Ça, c'est le niveau de raisonnement que t'es capable de fournir avant la chosification. Eh... mais... ça sonne familier. J'ai déjà vu ça autour de moi... en moi. On serait dans un grand camp de luxe ? Avec les règles des camps enrobées dans la confiture ? Pendant ce temps pâtissier, ça crève en silence-télé cette moitié d'humanité planétaire. Elle aussi, a honte. Elle se cache, elle a pas la force... Dignité ? Révolte ? Prise de conscience ? Ouais c'est des trucs possibles le ventre plein, sans le canon de Kalach dans le dos, avec 10 ans d'école obligatoire, sans viol, sans fiévreux HIV en œuvre dans ton sang. Que dire que

faire ? Se forcer à larguer du blé pour les pôvs... Se forcer à donner du temps, de l'écoute, de la compréhension, du remontage de moral... Mais on n'a pas envie. Zéro ! On veut garder le confort... On veut profiter, jouer sa partie, prolonger le gros câlin avec soi-même. Pénible de larguer 1 euro à l'alcoolique délabré, au Rom indifférent, au mendiant puant, lâche, con menteur. Désagréable miroir. Ça fait entrer le froid dans la maison. « La porte ! ». Ça suffit de blablater... la moitié de planète qui crève, faut pas qu'elle ait d'espoirs... on décevrait sauvagement. Endormies démocraties. Echaudés, prudents, sous la couette. Trop de guerres et oppressions endurées par les ancêtres. Faites couler la douche à fric... que ça emporte les déchets du monde, que ça fasse effet bromure sur pulsions guerrières. Que la corne d'abondance décharge son flot de bon sédatif sucré. Que plus jamais un Charles Dickens puisse écrire « *It's hell to be poor.* »

Mais c'est pas ça qui fera venir le soleil innocent du monde natif. Te laisses pas avoir... la musique c'est pas celle du générique de fin. Loin de là. Y a encore du poids à tirer. Courage... Allez rouvre les yeux. Regarde... Tristesse de l'évolution en milieu d'entreprise. Être le manant. Trembler de reconnaissance de n'être pas fouetté. Soumission. Mangé de l'intérieur, rongé par un acide qui attaque les tissus, les brûle, les calcine, les racornit, craquèle ce qui était muqueuse. Mangé par la peur d'être soi. De dire non. De dire oui. Lentement consumé raidi par l'habitude de se laisser porter. Essoré par l'indifférence. Ecoute garçon... ce que tu vis, tes débats intérieurs, tes fonctionnements d'organes, ça intéresse personne. Tu n'es pas visible. Augmente ta visibilité, bon sang ! Bouge-toi ! Crie-toi sur les toits, pérore, fait mousser le jabot.... T'es humble ? tu meurs. Malheur aux modestes mutiques. Arbore les couleurs de parade. Cogne ton torse et montre les dents. On t'entend pas ?.. t'es rien. Tu parles pas de toi ?.. tu meurs. Malheur aux solitaires, à ceux qui labourent en silence. Personne à la fin viendra les aider à creuser leur tombe. En silence... En totale soumission au brou-

haha social. Ha, ha. Relégation perpétuelle à la perpétuelle dernière place de la file d'attente ou tout le monde bouscule. « Les premiers seront les derniers » dit la religion du Crucifié. Ha ! Ha ! On dirait un homme politique le lendemain de la défaite. Le vendeur d'un produit excédentaire obsolète, qui cherche l'astuce de vente. Baume trompeur d'un riff de vengeance heavy-metal. Qui t'as appris à être putain de con de modeste comme ça ? Qu'est-ce qu'y se passe si tu l'es plus ? Tu deviendrais un monstre qui écrase tout, c'est ça ? Alors cache la bête que tu es, interdis-toi la prédation. Rabote-toi, rogne-toi, salis-toi, ne sois que plomb, ordinaire métal, rebut, déchet, objet oublié, obsolète, subalterne, accessoire. Donne leur le fouet qui leur manque pour te frapper. Anticipe leur désir de domination. Sois prévenant. Vas y... le néant social est pour toi. T'as trouvé le chemin. Y vont s'engouffrer dans la brèche. Fourmis, cloportes, vermine grouillante, pression d'un océan sur ta coque d'œuf. Tu tends la joue gauche, tu montre le dos, les flancs, les doigts fragiles, tu te jette sur leurs coups esquissés. Anticiper, prévenir, être prévenant. Tout plutôt que de leur infliger la douleur. Tue ta force. Appuie-toi sur le crâne pour te faire rentrer dans ton trou de chenille humble. Crutch, slutch. Tu t'appuies, tu t'appuies, te ratatines, te tirebouchonnes dans le trou. Marche-toi dessus. Essuie tes pieds sur toi. Sois ton paillason. Ça te soulage ? Pt'êt. Mais si tu savais comme ça les arrange, si tu savais comme ils en profitent sans risque, si tu savais comme ça allume chez eux les instincts primaires. Tu déclenches des forces de foule. Une pâte aveugle, vivante, gros globe blanc qui mange tout. Tention à toi, petit. Prend garde. Laisse pas s'éteindre ta bougie. Je l'aime bien moi, ta bougie. C'est ce que t'as eu en naissant. C'est intact depuis là. Ton lumignon. Petite lampe spirituelle. White spirit ? Pétrole ? Huile ? Elle chauffe gentiment. Elle est coriace. Protège-la. Y en a d'autres pareilles autour de toi. Des petites bougies persistantes. Cet enfant qui chantonne dans sa chambre en dessinant... Ce vieux qui va chercher, sans avancer vite, son courrier dans la boîte aux lettres.

Clichés larmoyants ? Vous me dites ça ? Cassez-vous. Allez ricaner vos canines avec Thierry Ardisson. Allez vous faire photographeur en dernière page de Paris-Match, bronzés-blonds et prédateurs à rictus tirés. Allez chercher ailleurs ce que vous avez plus !

Je m'échauffe, je les apostrophe, mais je devrais faire gaffe de pas faire mon malin. Je me prends pour le prédicateur sur la colline. L'état véritable de mon individu, quand on enlève la déco, les brumes artistiques, c'est du banal bien fonctionnel. Encagé dans la boîte ! Dans une boîte que plus tu pédales, moins y a d'ouvertures. C'est pratique la beuhatte. Ça arrange le magma social, la famille, toi-même. La boîte, la boîte. C'est pas comme ça qu'on appelle les entreprises ? « Il travaille dans une boîte de conseil. » « J'ai décidé de monter ma boîte. » De quoi ils parlent ? De leurs cercueils ? Pas bouger de la boîte. Tu t'agites dedans si tu veux, mais pas sortir. Faut rien casser. Nique, baise, contreviens, blasphème, défonce, picole, chie, vomis ... mais dans-la-boîte, esteplaît. Pas casser la boîte, sinon tout sort. Ça s'entend, se voit. Non, non... c'est plus rangeable. Ça bondit de partout. Tu risques de secouer les autres, d'abîmer leurs boîtes à eux. Faire pleuvoir dans leurs salons. Les boîtes, les boîtes ! Si tu veux jongler avec les boîtes, c'est une autre vie. C'est la vie des tueurs, des seigneurs, des marchands de boîtes. C'est des vies que t'imagines pas. Ceux-là ils sont assis sur la peur qu'ils donnent aux autres qui leur obéissent. Ça leur fait un matelas, une oasis, un biotope de Jardin d'Eden. C'est parce qu'ils sont assis sur la peur, assis sur les autres, ils ont construit leur cabane en dominant, ignorant, lésant, spoliant, traçant leur chemin de jungle à la machette... C'est une position délicieuse. Y a du risque quand même. Ça nourrit les jalousies. Y a des luttes. Des combats de titans. Parfois, parfois, ils peuvent tomber. Mais jamais jusqu'à revenir dans une boîte ordinaire, une comme vous et moi. On se consolera pas en les voyant tomber malades, mourir, se faire descendre. Y a quelques risques à être au-dessus des boîtes. A être dans le Grand Salon agréable, dans le Patio rafraîchi par une Fontaine.

Les pyramides nouvelles, les personnes anonymes juridiques, les entités transcontinentales transactionnelles contractuelles, les ce qu'on appelait avant « trusts » ou « multinationales », les ce que j'appelle « firmes », elles sont bien là. C'est des châteaux, là où vivent les seigneurs... de ces hauteurs où ils administrent flot des manants. Sociétés impersonnelles à responsabilité illimitées... survivent des siècles à leurs fondateurs. Leurs armoiries, c'est des marques, des trademarks, bien sûr... qui nous accompagnent pendant notre vie et qui disent pas au revoir ou adieu quand on meurt. Coca-Cola... le nom de la marque est prononcé et viennent les images, les souvenirs de ce qu'on croit être sa vie rien qu'à soi : une terrasse de café de village dans le Vaucluse, le plaisir du frais des platanes, le guéridon de bistrot en tôle verte et dessus, une bouteille de Coca-Cola à l'étiquette délavée par un long stockage. Et voilà... le souvenir est revenu, fort et frais... avec la marque qui est un des organes indétachables de ce souvenir. Patrimoine de l'humanité, de l'économie sociale de marché hautement compétitive... dans tes mots de bouche ça sort même « Passe moi un Bic », « Regarde dans le Frigidaire »... On peut rien faire... on baigne dedans, c'est notre sang. On peut pas extirper ça, ou c'est s'arracher les tripes. Essaie d'extirper Disney de ton ventre... tu renonceras, ça ferait un kilo de tripaille, ça couperait des centaines de racines d'amour, souvenirs de vie qui t'aident à vivre... Dans ta boîte, petit, c'est comme une chambre de fille ou gars de 13 ans... y a des posters que t'aimes, tous les produits qu'on te vend, tu les aimes, tu pleures, tu bats du cœur pour eux, c'est ton coin, ta vie intérieure, tes rêves, ta beauté, tes vainqueurs admirés... Posters et stickers dans ta boîte. Icônes et images saintes. Talismans, amis muets, qui t'aident à résister à méchanceté. Tu grandis, grandis... mais y restent dans tes tissus, tes muscles, dans la composition minérale de ton squelette. Y font partie de ton ciment. Ingrédients de toi. Dès lors, garçon ou fille, tu peux te considérer comme contaminé, pollué à vie. Ça c'est quand t'arrives à regarder de loin, à t'éloigner de toi, à regar-

der du haut de l'histoire humaine. Je peux te dire aussi que c'est des toxines... qu'elles s'éliminent et que tu changes. C'est de l'engrais, tu vois. L'engrais, c'est de la merde, tu sais. Prends-toi des jetées de merde dans la gueule, te laisse pas impressionner, continue et prospère sur l'ordure. Tu verras quelle sera ta Beauté. Tu verras quelle sera ta Force. Ta Compréhension. C'est l'accès à la puissance bienveillante. A l'Indulgence pas faible. Au Pardon heureux, tranquille. A l'extinction de la Haine, mauvaise liqueur noire corrosive caustique, cachée dans vésicule en toi qui, se répandant, intoxique, te mange, sclérose, te racornit, dilacère la chair comme balle de fusil d'assaut. Je veux parler des balles qui zigzaguent avant de ressortir par l'œil, oreille, genou... Font les fofolles dans le logis. Se heurtent 1 seconde aux parois de toi, font la grosse mouche, l'insecte au parcours dingo. Ça existe ces balles, vous savez. Les militaires m'en ont parlé quand je faisais le Service National. Eux-mêmes, ils aimaient pas parler de ces balles. Ils en parlaient comme des médecins, ça les inquiétait, les rendait sombres, gênés.

Ces militaires, c'est des grands sensibles comparés aux professionnels de la vente et du management. Protestez pas ! Ecoutez-les ! Allez dans un congrès, ouvrez une radio économique, lisez un magazine où ils s'affichent en héros. Les nains. En photo comme des acteurs de cinématographe... avec des pauses, des regards qui effleurent méprisants l'objectif du photographe en contrebas. On voit des petits laids autoritaires et méchants, photographiés en contre-plongée pour donner l'illusion de la haute stature. PDG en talonnettes. Gorilles tout justes équipés d'un costard, vendeurs de leur mère, écoutez-les, écoutez-les faire de l'ingénierie, regardez comme ils hachent vos enfants en process. Cibles, prescripteurs, taux de pénétration... c'est vrai ! Les hommes et femmes, c'est des outils. Faut les fordiser. C'est pour le bien de la firme, c'est pour leur bien à eux, salariés-clients. Ce qui est rentable est bon. Ce qui est performant est beau. Ce qui est compétitif est digne de vivre. Ecoutez-les ! Manager des équipes... relever des défis... va-

leur ajoutée, partenariat... processus assuré par un binôme d'experts. Innovation, amélioration permanente... impulser le tout-client dans nos organisation... approche métiers... Ecoutez-moi ces machines. Je préfère les machines à eux. Manants ! Organes ! Tas de fringues vides ! Costards ! Combustible industriel ! Tout est sec chez vous, lisse, dur, carré, enfermé. Pas de jus, pas de fruit, ni soleil ni ombre. Le labeur éternel sous les faux plafonds, sur les moquettes, dans les tours, immeubles, boîtes à cerveaux... Applicatifs ! Androïdes mercatiques ! Vous êtes une armée... pareils, tous pareils.

On est partis pour trois siècles d'Empire américain. Ils ont force, armes, dollars, technique. On me parle de la Chine, de la possible Europe... L'union européenne avec sages assemblées scolaires, amphis de faculté où ça bavarde, piapiate, plaisante, se serre la pince, entasse du papier, où ça existe benoîtement, sans jaillissement... consensus, culture du consensus... culture de vieux, culture d'association de jeunes retraités, de club d'échecs... club d'échecs, ouais, club de l'échec. Et là on me prétend que ces gens, chinois intelligents ou européens studieux, y faut tenir compte d'eux. « Les USA sont pas seuls sur la planète ! Faut contrer leur impérialisme ! » Hé, hé... Nous aussi on veut participer ! Nous aussi on est des grands garçons. C'est ça que vous disez, hein ? A tout ça je réponds : bien entendu... moi d'accord. Défoulez-vous, je suis d'accord, déroulez votre chiasse de mots. Je vous laisse faire et je maintiens : trois siècles au moins. Trois siècles d'Empire américain à se taper. Vous me renvoyez le mot « Chine » ? Et alors ? Qu'y a-t-il à voir à dire ? Elle s'amérique la Chine. Ventre à terre. Regardez Shangaï. Petits papy, regardez ! Le monde entier se fait économiser par les Etats-Unis d'Amérique. Des fois c'est des bombes, des fantassins et CIA... mais même... pas besoin.... ça se répand inexorable, comme une évidence. Traînons les pieds, regimbons pour que le prêt-à-porter qui va nous saper (pour 3 siècles) soye retouché. Que ça gratte moins au col, que la ceinture soye moins serrée. Qu'ils nous laissent de la couleur locale. C'est tout, pas besoin de fournir une meurtrière, inutile opposition frontale. Plaignons les soldats passionnels de l'islam. Mépris et mise en cage pour les assassins. Pas leur faire le cadeau de les tuer. C'est du sursaut, du spasme avant extinction. Vont se faire engouffrer. C'est de la souffrance qui

tue, de l'instrument, du bras armé. De l'histoire mille et mille fois recommencée. Où est le corps ? En Occident, Orient ? Dans l'éternel méta-espace du refus. Anarchistes russes des années 1900, bande à Bonnot, Fraction Armée Rouge de Baader, Palestiniens... Maux mécaniques, pas évitables. Y luttent contre l'Empire ? Pas exact, pas précis. Y luttent pour devenir l'Empire, en avaler un morceau, ingérer, digérer et devenir conséquence de lui. Forme hybride renouvelée. Tous on lutte pour pareil. Récupérer la manne, le flot, le bien-être. En faire vêtire à sa mesure. Lutte pour la même chose. Ça crée des concurrences. Qui arrivera à faire la Nouvelle Amérique, celle de dans mille ans ? Où sera-t-elle logée ? Europe, Asie ? Globe ? Dans chaque cervelle ? Je suis là, habitant d'une petite nation aux rues tarabiscotées, principauté pittoresque, touristique – c'est la France. Je vois arriver le changement. Je me lave, roule, mange, travaille avec, dedans. Il passe par moi. Je suis le filtre. Je tamise, le plus fin possible. Je combat pas le flot tsunami. Il a toujours raison. T'arrêteras la rotation terrestre toi ? Te sacrifierais ? A quoi ? Pour qui ? Déserte pas. Dresse-toi et tamise. Compris ? Le plus fin que tu veux. Alchimise la domination. Alambique-la. Travaille avec tes outils. La rotation terrestre dont j'parle, elle sait pas que t'existes, te connaît pas, a pas même besoin de s'en foutre, de toi. Elle t'aime pas, te voit pas... imagine un plancton en face d'la baleine. Ni haine ou amour. Juste le mouvement, le fait, l'existence de l'organisme majeur qui gagne le cap, déplace la mer, la bouillonne, trace un sillon tellurique au fond de l'unique océan.

Partout autour en désordre, ils agissent. Elagueurs, chauffagistes, fleuristes, cadres enfermés dans bureaux. Ça se croise, ça parle, ça enchaîne gestes, déplacements, paroles, ça se précipite, s'engouffre, obnubilé, en action. Ça pourrait se télescoper... non y a un instinct qui fait prendre les bonnes trajectoires, imprévues, anarchiques, mais le flot s'écoule, s'épand, aveugle vitalité sans fatigue. De loin, on y comprend rien... faut pas essayer ! Ça peut te happer, s'installer dans ton crâne. Te manger comme la gan-

grène, éclore en bouquets de cellules folles. Tu pensais que t'existais, non ? Que t'avais une place une influence ? Méeé non calme toi, oublie. Sans toi avec toi, le flot est pareil. Ça s'échine tout pareil, ça échafaude, projette élabore, bricole dans les coins et recoins. Pour exister, mon garçon... faut gesticuler. Plus y en a qui voient, plus t'existes. Va dans les TV montrer ton tronc, faire flasher ton nom en animation 3D. Tu verras des coulées du flot qui se détourneront vers toi, ton image, ton bruit, ta tête, comment t'es fringué. Marqueront un ralentissement, presque un arrêt. Lèveront leurs museaux, leurs têtes bigleuses vers toi. Y flaireront, les babines froncées, avant de reprendre leur trotinement. Eh ouais. Déçu ? T'attendais quoi petit prince gâté ? Une poupouille spéciale de Maman Câlin ? Un nettoyage de cul personnalisé ? Trop blond, trop rose, trop joufflu, t'es. En face t'as pas vu leurs dents refaites, leurs crocs de prédateurs, blancs sous les flashes de la presse ? Leurs cuirs tannés bronzés ? Tu vas t'faire broyer, petit. Regarde autour de toi, dans ta ville, là où t'habites. Y a quoi, hein ?

Y a des voitures neuves qui surgissent de tous les carrefours. C'est l'heure de pointe du matin, lundi 8h20. Moi d'abord, moi d'abord ! Je veux passer, je dois déposer mon fils, ma fille au collège, moi, j'ai un bout'chou qui doit aller à maternelle, je suis en retard, j'ai rendez-vous à 9h30 avec directeur général-adjoint, avec Senior Europe Sales Manager, avec mes clients chinois... Ça s'embouteille dans les allées verdoyantes de la banlieue cadres-sup. Leurs blondes, leurs 4X4, leurs chromes de guerre, lunettes noires, portables... toute la techno sortie. Ça dégorge de toutes les plus petites rues d'habitude désertes. Où ça va ? Ça se pose pas la question... ça veut passer... ça veut être bien placé, pas être en retard... moi d'abord, moi d'abord... c'est pas patient. C'est dopé à quoi ? Et aussi les piétons... les processions hâtées qui trotinent, claudiquent en faisant semblant d'être droits et vaillants, qui vont vers la gare du RER, qui avancent au pas de course, clic-clac talons mécaniques, jambes surtendues en souffrance... des

mecs en noir, chemises blanches, lunettes petites et noires, pas de cravate... nouveaux modèles de *young executives* (exécutés ?) en vêtements de marque Cello, Zara, Hugo Boss. Ça converge dans les escaliers de la gare... ça s'écoute du MP3 dans les oreillettes, comme du vigile d'Hollywood- Maison Blanche... Ça va où ? Ça se fait moudre... C'est le grain qui va au moulin. Prolétariat en col blanc. Y vont tout seul dans les wagons. Pas besoin de Waffen SS et de chiens. Y s'y incarcèrent en ordre, sans sursaut, sans bonté pour les autres. La révolte ? Hein, quoi, t'as dit quoi comme mot idiot ? T'es un idéaliste encore, non ? Boucle-la ! Exhibitionniste...

Dégoût d'action. Bloqué... Où penser, où ne plus trouver le bruit du monde qui passe dans ma tête, mon cœur, mon corps, mon amour, comme un train de marchandises. Sans arrêt. Sans arrêt. Une écume chimique grimpe et ronge mes parois mentales... honte, culpabilité, mépris de soi, des autres... mépris, mépris. Se surprendre en flagrant délit de lâcheté, de médisance, de moquerie facile... en culpabilité maximum de fuite et d'irresponsabilité. Ceux qui fuient n'assurent plus la défense du village tribal. Y sont des traîtres, des meurtriers passifs... qui abandonnent les femmes, enfants, vieillards, malades à l'agression des ennemis, à l'exaction. Ces couards méritent la mort, ne méritent pas la vie, méritent pas de jouir des bénéfices du travail commun. Ils profitent de la communauté, en tirent le jus. Qu'apportent-ils ? Faibles, paralysés, incompetents, paniqués... ils font rien. Attendent que les autres agissent, fassent à leur place. Se cachent. C'est quoi leur plaisir ? C'est quand les regards se tournent vers eux, pour les plaindre, admirer, aimer. Héros velléitaires... ce qu'ils font pas, osent pas faire, ils le vivent en rêve. Plus de frontière entre réalité et fiction, vrai et faux. Ils construisent l'histoire qui les arrange, qui met leur cul à l'aise... Immobiles, cachés, peureux, aplatis, rampants... battant en retraite devant les autres, cherchant à se concilier la bienveillance des forts, agressifs, dominants. Voilà... Voilà les pensées qu'on t'a apprises. Voilà ta chaîne, ta douleur... ta

laisse, ta longe qui prend son attache loin derrière les forêts de ton enfance. Qui serpente jusqu'ici, à toi. Ha ! Ha ! Elle tient bien, hein ? C'est utile à plein de gens d'avoir de beaux en-laises comme toi.

Quand cette brûlure de lucidité n'est plus là, quand tu dors, quand t'es repu... c'est l'apathie. Calme sans fond du contentement, de la satiété. Mais toujours qui évolue haut dans le ciel, apparaissant au loin de temps à autre, la peur fait coucou. La peur du lundi salarié, du re-travail, de l'emprisonnement volontaire. La peur de cette bonne vieille prison où qu'on a ses habitudes. Où qu'on connaît les gardiens. La peur-paresse... Souffrons dans le connu. On est habitué. C'est pas si dur. On est pas menacé, on est pas affamé, sans toit, sans chauffage. On a un salaire. C'est engluant. Le rêve d'action, c'est si délectable. On peut s'y consacrer, y a la place. On examine de loin une chose inoffensive, facile à visiter. On est dans le souvenir, on est dans la spéculation, on imagine, suppose, hypothèse. C'est délectable... regarder sans bouger. Ne pas être acteur. Le meilleur temps c'est celui qui précède l'action... Où on se réjouit d'avance. Vas-y Freud, établit une analogie avec l'acte sexuel. T'as sûrement raison, mais je te contredis et je pense que cet acte sexuel c'est une continuité. L'acte sexuel, il est là 7/7-24/24... une marée, une mer en flux et reflux... Toujours garder l'union, l'harmonie, l'intérêt, la compréhension avec les femmes, tes partenaires sexuelles. C'est la réception d'ondes... on est en veille, y a pas forcément d'émission, de son, de programme... y a le contact, le bruit de fond, la même fréquence partagée... un canal ouvert nuit et jour... un lieu où le temps y peut aller se faire cuire un œuf. La connexion hommes-femmes c'est toujours le même langage depuis des mille, deux mille, dix mille ans... Alors là si c'est pas de l'éternité, ça ! Le monde est femelle. J'suppose que le monde est mâle pour les celles d'en-face, mes correspondantes, mes complices, les celles que si tout tombe, je tomberai avec. Et que j'ai vu l'aut'jour sur un écran télé un type qui produisait des films pornographiques – j'écris pas « films X » comme c'est la norme actuelle,

j'aime le mot « pornographique ». C'était un vendeur, avait rien de sexuel dans son business... sauf si on dit que l'argent il a un sexe. Il aurait produit des cascades à moto, ç'aurait été pareil. Aussi insipide et ignorant, sans conséquence. Laideur et ennui d'un festival de karting sponsorisé. Y avait son actrice préférée... grimaceuse, athlétique, extirpée, kidnappée de l'enfance. C'était le néant. L'acte commercial. Akt dacha ! Le bourrage de fesses, le non-intime, le non-mystère, le non-soi, la propreté éclairée, vue à la loupe, pas d'odeur, une force animale exploitée, dégradée, prisonnière, canalisée, trahie. Lisse, huilée, éclairée... foutage de camping, de « soirée hot » de boîte estivale, de la pination, battage de fesses et testicules comme on en trouve l'écho dans les romans de Michel Houellbecq. Erection réflexe, pas de rêve, de fantasme... du plat, éclairé, numérique qui t'attire l'œil... qui te prend au ventre, qui te sépare, te déculture, qui t'emporte dans un univers sans femmes. Tout seul. Devant l'écran. Et l'autre qui rigole dans son F2 de producteur, devant ses ordis, sa station de montage... ses rushes de levrette, gang bang, double pénétration, « éjacés faciales ». Manipule ça comme des objets. De la pornographie ce truc ? Méeé non ! Du film X... du hardcore. Y a pas le grain, la saveur de la pornographie. C'est à peine caché à peine interdit. Vu de tous, destruction de l'individualité. Secrètes vallées sombres, riches où y a que moi qui vais. Rencontre d'une voyageuse sur un chemin le soir. Iles uniques. Espaces où y a pas de temps. Mais c'est presque du romantisme que j'dis là ! De la vieille chose qu'a plus sa place dans le monde-télé de « Loft », « Nouvelle Star », « Chaînon manquant »... dans l'éphémère des comédies musicales insincères et mercantiles de Dove Attia et du pauvre Kamel Ouali, enfant perdu. C'est du cynisme marchand. Faire du frik pour s'acheter une piscine. Rien jamais construire, pas prendre le temps, le risque d'inventer. Les parasites ont un rôle dans l'équilibre écologique. Bon d'accord... je laisse, tant qu'y bouffent pas moi. Et si ça peut éviter que les masses télé-visées dépriment, cassent tout dans la

rue. Faut aussi les disséquer, ces fabricants d'images, bien les étudier, montrer ce qu'ils sont vraiment, à quoi ils servent, pour faire comprendre au plus grand nombre, à moi, à toi, que non, ce sont pas nos « amis ».

A l'opposé de ça, de cette exposition extrême, de ce bariolage bruyant et jeune, y a quoi? J'ai un exemple. Y a les vieux. Les vieux moyens... 78 ans maxi. Pollués, déformés par les médicaments, qui continuent de vivre. Coriace carcasse humaine. Maladie, chômage, enfants anormaux. Ils se font voler, escroquer, opérer... Petits, vieux, malades... toujours vivants. Petites poupées grotesques, caricatures, nains en plâtre peint, je les aime. Fistule anale, prothèses de hanches, cortisone, cruralgies, infarctus, début de Parkinson... Terrains médicaux d'expérimentations chimico-chirurgicales... symptômes d'une société avancée qui sauve ses malades. Protection sociale, droit à la retraite. Eux, c'est des concurrences déloyales, des anomalies économiques. Les soigner, les protéger, c'est contraire aux lois du marché. Ils devraient pas exister, on devrait pas les voir... Dans les images publicitaires, dans les reportages photo, télé, on les voit pas. On voit des jeunes, du sourire, du blanc, du soleil... ou alors on montre des victimes lointaines à peau foncée, mortes de tsunami, de guerre irakienne, de dictature africaine, de bombes islamistes. Oh les cadavres exotiques, lointains qui font rêver à d'autres pays. Mais nos tristes nains malades, nos blessés ordinaires, nos vieux malodorants, nos pauvres pantins disloqués sous cortisone, où c'est qu'on les voit? Qui nous les montre? Ah si on voit sur les télévisions des enfants une fois par an... on leur fait la fête et on lutte « ensemble » contre la mucoviscidose, la myopathie. Les vieux, les pas beaux, les quinquagénaires malchanceux, où qu'y sont? Cachés, cachés.. Faut aller fouiller dans les familles, les consultations hospitalières... dans les ateliers de réparation où on essaie de rafistoler les pauvres douleurs. Là où mes petits nains malades vont se faire soigner, bancals, ralentis, à petits pas, qui avancent quand

même, en se tenant par le bras, en s'aidant les uns les autres. Mes santons.

Et pendant qu'ils clopinent, vers la fin de leur voyage, pendant ce temps, partout, autour, c'est « les délais, les délais ! ». Faut tenir les délais. Si t'es en retard, qu'est-ce qui t'arrive ? Y a Bruce Willis qui sort de l'affiche avec son monstrueux automatique et te fait sauter un genou ? Just in time, retro-planning, flux tendus, les déé-lais ! La fierté qui bombe le torse des cadres-serfs quand ils annoncent qu'ils ont « tenu les délais ». « La cote 128 a été conquise, mon capitaine ! » Les délais sont laids, y servent à rien, un délai chasse l'autre, après qu'est-ce qui reste ? Où qu'il est le temps de soi, le temps normal, le temps de la masse humaine ? la brume bleutée dans les clairières inconnues des forêts.. Le temps il est en chair élastique. Les délais ! Et le délai de ta mort, tu le tiens ? Contrôle, contrôle. Prévision. Mais alors l'inattendu, c'est fini ? Ça existe pus ? Ne pensez qu'à c'qui est possible-prévisible. L'impossible existe pas. Faut l'éliminer, effacer, nettoyer tout ça. L'impossible c'est un truc pas sérieux, un truc de gamin, de naïf, de dingo. Ce n'est pas raisonnable. L'idéal est sale. L'idéal est une menace. L'idéal fait entrer le vent, l'eau, la lumière... y a des terres noires, humides où poussent des plantes pas connues, capiteuses, attirantes. Faut pas y aller ! Vous voulez de l'idéal ?..allez au cinéma, prenez des vacances dans des catalogues de tour-operators. Vous voulez de l'émotion, de la foi ? Nous faites pas chier avec ça, allez voir les curés, imams, rabbins, moines, shamans, Témoins, scientologues... Dégagez le terrain. Vous avez rien compris à la performance, à la compétitivité. Vous êtes des cons, arrogants, agressifs... et pour vous dire les choses en face, vous êtes ingérables. Ah ouais, là c'est l'anathème ultime, la marque infâme... l'ingérabilité, c'est du crime. Du quasi-meurtre, quasi-inceste, quasi-pédophilie. Danger social, sociopathe, enfant, erreur. Un jour, à être comme ça, vous vous ferez déchiqueter par un train parce que vous aurez pas fait attention en traversant la voie, vous aurez été dans vos rêves, vous aurez pas été vigi-

lant, responsable, prévoyant. Vivre c'est prévoir, hein ? Vivre, c'est prévoir sa vie, compris ?

Et pis cherche pas à écrire ce que tu vois, on t'écouteras pas. Tu crois que t'es l'seul à gratouiller de la papelure ? Tu crois que les autres y vont être touchés par ton Verbe comme si c'était un rayon laser divin descendu du ciel sur le peuple en marche dans le désert ? Combien sont-ils les griffonneurs, les diaristes, la diarrhée, les petits anonymes grandiloquents, faux ventriloques, les toqués, les trouillards des autres, pauvres destins éteints qui croient qu'un jour leur Verbe, pauvre Merbe va rayonner.... Mais y s'en prennent des claques dans la gueule... leurs « tapuscrits » photocopiés reviennent en stocks de chez les comités de lecture. Ça les empêche pas de continuer, soliloques, séniles, obtus, plombés. Ecrivent, zécrivent. Gratt, gratt. Tapeti tap. Les petites souris. Ils on honte, y souffrent, y se raccrochent à un fétu qu'ils savent pourri. Y sont tout seuls... milliers à êtres tout seuls. Ils abandonnent pas, pourquoi ? Peur d'être emportés par le vent des pales. De finir découpés dans la Grand Hélice ? Y s'accrochent à leur cul. Y se marmonnent des trucs. C'est des petits vieillis. Peureux. Tristes. Effrayés. Victimés. Faut les démasquer, hélas. Les pas ménager. Surmonter le dégoût de leur dire en face « c'est mauvais, j'aime pas, c'est mauvais, j'aime pas, arrête, tu copies, c'est faux, t'inventes rien. » On croit qui vont s'écrouler. Peuh du tout ! Sourds, sourds... automates... peur, peur, peur de voir. Y en a une partie qui comprendra... y retrouveront le chemin du normal, du réel commun à tous, de l'humilité quotidienne, du courage anonyme qui laisse pas de traces. En silence le chemin qui mène vers la mort. Mort d'entre les morts, disparitions totale, du nom, de la matière... l'oubli définitif. Qui s'oublie lui-même. Eh mais les autres, les ceusses qui continuent de griffogner les feuilles et de tapoter les claviers ? Ça les renforcera, creuseront profond, profond leur tranchée. Anonneront kilos, kilotonnes de feuilles, fichiers-texte, d'épanchements ordinaires. D'accord, d'accord, tout ça est clair. Mais les grands noms, ceux qu'on sauve, qu'on retient, qu'on

publie, transmet... C'est qui ces gens ? C'est les plus malins, plus robustes, patients, pétés, monstres, chanceux... C'est les plus sauvages impitoyables avec eux-mêmes et les autres, les plus terrifiés, peuvent pas faire autrement que de noircir le papier. Pas couler, pas sombrer, chercher l'air, étouffe, étouffe. Oh les phénomènes, les anormaux, les sales bouffons bossus ! Tolérés, admirés, piétinés, adorés. Ce qui font c'est si facile, on dirait. Ouais des anormaux qui jouent avec leur malformation, en font leur petit commerce. Attraction, fêtes foraine, cirque, foire, plateaux télé. On les protège, subventions, animaux de zoo. Etres fragiles. Y en a des malins qui en profitent pour se faufiler. On les retrouve plastronnants Tartuffes dans télé-radios. Nettoyez-moi ces gens ! Laissez passer que les torturés qui vous crachent à la gueule. Ceux qui endurent l'Humanité. Des Christs pas jolis. Sous les coups, les torsions de chair, y crient. C'est les seuls qui disent c'qui disent. On a besoin de les entendre. Même si on comprend pas. Juste entendre le son. Comme le rap d'une cité turque ou américaine. Ils nous parlent de nous. Tapons, tapons, pour faire monter plus haut encore leurs cris, qu'on les entende. Monte le son ! Qu'ils nous fassent peur, nous fassent hontent. On leur en voudra, on les crucifiera, ils auront le supplice de la roue ou de la chaise électrique. Des cris, encore, plus forts, à la limite de la mort...c'est là qu'ça éclaire. Le secret, qu'ils nous disent le secret.

On leur demande quoi à ces déviants ? Changez-nous, mutez-nous, altérez notre perception. Qu'ils droguent nos sinus, souffles d'éther glacial, aspiration vers le libre vide. Nagasaki bienfaisant, baptême, accession, évaporation du liquide sale et noir de l'envie, de la peur, de l'insatisfaction, de l'ignorance, de la peur, de la peur... du sale goudron qui glue, se dépose partout, te fait un tunnel poisseux comme dans l'artère foutue d'un géant malade du mal ignoble qu'il fait à toute la Terre.

La peur, trouille au ventre. Encore, tous les jours. Peur de quoi ? De son destin ? La peur ? La peur de freiner des pieds, d'être coupable, de pas y aller avec les autres dans le bain du travail ensemble salariés... avare, pingre... veux pas gâcher, veux pas donner ce que j'suis. Egoïste ? Faut que j'renforce mon sous-marin mental... d'abord le sous-marin, sinon on peut pas avancer. Pareil pour vous, c'est sûr. Ayez votre sous-marin, votre forteresse mobile, votre endroit à vous, vot' poste de pilotage où y a du calme, de la visibilité, du silence par dessus le voile extérieur du bruit de combat. Agression assourdie de la masse de la mer en tempête. Cabane mentale. Perchée cachée dans un arbre de lisière. Taupinière de chaleur. Ton corps c'est ton ami, hein. Ton vaisseau. Te protège. Depuis lui tu observes. C'est un fauteuil où tu reposes, depuis lequel t'avance les pièces. Faut fabriquer ton sous-marin à toi. Te fais pas fourguer un modèle bloqué. Tention la télé, pub, les copains, ceux qui savent toujours tout... tout l'temps. Spécialistes experts informés. Sans consistance, oui. Qui épousent la forme. Lui collent à la peau. Tention, ramasse toi-même – promets-moi, les pièces éparses et séparées dans les plus disparates décharges de multiples territoires. Customise-toi, te laisse pas greffer par l'industrie du vêtement, par les Couleurs Unies, la Virgule Poignard, le Puma Mangeur d'Hommes. Gaffe au Loisir. Gaffe au Sex. T'fais pas envahir ton chouette rafiot bricolé maison par les plugins idiots qu'on désire que t'aies. Tu couleras glou-glou sinon. Je réitère : fabrique ta maison mentale avec tes maladroitesses paumes râpées, récupère les machins qui traînent, les bouts bannis d'objets déchus. Grapill, grapill ! Ecoute-toi ressentir ce qui s'passe. Entends l'enfant, entends-toi. Hé ! Hé ! Lol. Mdr. On t'a expliqué que t'étais adùltt. On t'a montré des images de comment

c'était qu'un bel adulte ? Ha ! Ha ! Tention, tention. « Adulte » est une entourloupe à puissant ressort-boudin. « Enfant », c'est pareil. Tout ça est pas vrai. Faux, faux. Depuis tellement longtemps faux. Tu es là. Tu es toi. Tu es toi au début, au milieu, à la fin. D'une traite ! Un éclair, un rayon. Tu es une personne, une flamme, un esprit, un organisme, une histoire... perd pas le fil. T'as toujours été le même. T'as toujours été la même. Et tu le sens jusqu'à la dernière seconde consciente possible. Suis le fil du fleuve, ne change pas avance. Le groupe, la tribu, le peuple, les adhérents, ils ont inventé le temps pour te faire peur, pour que t'aïilles plus vite, que tu t'dépêches de construire conquérir. Socialité ! Hop ! Hop ! Marionnettes... hého ? je vous fais gicler des gestes rien qu'avec mon cadran mes aiguilles. Mon tic-tac précis. C'est le jeu de où qu'on dirait qu'au bout d'avoir compté jusqu'à 60 ça ferait une minute et qu'au bout de 60 minutes ça ferait une heure et qu'au bout de 24 heures ça ferait un jour et qu'au bout ça continuerait encore parce que c'est un très grand jeu infini super. Y s'appelle jeu mais il est dangereux. Y peut t'épuiser, de déganter, de faire perdre la pulpe, te rendre martyr de queq' chose qu'existe pas. Qu'existe pas plus qu'un carré, que $2+3=5$, que le nombre π , que tous ces trucs mathématiques sortis des neurones humains.

Ouais... Faut voir.. Essaie de lutter contre $2+3=5$. Essaie de prouver que ça marche pas, que c'est de l'immatériel, de l'abstraction. Deux pommes plus trois pommes, égale cinq pommes, non ? Ouais, ouais... Ça dépend du sens que tu donnes au signe « plus ». Par exemple pour un couple qui se forme et que la femme elle met au monde trois enfants. Là ben, j'écris sans tricher $1+1=3$. Ouais, faut riflichir... Faut r'garder derrière le rideau... c'est achement intéressant... achement... Achement abstrait, achement tordu. Essaie de vivre dans un monde à la $1+1=3$ ou $4+4=6$... J'te souhaite bon courage. Ce que j'técris là c'est emberlificotements de pinailleur, cé du détail, de l'esthétisme. Le réel, il est là. Y se fout de ta gueule. T'auras beau brailler que « tout dépend du

point de vue duquel où qu'on se place », le monde y continuera de mouliner ses milliards de trucs. Enferme-toi dans ton sous-marin conceptuel... quand tu refras surface, que tu sras obligé de sortir pour aller bouffer, le connard de monde y sera là avec ses $2+2=4$. Y te serinera ça sous le nez, y t'assillira, te fera tournebouler, te remplira la tête de ses grésillements millionnaires.

Dans ta gueule ! Petit lutteur de salon... eh ouais, c'est ce genre de reproche qu'on s'attire quand on essaie de finasser avec le réel, avec cette insistante vérité extérieure à laquelle on participe, volontaire ou pas. J'admets ces attaques pénibles et raisonnables. « Ne nions pas l'évidence... » Ouais, d'accord. Nions pas. Perdons pas de temps, activons. Petit lutteur de salon ? Abandonnons cette position perdue d'avance. Soyons « judokas du réel ». Non c'est pas une citation de Jean-Pierre Raffarin. Non c'est pas une citation d'un manuel de stimulation de la force de vente. C'est ce que je pense... Désolé. Y en a qui comprennent pas ? Y en a-t-il même qui se gausseraient ? Vous voulez que je récrive le truc ? « Judoka du réel. » Ça vous va ? Examinez votre cas... vous, la majorité de ceux qui vivent dans mon pays et en Europe occidentale. Vous avez eu faim 1 seul jour, 1 seule semaine ? Vous avez failli mourir de froid ? Non, non, non ... Y a toujours eu de l'énergie élekktrikk dans vos appareils « ménagers », à bouffer dans vos frigos, de l'eau coulant de vos robinets. Chauffage dans radiateurs. Médicaments pour les soins. Ecoles pour vous apprendre à lire, écrire, compter. Musées, TV, livres, CD, DVD, journaux, radios, clubs de sport, restaurants, églises, voyages en avion. Réel est plus fort. Réééel, rrrrrréééel... Et vous êtes dedans ! Pire, pire ! Vous en êtes un morceau. Vous le nourrissez de votre chair, il s'engraisse avec votre corps. Le réel c'est vous ! Tous ensemble. Amalgamés, coulant en coulées de boue croisées, affrontées, mixées, détournées, débordantes, surgissantes hors des canaux, des tranchées, giclant latéralement sous la pression des grosses pierres géantes qui tombent du ciel. Le réel est plus fort vous êtes dedans ! Discutez pas, faites

pas des colloques, pas de thèses, cherchez pas. Cessez de produire des hypothèses de travail. Travaillez ! Cessez de rédiger des dossiers de pré-étude, cessez de faire des pirouettes préalables : sautez dans la mare. Ça vous dégoûte ? C'est décevant ? C'est pas assez bien ? Ça correspond pas à vos aspirations ? Mais alors, « qu'à cela ne tienne ». Je vous propose derechef un billet simple pour Mongolie, Gaza, Zimbabwe, Colombie, Soudan, Bangladesh et autres. Pas beaucoup de mains qui se lèvent dans la salle, hein. Ou alors un petit voyage dans le temps ? Aller-simple. Chez Staline l'ogre du peuple, Pol-Pot, Hitler Adolf, Louis Dieudonné XIV, la Grande Armée Bonaparte en Russie, un p'tit coin de Viêt Nam 1967, de la bonne apartheid d'Afrique du Sud, du super FLN 1960 avec ses super bombes, du bon Taliban, et les camps, les camps... les camps de partout de toutes les époques ! Oui d'accord aujourd'hui nous autres on est dans un Grand Club Med pour salariés... éternelles vacances, aliénation pacifique, Aldous Huxley. Et alors ? Y aurait une meilleure solution queq' part ? Quelqu'un aurait des exemples à donner ?

On est dans le Grand Camp Soft. Faut le judoker. Utiliser sa puissance à notre profit. Lui récupérer sa force. Lui voler son élan. Et lui coller des claques dans sa gueule de Gulliver. C'est le retour de l'âge des mammoths, vois-tu. Ces bestiaux, c'était notre monde, on avait pas le choix. On a réfléchi nous autres. On leur a creusé des fosses bien trouantes. Piégés les mammifs ! A nous la bectance pour des mois, le cuir, la graisse, les outil en os, l'ivoire.

On peut pas s'évader du Grand Camp Mondial, hein ? Obligés de l'aménager. De se faire les baraques plus confortables. Terrassement. Plantations. De l'eau pour tous. Séparer les ivrognes qui s'battent. Se mettre d'accord. Décider en commun. S'organiser. Ouais, c'est chiant. Pas épique. Ya plus d'aventures... de grands drames, grands chocs des armes, épopées de peuples en fuite. Ouais, c'est chiant c'est plat, c'est la paix. Y a pas le choix. C'est ça... ou la mort, la nuit, le froid. Et tu vivras ce qu'on vécu les égarés italiens du front russe de 1943... Le froid, le froid, les

blessures, le froid, l'abandon des soldats blessés au bord du chemin, abandon dans le froid, douleur, solitude, mort qui va venir comme un train qu'on attend dans une gare. Rafale russe, katioucha, gel. Quelques uns sont revenus de cette lamentation insensée... de cet autre monde. Qu'est-ce qu'ils disent ? Que les Allemands tuaient sans émotion, que les Russes massacraient. Un nomme Corti, rescapé italien de cette retraite militaire, a écrit dans ses mémoires : « *Vous qui lisez ces pages, savez-vous ce que cela signifie ?* » Non, non... je peux pas savoir, je veux pas savoir, je veux le rejeter à jamais loin derrière notre monde. Le froid, le froid, le blanc, le blanc... les couvertures dures comme du carton. La fuite, les hommes en fuite, des colonnes de fourmis noires sur la neige. La lutte pour dormir dans les isbas du bord du chemin. Entassement de blessés râlants. Gangrènes, qui puent. Egoïsmes. Allemands se réservant les meilleurs abris. Allemands bien équipés, bien nourris... Les Italiens la nuit, allongés sur la neige, au mieux contre les murs d'une étable bondée. Couverture dure sur le corps, de la paille par dessus, les pieds enveloppés de chiffons, à se réjouir de grelotter sans douleur. Le froid, la paresse du froid, l'envie de céder, les rêves de bains chauds et repas fumants, l'envie de pas mourir... l'inconciliable en permanence, l'impossible quotidien. L'auteur de ce témoignage, ce Corti, raconte qu'un jour il refuse de céder sa place sur un camion à un fantassin qui se traîne, les deux pieds gelés. Le camion redémarre, laissant le mutilé seul, dans la neige, au bord du chemin. Seul avec sa mort qui vient. Seul avec l'indifférence de ses semblables. Seul avec la vérité de sa race. La vérité de l'homme. Sauver sa peau. Sa peau d'abord. Le Corti écrit alors cette phrase où tout est contenu. « *Je ressentais dans mon âme un déchirement inutile.* » Voilà. Oubliez pas. J'espère que ça vous servira jamais. L'inconciliable. L'impossible. L'injustifiable, le néant logique, la non-décision, la non-action ... ça s'appelle « survie », « nécessité »... Ça a pas de visage. C'est universel, anonyme, organique, marqué profond en nous depuis les tréfonds

de notre nuit anthropologique. Aporie qui vous laboure au travers... Rien à foutre de vous !

Le même Corti dit à un autre moment, quand il voit des moineaux ébouriffés perchés dans un arbre au milieu de la neige et du froid : « *J'avais l'impression que leurs pauvres pattes nues étaient posées sur mon cœur.* » C'est exactement ça ! Quand t'es essoré de souffrance, poreux d'angoisse, ta moelle osseuse dure de gel, quand tu es dispersé au dehors en atomes affolés, tu sens le monde, l'extérieur, les sentiments, les êtres, les objets qui suintent en toi, t'attrapent, te figent, t'entraînent avec eux dans l'indénombrable. Le froid, le froid, la faim, la faim... tu es porte ouverte, abri de planches branlant. Tandis que t'avances dans ce bain d'air glacé, tu te dis que le froid dans l'espace, là-haut, ça doit être le même... Corti se l'est dit. Un froid qui t'emporte en ascèse, efface ton corps, te fait rayonner d'une douleur nouvelle, indescriptible, inacceptable, imbattable. Le gel tue tes cellules aimées, que tu tiens de ta mère, de son ventre chaud. Le gel te fait pourrir les pieds, le nez. Tu meurs, tu appelles ta mère. Tu expies. Tu finis en bloc, gisant tordu, dur comme du marbre, sur le chemin de la débâcle. À quoi t'as servi ? Qui as-tu été ? Quels étaient tes secrets ? Où allais-tu ? Y a pas de réponse, dans cette nuit et cette neige. Ton royaume éternel. Tu est entré dans l'infini des planètes inhabitables. C'est Pluton. C'est hors de toi. C'est de la matière comme la tienne. Tu reviens à ton origine. Ça s'échappe de toi. Tu te répands, te perds, te multiplies... Galaxies de tes atomes organiques. Aspirées ailleurs, vers de nouveaux univers, pour se déposer en poussières, gaz, dans des plaines sans vie. Par sentimentalisme, beaucoup appellent dieu et s'en font un cinéma, essaient de retrouver dedans la chaleur humaine, pas être seul. Y a pas tout ça. Y a rien. Acceptez le rien. On peut s'y appuyer. Le « je sais pas », c'est le socle où arrimer ta vie. Repos horizontal. Dalle stable sur laquelle te dresser. Tire ta puissance de la certitude du Rien. Adore l'Inconnu. L'Inexploré. C'est ta seule idole fidèle.

J'entends Bill Withers, 1977, qui chante *Lovely Day*. Il dit que quand le soleil entre dans sa chambre et qu'il regarde la femme couchée auprès de lui, il sait que le jour qui commence va être un bon jour. J'aime ce pays dont Bill me parle... Où c'est ? Il y a 30 ans aux Etats-Unis d'Amérique ? Les *Lovely Days* ont-ils résisté ? Bill pourrait-il sortir son disque aujourd'hui ? Twista, l'a fait pour lui⁴. Un sample du morceau original, rehabillé, rerythmé, avec des voix en plus... Ça touche toujours. Les enfants de 2004 l'écoutent. La vie continue à pouvoir être lovely ?

Et que je tape sur la gueule de l'ambition, du poussage des autres, des coups de coudes, de la course pour arriver premier à la distribution des petits-four. Je tape sur « je te flanque par terre pour être avant toi », je tape sur « je dénigre mes amis dans leur dos pour me rendre intéressant auprès de ceux que je courtise ». Je tape tout ça comme un tapis. La poussière qui en sort ! Ça finit pas ! Je me suis attaqué à un truc trop fourmillant... C'est vouloir nettoyer toutes les étoiles possibles de la nuit. Je suffoque dans les volutes, dans le nuage de micro-particules, micro-vilenies, trahisons, flatteries qui s'échappent du tapis que je bats, bats. Et que ça me pépie même aux oreilles. Ça caquette, ça s'interroge, s'interpelle, congratule, cherche l'amour des autres. Trop, trop... J'en suis une aussi de ces particules grouillantes. Plus inerte que les autres... ouais... mais le mouvement général m'emporte. Caquett, caquett. Sourir, sourir. Vexe, vexe... Rengorge, rengorge... Déploiement de plumes. Le rite, la parure... la préséance. Moi d'abord, moi d'abord. Et puis un jour paf, c'est fini. Moto couchée en travers de la route. Pièces détachées égrenées sur la trajectoire de la chute. Rétroviseur sectionné, morceaux de câble, pièces de plastique noir. Tu es couché, dix mètre en arrière de la moto, une couverture à carreaux sur le torse pour que tu crèves peut-être pas. On se penche sur toi, on te parle en attendant les secours. Moi d'abord, moi d'abord... « J'étais avant vous ! » Bataille pour cho-

⁴ (*Sunshine* sur l'album *Kamikaze* - Atlantic Records- 2004)

per une coupe de champagne au buffet. Pas de compréhension, l'ivresse du regard des autres, « je suis un *people* », « je brille », on est dans un film, je suis intéressant, on me cherche, je les domine, on caquette tous ensemble, on s'aime pas les uns les autres, hein ? Regardez ce pénible directeur de recherche au CNRS, cette mini star parce que moins laid que les autres, ce musicologue, historien de l'art, regardez ce visage faux, ces débuts de tics, cette capacité à trahir, à ne jamais soutenir personne, cette aridité affective, aucune bienveillance... « moi-même », comme il dit. Parler pour imposer, pour dire aux autres qu'ils ne savent rien, qu'ils disent des trucs inexacts, pas précis, pas vérifiés. Des yeux de bientôt fou, chercheur, chercheur... victoires de dates, d'épluchage de boîtes d'archives, triomphes de détail... Pourtant quelle assurance d'enfant, quelle autorité du haut de la tribune du colloque scientifique. Quelle misère... y a pas d'eau, pas de plantes, pas d'enfants. Moi, moi... que moi. Je veux rien d'autre que moi. Le reste sera exterminé.

Fuyons les mouiroirs scientifiques, la vieille histoire du vieil art et débarquons dans un MacDo. Pas de réconfort... découverte d'autres espaces animaux. Illettrés à casquettes, marlous raps, petits blancs, petits bruns à poils ras, garçons de quatorze ans à duvet. Je comprends à peine ce qu'ils disent. Ils parlent phonétiquement. Bouffent les mots, les phrases. De l'énergie sexuelle masculine. Ça bouge, ça tourne la tête à droite à gauche, ça se balance d'un pied sur l'autre. C'est mouvement inutile. Y a tout qui veut sortir... pas assez de mots pour dire. Alors ça bouge à la place. Ça rit, se tape, ça comprend pas, ça a peur. Pauvres résultats que je vois vivre là. Quelles enfances s'agitent devant moi ?

Je prend mon plateau et je m'installe dans un coin désert, au fond, sous des spots. Je vois déjà les débris de ce décor remonter dans mille ans à la surface des champs labourés.

